5.8.43

CONTES A RIRE.

5. B. 43

NOUVEAUX CONTES A RIRE,

ET

AVENTURES PLAISANTES de ce temps.

OU

RECREATIONS FRANÇOISES,

TROISIEME EDITION

Enrichie de figures en taille-douce.

1048

A COLOGNE,
Chez ROGER BONTEMPS.

M. DCCII.

Avertiſſement.

DEpuis que l'Illuſtre Monſieur de la Fontaine, de glorieuſe & poëtique memoire, a donné au public les Contes qui ont été tant eſtimez, & qui ſont en effet un chef-d'œuvre en ce genre d'écrire, peu de gens ſe ſont empreſſez à continuer un Ouvrage ſi propre à contribuer au divertiſſement & à l'inſtruction de ceux qui liſent. Cela vient ſans contredit de ce qu'il eſt difficile d'attraper le tour naturel & aiſé qui doit regner dans un Conte, & plus difficile encore d'approcher de ce fameux Académicien, pour les traits naïfs & heureux qui ſont le charme

de ſes Ouvrages, & la grace de ſes Contes. On n'eſt pas aſſez ridicule pour s'imaginer qu'on ait fait ici ce que perſonne n'a oſé ou n'a pû faire. On déclare au contraire pour prévenir la Critique, qu'il y a bien des défauts dans ceux qu'on donne ici, & qu'ils auroient mille agrémens qu'ils n'ont pas s'ils avoient paſſé par les mains de ce grand Maître : Mais on croit pouvoir dire ſans témerité, qu'ils ſont aſſez bons pour faire paſſer quelques agréables momens à un honnête homme, qui ſera bien aiſe de ſe délaſſer, & de rire un peu aprés une étude plus grave & plus importante. Voilà une des raiſons qui nous ont déterminé à les mettre au jour. Ce n'eſt pas que leur ſeule utilité conſiſte à faire rire ; car on en peut auſſi tirer quelque choſe de bon. Il n'y en a point de ſi ſtupide, dont on ne puiſſe faire une application utile ; &

il

il y en a peu qui ne caracteriſent quelqu'un. Cette maniere de repreſenter les défauts & les bonnes qualitez a toûjours produit de bons effets en ceux qui ont l'eſprit droit & juſte, & il n'eſt rien de plus commode que de pouvoir devenir ſage aux dépens d'autrui, & ſans qu'il nous en coûte rien. On voit par exemple un avare faire une faute capitale, & s'expoſer à la raillerie & au mépris de tous ceux qui le connoiſſent, pour peu qu'on ait de ſens on conclud que l'avarice eſt incommode, & on tâche de s'en guerir ſi l'on y a du penchant. Les Contes en un mot, ſont des préceptes vivans, qui touchent tout autrement qu'un ſimple fait hiſtorique ſéchement narré, & qui inſtruiſent en même tems qu'ils divertiſſent. Qu'on ne diſe point au reſte que le vice y eſt repréſenté d'un air goguenard, d'une maniere extenuée, & par ſes côtez les moins choquans. C'eſt toûjours les mêmes

idées, & l'on n'y a ménagé que les expreſſions qui choquent la pudeur, qui déplaiſent aux honnêtes gens, qui font rougir le beau ſexe, & ne font rire que celles qui n'ont rien à perdre. La vertu & le vice y paroiſſent tels qu'ils ſont, & il ne tiendra jamais à cela qu'on ne pratique la premiere, & qu'on ne fuye l'autre. L'accueil que cet ouvrage recevra du public, déterminera ſi l'on doit continuer, ou en demeurer là.

NOU-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Les Marguilliers Filoux.

UN Curé de village étant un jour venu à Paris pour y ſolliciter un procez, fut rencontré ſur le pont Nôtre Dame par quatre Filoux. Ces drôles faiſant les Marguilliers

d'une Paroiſſe, l'un d'eux dit au Curé: Nôtre Curé, Monſieur, nous a prié de lui acheter une Chaſuble; & comme il eſt à peu prés de vôtre taille, voudriez-vous nous faire la faveur de venir l'eſſayer, car il ſeroit fâcheux de la prendre ou trop grande ou trop petite? Le Curé qui étoit obligeant, entre avec eux dans la premiere boutique. Ils lui mettent la Chaſuble, le tournent de côté & d'autre, & voyant qu'elle faiſoit une boſſe à l'endroit de l'eſtomac: Voilà une vilaine boſſe, dit l'un des Filoux portant la main deſſus. Doucement, dit le Curé, c'eſt ma bourſe. Otez-là, je vous prie, Monſieur dirent les Filoux, pour voir ſi cela ira bien. Le pauvre Curé le fit, & mit ſa bourſe ſur le Comptoir. La boſſe ne parroiſſant plus, il fut queſtion de faire marché. Comme on marchandoit un des Filoux faiſant l'Oficieux, & ôtant la Chaſuble à Monſieur le Curé, la lui laiſſa ſur la tête, pendant que les autres prenoient la bou ſe & la fuïte. Le Curé s'étant debarraſſé la tête, & ne voyant plus ſa bourſe court aprés les Filoux la Chaſuble ſur le corps. Le Marchand court aprés le Curé, l'attrape & lui ôte la Chaſuble; mais le Curé qui n'avoit pas le pied auſſi leger que les Filoux, demeura derriere, & perdit ſa bourſe.

Gaſconnade.

ON parloit un jour devant un Gentilhomme Gaſcon des grandes actions de nos Géneraux, & l'on diſoit entr'autres choſes, qu'à deux attaques un certain Prince avoit tué ſix ſoldats de ſa propre main : *Cadedis*, dit alors le Gaſcon, *il y a bien là dequoi s'étonner.* Tel que vous me voyez les matelas que j'ai chez moi ne ſont faits que des mouſtaches de ceux que j'ai tuez durant la derniere guerre. C'eſt cela qu'il faut admirer, & non pas les petites vagatelles dont vous parlez.

Remedes pour les Hemorroïdes.

UNe Demoiſelle enjoüée, aimable autant qu'belle, diſant les choſes naturellement, & avec beaucoup de vivacité d'eſprit, reçût un jour une viſite aſſez nombreuſe, tout jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe. Cette Belle avoit ce jour-là une petite gale à la levre qui l'incommodoit ſi fort, qu'elle avoit de la peine à parler, & encore plus à rire, auſſi ne faiſoit-elle ni l'un ni l'autre que le moins qu'elle pouvoit. Comme elle en faiſoit des excuſes à la compagnie fondées ſur la douleur qu'elle reſſentoit lors qu'il lui faloit remuer les levres, un Cavalier qui l'aimoit & qui n'en étoit pas aimé, lui dit en plaiſantant qu'il avoit un remede infaillible à lui donner, & qu'elle en ſentiroit l'effet ſur le champ. Ce remede eſt, Mademoiſelle, dit le Cavalier, que

que vous trouviez bon que je vous applique un baiſer ſur la partie malade. Voilà, répondit froidement la Demoiſelle, un remede excellent pour les Hemorroïdes.

Femme à huit Langues.

UN certain Boniface à gros entendement s'étant un jour trouvé dans un lieu ou l'on loüoit l'eſprit de la Reine Chriſtine de Suede, & quelqu'un ayant dit qu'elle parloit huit Langues avec la même facilité & la même pureté que ſa Langue naturelle. Faut-il s'étonner, répondit l'homme, ſi cette Princeſſe parle bien. Avec huit Langues dans la bouche le moyen de demeurer court?

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Cochon adroitement volé par des Bohemiens.

CHacun le ſçait ſans qu'il ſoit beſoin de le dire, que les Bohemiens ne ſont pas ſeurs de la main. Une Compagnie de ces honnêtes gens-là, qui n'étoient pas toûjours inutiles à certains Gentilshommes Campagnards dont la fortune étoit delabrée, & l'on en pourroit donner plus d'un exemple, ayant trouvé moyen

moyen de loger à un village prés de Paris, y firent un tour de leur metier. Quoique leur coûtume ne ſoit pas de voler ceux qui les logent, parce que perſonne ne voudroit les loger; neanmoins la neceſſité, l'occaſion, ou le naturel qui ne change qu'avec peine, leur fit venir l'envie de voler un cochon au Seigneur du village qui en avoit de fort beaux. Les Bohemiens tournerent & virerent tant, qu'ayant trouvé moyen de dépayſer un de ces cochons, ils le menerent à leur cabane, & le tuérent ſans que perſonne en eût le vent. Le matin ne fut pas plûtôt venu qu'ils envoyerent de leurs gens pour prendre langue, & ſçavoir ce qui ſe diſoit de la bête. Ils apprirent qu'on les ſoupçonnoit de l'avoir volée. Le gros en ayant été incontinent informé, & ne doutant point qu'on ne fût déja en chemin pour venir viſiter leur cabane, s'aviſa ne pouvant faire mieux, d'étendre le cochon tout de ſon long, de le couvrir d'un Drap, de mettre à un bout une bougie allumée, & une femme & des enfans à genoux qui pleuroient de toute leur force. Cela ne fut pas plûtôt fait, que les Domeſtiques du Seigneur arriverent pour foüiller la cabane. On leur dit que le mari & le pere de cette femme & de ces enfans étoit mort, qu'on avoit jetté ce Drap deſſus, & que c'étoit le ſujet de leurs pleurs. Ils le crurent de la meilleure foi du monde, foüillerent par tout ailleurs, & s'en retournerent dire à leur Maiſtre que les Bohemiens n'avoient point volé le cochon. Cependant comme tout ſe découvre enfin, les

voleurs

voleurs pour joüer au plus ſeur, jugerent à propos de s'éloigner : & pour tranſporter leur mort ſans riſque, ils firent entendre au Seigneur que le défunt avoit voulu être enterré en un certain lieu qu'ils nommerent, & eurent l'éfronterie de lui demander un chariot & des chevaux pour aller enterrer leur mort ; & le Seigneur fut aſſez bon pour le leur accorder.

Maligne équivoque de la femme d'un Pedant.

EN mil ſix cens cinquante huit je fus invité à ſouper un ſoir de Carnaval chez un de mes amis qui demeuroit prés de la Place Maubert. Un certain Pedant & ſa femme en étoient auſſi. Comme le Carnaval eſt un tems de divertiſſement & de goinfrerie, il ſe dit mille choſes, tantôt badines tantôt ſerieuſes, ſelon le caractere de ceux qui parloient. Le Pedant qui ne paſſoit pas pour un homme opulent, & qui avoit bonne envie de le devenir, vint à parler des heureux à qui il venoit de riches ſucceſſions lors qu'ils y penſoient le moins. Il dit ſur la matiere quantité de choſes qui à la Pedanterie prés pouvoient être de quelque uſage, & finit par ce Proverbe. *Pour moi quand le Diable mourroit je n'heriterois pas de ſes cornes.* Sa femme qui paſſoit pour être de bonne humeur, lui dit en ſouriant. Dequoi vous chagrinez-vous, mon mari, n'en avez-vous pas aſſez ? Cette équivoque fit rire la compagnie ; les uns crurent qu'elle parloit des richeſſes ou des cornes

du

du bonnet de ſon mari, & les autres des cornes que les femmes font porter.

Pagnoterie ſatirique d'une vieille Payſane.

UNe troupe de jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe firent partie dans la belle ſaiſon d'aller ſe promener à Meaux, & de voir les belles Maiſons de campagne qui ſont aux environs de cette Ville. A peu de diſtance d'un village nommé Chaut-Conin, par où ils devoient paſſer, ils rencontrerent une vieille Payſane ſuivie d'une jeune fille paſſablement jolie qui s'en alloient leur petit pas. Un jeune Cavalier de la troupe qui avoit envie de rire, mit la tête hors de la portiere, & demanda où étoit Chaut-Conin ? La jeune fille toute honteuſe, baiſſa la vûë & ne dit mot; ce qui obligea le Cavalier de reïterer ſa demande. La vieille plus aguerrie que la jeune ſe ſentant importunée, répondit ſans s'émouvoir : Là là, Monſieur, ne vous moquez point de ma fille. Si vôtre nez étoit à ſon derriere vous ne ſeriez pas loin du Faux-Bourg. Cette naïveté fit rire la compagnie, & le moqueur ſe trouva moqué.

Impertinente naïveté d'un Laquais.

UN jeune Avocat au Parlement ayant beſoin d'un Laquais, en alla choiſir un ſur les degrez du Palais, où il s'en trouve d'ordinaire de toutes les façons. Il s'attacha à un jeune homme de dix-huit ans dont la Phiſionomie lui

lui parut bonne, quoique l'eſprit fût fort mediocre. Comme le garçon avoit un bon Répondant, il fut arrêté que l'Avocat lui donneroit dix Ecus par an, & qu'il l'habilleroit & chauſſeroit. Le garçon entra en ſervice dés l'heure même. Il ſervit aſſez bien tout le jour; mais le lendemain l'Avocat attendant que ſon Laquais vînt faire du feu dans ſa chambre, & lui donner ſes habits pour ſe lever, neuf & dix heures ſonnerent ſans que le garçon parût. L'Avocat craignant qu'il fût mort, ou qu'il lui fût arrivé quelque inconvenient, ſe leve, va à ſa chambre, & le trouve bien & duëment éveillé. Il lui demande pourquoi il ne ſe levoit pas pour l'habiller? Ho, ho, Monſieur, répondit le Nigaud! vous ne vous ſouvenez donc plus du marché que nous fimes hier? Ne m'avez-vous pas promis outre mes gages de m'habiller & de me chauſſer? He Dame, je vous attendois à venir. L'Avocat au lieu de ſe fâcher, ne fit que rire de ſa ſimplicité, & l'envoya ſe faire habiller & chauſſer ailleurs.

L'Homme de Lettres.

UN certain Homme tout ſimple & tout naturel depuis le pied juſqu'à la tête, ayant appris qu'une perſonne de qualité cherchoit un Homme de Lettres pour deux fils qu'il avoit, courut le trouver à toutes jambes, & lui dit, j'ai appris Monſieur, que vous cherchez un Homme de Lettres pour Meſſieurs vos fils: je viens vous ofrir mes ſervices. Vous ne ſçauriez trouver un plus grand homme de Lettres que moi, car j'ay été toute ma vie

Facteur ou du Meſſager ou de la Poſte, où vous ſçavez, Monſieur, qu'il y a des Lettres à foiſon. Le Gentilhomme rit de ſa ſimplicité, & lui dit qu'il falloit s'adreſſer à un autre. S'il eût été homme de Lettres de Change, & non ſimplement homme de Lettres, il auroit été mieux reçû.

Les Pois de Galardon.

IL y a à Paris un Curé qui doit donner tous les ans un boiſſeau de pois de Galardon à celui qui pendant un an pourra faire faire à ſa femme tout ce qu'il voudra. Depuis cent ans que cette fondation eſt faite, il ne s'eſt encore trouvé perſonne qui en ait pû profiter. Il n'y a pas ſix mois qu'un homme de ma connoiſſance de la ruë de Quinquempois, marié depuis onze mois & vingt-huit jours s'étant imaginé qu'il avoit été le maître abſolu de ſa femme durant tout ce tems-là, & qu'il devoit par conſequent avoir les pois, prit une ſerviete, & s'en alla chez le Curé auquel il dit, que depuis qu'il étoit marié ſa femme avoit fait tout ce qu'il avoit voulu. Le Curé, l'ayant crû, & les Pois étant déja meſurez il voulut les mettre dans la ſerviete qui ſe trouva trop petite. Pourquoi n'avoir pas apporté un ſac, dit le Curé, au lieu de cette ſerviete? Je le voulois bien faire, Monſieur le Curé, répondit le bon homme, mais ma femme ne la pas voulu. Vous n'en étes donc pas le maître, repliqua le Curé, ainſi vous trouverez bon que je garde les pois. Il les garde encore, & je croi qu'il les gardera juſqu'à la fin du monde.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

L'Ane volé ſous les jambes de ſon maître.

QUatre Maîtres Filoux des plus diſtinguez par les bons tours qu'ils avoient faits, étant à la Croix du tiroir où il ſe faiſoit une exécution, remarquerent dans la foule un païſan du village de Coulombe monté ſur un Ane de belle taille. Le païſan leur parut ſi attaché à regarder ce qui ſe faiſoit, qu'ils cru-

rent qu'il ne ſeroit pas mal aiſé de lui deniaiſer ſon Ane. Ils fendirent la preſſe, & s'approcherent du Manant. L'un ſe mit à la queuë, l'autre s'appuya ſur le cou de la bête, & lui cachoit la tête de ſon manteau, & les deux autres ſe poſterent aux deux côtez. Ceux-ci deſſanglerent l'Ane le plus adroitement du monde, & enleverent le Manant ſur le Baſt ſans qu'il s'apperçût de rien, tant il avoit d'attention au *Salve Regina* qu'on chantoit. Les deux autres emmenerent l'Ane, l'un le tenant par les oreilles, & l'autre le piquant par derriere. A peine les meneurs étoient hors de la preſſe, qu'une petite émotion étant ſurvenuë au ſujet de quelques bourſes coupées, les deux Filoux qui tenoient le baſt ſuſpendu avec le Manant, ne jugeant pas à propos de demeurer là plus long-tems, laiſſerent tomber le païſan, & ſe retirerent au plus vîte. Le pauvre Diable ſe voyant à terre, & ne ſçachant dequoi ſon Ane étoit devenu, demeura ſi ſurpris, qu'il ne ſçavoit s'il étoit mort ou vivant. Etant un peu revenu à ſoi, il demanda à ceux qui étoient autour de lui, s'ils n'avoient point vû ſon Ane; mais tout ce qu'il pût en apprendre fut qu'un homme habillé de noir l'avoit emmené. Il fut donc contraint de s'en retourner ſans Ane, & je ne doute pas qu'il ne crût, & ne dît à ſa femme, à ſon Curé, & aux gens de ſon village, que l'homme noir qui avoit emmené ſa bête étoit le Diable.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Dégraiſſeur de manteaux.

UN autre Filou qui n'étoit pas moins habile que ceux dont on vient de parler, & qui cherchoit à faire un tour de ſon métier, s'en alla chez une veuve logée ſur la place Maubert, où elle tenoit des penſionnaires. Il monte hardiment, trouve trois manteaux, & s'en ſaiſit en attendant mieux. Comme il dé-

cendoit un peu plus vîte qu'il n'étoit monté, il rencontra dans le degré un jeune Avocat qui revenoit de la ville, & qui étoit en penſion dans la maiſon. L'Avocat, qui avoit un beau manteau doublé de panne, voyant cet homme avec tant de manteaux lui demanda où il avoit pris cela. Le Filou répondit froidement, que c'étoit les manteaux de trois Meſſieurs du logis, qui les lui avoient donné à dégraiſſer. Tu dégraiſſeras donc bien le mien, dit l'Avocat ; car le collet en a grand beſoin ; mais, ajoûta-t'il, tu me le rapporteras à trois heures. Je n'y manquerai pas, Monſieur, dit le Filou. Sur cela Monſieur l'Avocat lui donna ſon manteau, qui eſt encore à revenir auſſi bien que les trois autres.

Le bon métier qui fait pendre ſon maître.

UN voleur ayant été pris & condamné à mort, on lui envoya un Confeſſeur pour le conduire au ſupplice. Le bon Eccleſiaſtique fit pluſieurs ſaintes remontrances à ſon penitent, & lui dit entr'autres choſes, qu'il devoit avoir une vive repentance de s'être amuſé à voler au lieu d'apprendre un bon métier, pour gagner ſa vie en honnéte homme. Celui que j'avois appris, répondit le criminel, étoit fort bon pour s'enrichir en peu de tems ſi l'on m'avoit laiſſé faire. Les miſerables ſont toûjours les malheureux. On me punit pour avoir volé, pendant que d'autres volent impunément avec autorité.

Les

Les deux Curés & leurs ſervantes.

LEs Devots de deux Paroiſſes de l'Evêché de Limoges s'étant plaints à l'Evêque que leurs Curés avoient de jeunes ſervantes, le Prelat envoya ſon Oficial ſur les lieux pour ſçavoir ce qui en étoit. Cet Oficial étoit un homme âgé, & de fort petite intelligence. Etant arrivé chez un des Curés il lui dit tout naturellement le ſujet de ſon voyage. Il faut aſſeurément, Monſieur l'Oficial, répondit le Curé, que vous me preniez pour un autre; car je vous proteſte foi de Prêtre que ma ſervante a cinquante ans ſur la tête; ce qui étoit vrai, car il avoit écrit cinquante ans, & les avoit attachez ſur la tête de ſa ſervante. L'Oficial prenant cette declaration pour la verité même, s'en alla chez l'autre Curé ſans demander à voir la prétenduë ſervante de cinquante ans, que le Prêtre averti de la viſite n'avoit pas manqué de faire cacher. Il fit au ſecond le même compliment qu'il avoit fait au premier. Helas, Monſieur l'Oficial, répondit le bon Curé! Rien n'eſt à couvert des traits de la calomnie. Ce ſont de mechantes ames qui font courir ces faux bruits, car je vous jure, mettant la main ſur la poitrine, que ma ſervante, eſt auſſi vieille qu'un vieux cheval. Aprés un tel ſerment le bon Oficial ſe retira ſans autre examen, & alla faire ſon rapport à l'Evêque. Vous étes de trop bonne foi, Monſieur l'Oficial, lui dit le Prelat: & ces Meſſieurs en ſçavent plus que vous. Avez-

vous vû les ſervantes ? Non, Monſeigneur, répondit l'Oficial. Vous verrez que le premier aura écrit cinquante ans ſur la tête de ſa ſervante ; & pour l'autre vous n'avez pas fait reflexion qu'un Cheval eſt vieux à dixhuit ans ; mais une fille de cet âge eſt bien jeune : Ainſi Monſieur l'Oficial vous avez mal fait vôtre devoir.

Ce que c'eſt que vivre de ménage.

UN fameux débauché qui vivoit de menage, c'eſt-à-dire, qui vendoit ſes meubles les uns aprés les autres, & les mangeoit, voyant que ſa femme ſe deſeſperoit de voir tout emporter piece à piece, lui dit pour la conſoler. Ma femme ne te tourmente point tant, je t'en prie, il vaut mieux manger nos meubles que de les laiſſer manger aux Sergens.

Mauvaiſe intention ſans ſuccez.

UN de ces gens qui empruntent volontiers pour ne rendre jamais, pria un de ſes amis de lui préter cent francs. L'ami lui promit, & le mena chez un Notaire pour lui en paſſer une obligation. L'emprunteur voyant que le Notaire l'alloit faire ſur du papier ; mettez-la ſur du parchemin, lui dit-il, afin qu'elle dure plus long-tems. C'eſt-à-dire, dit le préteur, que vous voudriez emprunter à payer aux Calendes Gréques ; ainſi trouvez bon, s'il vous plaît, que je ne ſois pas vôtre dupe, & que je remporte

porte mon argent. Apprenez à ne vous pas moquer une autre fois à l'avance.

Ridicule comparaiſon.

UN Gentilhomme voulant recompenſer un jeune Laquais qui l'avoit bien ſervi, fit venir un Savetir pour le lui donner en apprentiſſage. On convint plus aiſément du prix, que du tems de l'engagement. Le Gentilhomme ne vouloit engager le garçon que pour trois ans, & le Savetier le vouloit avoir pour cinq. Puiſqu'ainſi eſt, Monſieur, dit alors le Savetier, je reprens ma parole, & vous declare que quand Monſieur Frere unique du Roi voudroit apprendre mon métier, il faudroit qu'il s'engageât pour cinq ans. Une comparaiſon ſi ſinguliere fit rire le Gentilhomme, & conclure le marché.

Qui perd ſon procez peſte contre ſes juges.

UN Normand & un Provençal ſans procés eſt une choſe bien rare. Il y a quelques années qu'un homme de Provence en avoit un au Parlement, & peut-être même n'étoit-il pas des meilleurs. Il fut mis entre les mains de quatre petits Commiſſaires qui ne paſſoient pas pour d'habiles gens. Les Commiſſaires l'ayant rapporté à la Grand'-Chambre, le Provençal le perdit tout du long. En ſortant du Palais bien fâché il rencontra un de ſes amis, qui lui demanda ce qu'il avoit. Je viens mon ami, répondit-il, d'être tiré à quatre chevaux. Jugez de l'état où je dois être.

Voyage

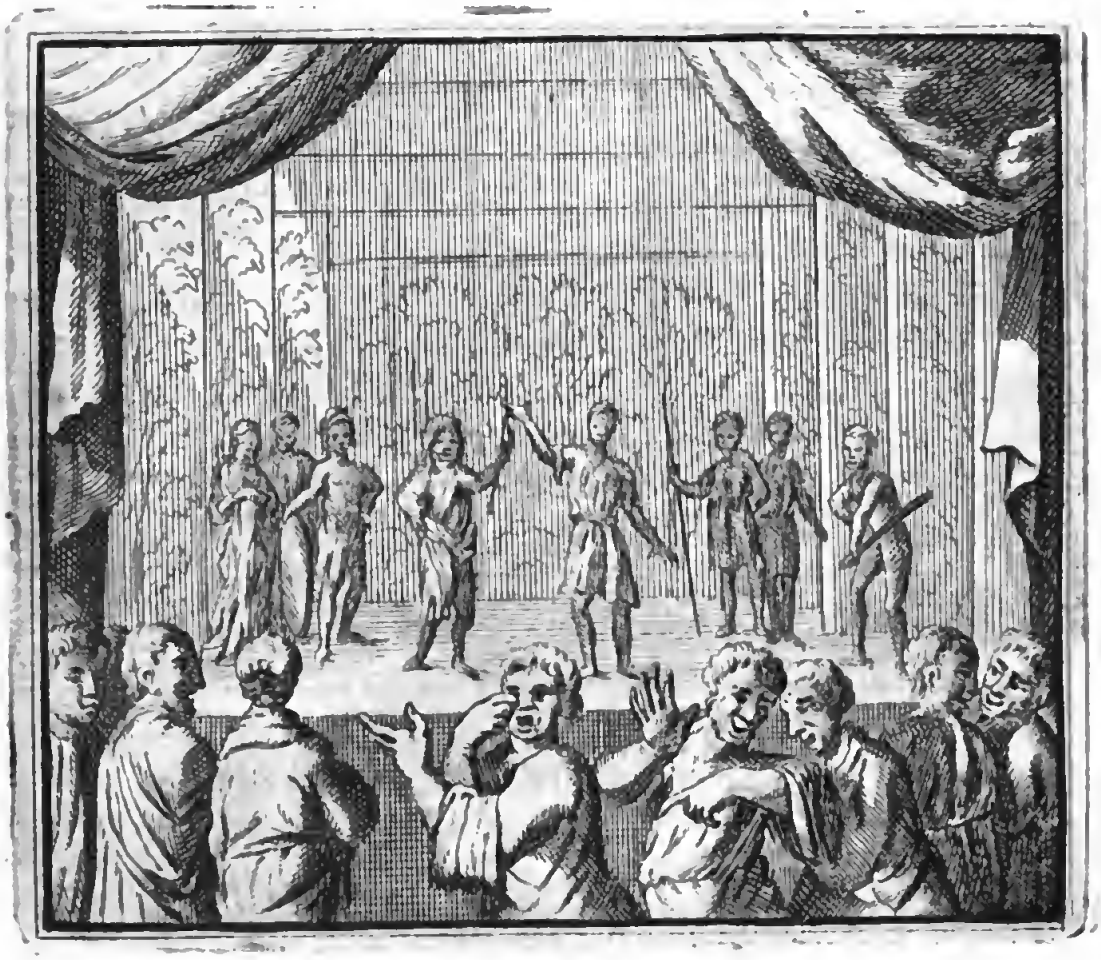
Voyage de la Terre-Sainte.

UN Bourgeois de Paris rencontrant un jour en ruë un de ſes amis, qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit vû, lui demanda entr'autres choſes aprés les civilitez ordinaires, comment ſa femme ſe portoit. Je l'ai laiſſée en état, répondit l'ami, d'aller bien-tôt viſiter la Terre-Sainte. Comment, repliqua le Bourgeois, elle veut faire un ſi long voyage? Il n'y a pas ſi loin que vous penſez, repartit l'ami, de chés nous au Cimetiere, où je croi que ma femme ira bien-tôt. Elle a la poitrine félée, & j'ai prié le Marguillier de nôtre Paroiſſe d'attendre le payement de l'enterrement d'un enfant qui me mourut l'autre jour, dans l'eſperance de le lui payer en peu avec celui de ma femme.

Naïveté d'un valet.

UN Bourgeois de Paris avoit un valet qui avoit nom Noël, & étoit naïf, s'il en fut jamais. Son Maître étant las de lui, ou n'en ayant plus beſoin, le donna à un de ſes amis Conſeiller au Châtelet. Quelque tems aprés le Bourgeois ayant un procés au Châtelet, fut obligé d'aller ſoliciter ce Conſeiller. Trouvant Noël dans la Cour qui décrotoit des botes, & qui le reçut avec beaucoup de careſſes, il lui demanda comment il s'accommodoit avec ſon nouveau Maître? Aſſez bien, dit Noël, à une carogne de ſervante prés qui

qui me fait enrager. Elle me broüille continuellement avec mon Maître & ma Maîtreſſe, & s'il ſe fait quelque choſe de mal dans la maiſon c'eſt toûjours Noël qui l'a fait. Durant cette converſation le Conſeiller, qui étoit encore au lit, ſe leva, & paſſant dans la ſale où il vit deux carreaux de vitres caſſez, il demanda à la ſervante qui avoit fait cela? Elle dit d'abord que c'étoit Noël. Noël qui l'entendoit de la cour dit au Bourgeois: Ne vous ai-je pas dit, Monſieur, que c'eſt Noël qui fait tout. Le Conſeiller voyant enſuite une ſerviete brûlée, demanda qui avoit fait brûler cette ſerviete: C'eſt Noël, répondit la ſervante. He bien, Monſieur, dit Noël au Bourgeois, ai-je menti? Où eſt donc ce maraut de Noël, dit alors le Conſeiller? A quoi s'amuſe-t'il? Que ne ſe tient-il auprés de ſa Maîtreſſe qui eſt ſur le point d'accoucher, & à qui il arrive à tout moment quelque accident? Vous voyez, Monſieur, dit Noël à ſon premier Maître, qu'on me jette tout ſur le corps, & je parie contre qui voudra qu'on va dire que c'eſt moi qui ai fait l'enfant dont Madame va accoucher.



NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Naïveté d'un Seigneur de la Cour.

UNe Dame de la premiere qualité regalant un ſoir pluſieurs perſonnes de la Cour, voulut leur donner aprés ſoupé le Divertiſſement de la Comedie. Il y avoit au nombre des conviez un Seigneur qu'elle connoiſſoit pour un homme ſimple, & très-facile à émouvoir pour tout ce qui pouvoit donner la moindre

dre c mpaſſion. Les Comediens eurent ordre de joüer Sophonisbe, qui eſt une Tragedie pleine de grands mouvemens, & ſur tout vers la fin, où il s'agit de l'empoiſonnement de cette Reine. Ces endroits là firent tant d'impreſſion ſur le cœur de ce pauvre Seigneur, qu'il verſa des larmes en abondance accompagnées de ſoupirs, qui n'étoient pas moins entendus que ceux des Acteurs. Les Spectateurs le voyant pleurer ſi liberalement, ne pûrent s'empêcher de pleurer auſſi, mais ce fut à force de rire. La Dame qui étoit aſſiſe auprés de lui, ravie d'avoir fait ce qu'elle vouloit, lui dit. He quoi, Monſieur, vous pleurez! Qui ne pleureroit pas, répondit il en eſſuyant ſes yeux, & pouſſant des ſoupirs & des ſanglots qui lui entrecoupoient la parole? Je ne ſçaurois m'en empêcher, Madame; la pauvre Sophonisbe me fait trop de compaſſion. Si vous eſtes ſi ſenſible, lui dit la Dame, à une choſe qui ne doit pas vous toucher, que ſeroit-ce ſi l'on venoit vous apporter la nouvelle de la mort de vôtre femme? Ce n'eſt pas la même choſe, Madame, répondit-il. Ceci n'eſt point une fable; c'eſt une hiſtoire veritable que j'ai lûe dans Tite-Live.

Le Sonnet de Plutarque.

PLuſieurs perſonnes diſtinguées de l'un & de l'autre ſexe, s'étant un jour trouvées en viſite chés un grand Seigneur, on y parla des productions de l'eſprit, & ſur tout de la Poëſie. Le Sonnet étant alors fort à la mode,

ce

ce fut par lui qu'on commença. Un de la compagnie en recita un qui fut trouvé ſi beau, qu'on le lui fit redire deux ou trois fois. Chacun eut la curioſité de ſçavoir qui l'avoit fait; mais celui qui l'avoit recité répondit qu'il n'en ſçavoit rien, & qu'il ne s'en étoit pas même informé; mais que l'ayant trouvé fort beau, il s'étoit contenté de l'apprendre ſans ſe mettre en peine qui en étoit l'Auteur. Comme chacun témoignoit plus d'empreſſement de le ſçavoir, à meſure que les difficultez augmentoient, un Seigneur de la compagnie, habile comme vous allez voir, mais voulant cependant paſſer pour homme d'érudition, dit fort gravement: Pour moi, Meſſieurs, je croi que ce Sonnet eſt de Plutarque, & il me ſouvient de l'avoir lû dans ſes Oeuvres.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La carpe dans les chauſſes.

UN Gentilhomme de la campagne avoit une terre en juſtice, & pour Juge un Procureur d'une ville voiſine. Comme il y avoit peu d'afaires, Monſieur le Juge n'alloit au Château pour y tenir l'audience qu'une fois tous les ans, & la coûtume du Gentilhomme étoit de regaler ce jour-là ſes voiſins. Il arri-

va pour lors que le jour de ce regal fut un jour maigre. Monſieur le Juge étant arrivé, & ne trouvant perſonne dans la cour, comme il étoit familier dans la maiſon il entre, & gagne d'abord la cuiſine, d'où heureuſement le Cuiſinier venoit de ſortir. Il jetta les yeux ſur un vaiſſeau plein d'eau, où il vit maintes carpes vivantes. Ce ſpectacle lui fit plaiſir, & il conclud dés là qu'il feroit bonne chere; ce qui lui étoit fort extraordinaire. Se voyant ſeul dans la cuiſine, & ſongeant au lendemain, il s'aviſa de prendre une de ces carpes, & de la mettre dans ſes chauſſes, bien perſuadé qu'on ne le ſoupçonneroit jamais de l'avoir priſe, ſuppoſé qu'on s'aperçût qu'elle manquât. Son coup étant fait, il ſort, & rencontre un Laquais qui s'en alla avertir le Gentilhomme de ſon arrivée. On le fait entrer dans la Sale où la compagnie commençoit à s'aſſembler, & il eut place auprés des Dames qui étoient autour du feu, car c'étoit en hiver. Pour mieux cacher ſon larcin il mit ſa robe ſur ſes chauſſes afin qu'on ne s'apperçût pas de leur groſſeur : Cependant la carpe ſentant le feu commença à ſe tremouſſer. Le hazard voulut qu'une des Dames de la compagnie s'en apperçut, en rit ſous chape, & le dit à ſes voiſines, qui voyant auſſi le mouvement ne pûrent s'empêcher d'en rire, & de jetter de tems en tems des œillades à Monſieur le Juge, s'imaginant que ce fût tout autre choſe que le mouvement d'une carpe. Le Juge voyant qu'elles avoient toutes les yeux ſur lui, vit bien d'abord qu'elles rioient

rioient à ſes dépens; mais il n'en ſçavoit point le ſujet, & c'étoit ce qui faiſoit ſa peine. Il ne fut pas long-tems dans l'incertitude; & comme il n'étoit pas homme à ſe déconcerter: Je voi bien, Meſdames, leur dit-il, que vous riez de moi; mais pour vous faire voir que j'ai bien plus de ſujet de me rire de vous, je m'en vais vous montrer ce qui vous fait rire: Et en diſant cela il mit la main dans ſes chauſſes. Les pauvres Dames croyant qu'il leur alloit montrer ce qu'elles ſe figuroient, commencerent à ſe lever, & à mettre la main devant les yeux ſur peine d'écarquiller les doigts. Non, non, Meſdames, leur dit-il, raſſeurez-vous: ce n'eſt pas la bête que vous penſez. Ayant enfin tiré la carpe; vous voilà bien attrapées, leur dit-il. Je parie que vous avez crû que c'étoit de la chair, & non pas du poiſſon. Chacun rit de l'aventure, & les Dames furent raillées tout le long du jour.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le pied de biche.

UNe jeune fille de douze à treize ans, fort jolie, mais fort innocente à cauſe de ſa jeuneſſe, travailloit à la Tapiſſerie chez une Demoiſelle de la campagne, qui avoit un fils aſſez remuant & aſſez enjoüé. Trouvant un jour cette fille endormie, il la baiſa ſans l'éveiller, mais voulant lui mettre la main ſous la jupe

jupe elle s'éveilla. Le garçon la railla d'abord de s'être ainſi endormie, & lui fit accroire qu'il l'avoit maniée par tout pendant qu'elle dormoit. Elle en rit, & lui dit que cela n'étoit pas vrai. L'Eveillé ſoûtenant toûjours qu'il l'avoit fait, lui dit, pour te faire voir que cela eſt, veux-tu gager que je te dirai comme ton petit je ne ſçai quoi eſt fait. Ha! vraiment voire, répondit-elle, je parie que vous n'en ſçavez rien. Tiens, reprit-il, faiſant une figure avec deux de ſes doits; n'as-tu pas vû le pied de cette biche qui eſt attaché à nôtre porte? je gage qu'il eſt fait de même. Sur cela l'innocente toute honteuſe alla trouver la mere en pleurant, & lui dit. Vôtre fils, Mademoiſelle, m'a manié par tout pendant que je dormois. La mere gronda ſon fils qui jura que c'étoit faux, & qu'il n'avoit dit cela que pour lui faire dépit. La jeune fille pleurant toûjours; il ſe moque de toi, lui dit la Demoiſelle, c'eſt un petit menteur. Non, Mademoiſelle, repliqua la fille, il ne ment point, car il m'a dit comme il eſt fait.

L'Image de Saint Sebaſtien.

A Quatre ou cinq lieuës de Paris, il y a un village dans une Paroiſſe qui a Saint Sebaſtien pour ſon Patron. L'Image de ce Saint étoit ſur le grand Autel; mais comme il s'étoit ſenti des guerres de Religion, & qu'il avoit eu le malheur de tomber entre les mains des Huguenots, il lui en avoit coûté la tête & les bras. Le Curé ayant repreſenté à ſes Paroiſſiens

roiſſiens qu'il étoit honteux de laiſſer leur Patron ainſi délabré, pouvant en avoir un neuf pour fort peu de choſe, il fut reſolu qu'on prendroit de l'argent de l'Egliſe, pour en faire faire un autre de bois qu'on devoit argenter. Suivant cette reſolution les Marguilliers furent envoyez à Paris avec l'argent néceſſaire pour faire faire le Saint de la grandeur qu'il le falloit. Ils allerent trouver un Sculpteur, & lui demanderent combien il leur feroit payer pour un Saint Sebaſtien? Il leur demanda de quelle matiere ils le vouloient? ils dirent de bois, qu'ils feroient enſuite argenter: Mais de quel bois, reprit le Sculpteur; de chêne, répondirent-ils. Il voulut ſçavoir la grandeur du Saint; ils lui montrerent la meſure qu'ils avoient apportée. Ce n'eſt pas le tout, continua le Sculpteur, il faut ſçavoir ſi vous le voulez mort ou vivant. Cette queſtion embarraſſa fort les Marguilliers, qui ne s'étoient point préparez là-deſſus, & qui ne ſçavoient que répondre. C'eſt une grande pitié, dit l'un d'eux. Faut-il pour cela nous en retourner ſans rien faire? Il le faut bien, dirent les autres; car quelle apparence de leur aller porter un Saint vivant, s'ils le veulent mort. Celui de tous qui ſe croyoit le plus habile decida la queſtion. Vous voilà bien embarraſſez, leur dit-il. Il n'y a point tant à conſulter. Vous n'avez qu'à le faire vivant, dit-il, au Sculpteur. Si on le veut mort, il y aura moyen de le tuer aprés.

Les pois de Zorobabel.

UN bon-homme avoit acheté des pois pour ſon Carême, & les avoit mis dans ſon grenier. Un voleur eſcalada de nuit la maiſon, & enleva les pois. Le bon-homme demande de tous côtez des nouvelles de ſes pois, & apprend enfin que le voleur ſe nommoit Zorobabel. L'homme lui étant inconnu, il demande inutilement à droit & à gauche, ſi on ne le connoiſſoit point. Comme le nom étoit bizarre, il vint enfin à l'oublier, & ne trouva perſonne qui pût l'en faire ſouvenir. Quelque tems aprés étant à la Grand' Meſſe le jour de la Nativité de la Vierge, où l'Evangile eſt la genealogie de Jeſus-Chriſt, rapportée au premier chapitre de S. Matthieu, le Curé n'eut pas plûtôt lû ces paroles, *genuit Zorobabel, Zorobabel autem genuit*, que le bon-homme s'écria comme un perdu. Le voilà, juſtement mon voleur de pois. Ceux qui ne ſçavoient pas l'aventure, furent ſurpris d'une pareille audace, & ceux qui la ſçavoient, & connoiſſoient le perſonnage en rirent de bon cœur. Le bon-homme cependant retint ſi bien le nom de ſon voleur de pois, & s'en informa ſi bien, qu'à la fin il le trouva, & le reduiſit à compoſer.

Le Juge ignorant.

UN païſan emprunta une Aneſſe de ſon voiſin, pour porter quelque choſe au marché, & en revint ſi tard, que l'Aneſſe revenant à

vuide s'égara dans le bois, & fut mangée des loups. Le préteur redemande ſon Aneſſe. L'emprunteur répond, que les loups l'avoient mangée ; qu'il en étoit la cauſe, & que par conſequent elle étoit perduë pour lui. D'abord aſſignation par devant le Juge ordinaire, qui étoit un ignorantiſſime. La cauſe ſe plaide, & l'emprunteur ſentant par quelques paroles, que le Juge avoit lâché, qu'il étoit dans les interéts de ſa partie, & qu'il alloit étre condamné, s'écria tout haut. Avant que de paſſer outre, Meſſieurs, je dois vous dire que je recuſe Monſieur le Juge, & ſoutiens pour cauſe de recuſation, qu'il eſt parent de la Defunte; & c'eſt ce que je puis prouver aiſément. Les Aſſiſtans qui connoiſſoient l'âneric du Juge, ne pûrent s'empêcher de rire. Le Juge n'oſa jamais répondre à la cauſe de recuſation, & le procez demeura au croc.

Le Predicateur ennuyeux.

UN Prédicateur éternel, c'eſt à dire, qui avoit toutes les peines du monde à finir, & qui ſouvent oublioit le ſujet de ſon Sermon aprés avoir prêché deux heures durant, & étoit deux autres heures à le retrouver, prêcha un jour bien plus long-tems qu'à l'ordinaire. Les Auditeurs perſuadez, qu'il en avoit pour tout le reſte du jour, commencerent à défiler un à un. Le Sacriſtain ſe voyant ſeul, & le Prédicateur prêchant toûjours. Je vous laiſſe les clefs, Monſieur le Curé, lui dit-il. Prêchez à vôtre aiſe, & quand vous aurez fait, vous fermerez s'il vous plaît la porte, & ſerrerez les clefs.

NOU-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La Fiancée.

UNe Belle qui mouroit d'envie de tâter des plaiſirs du mariage (car il n'y a point de ſi grande Agnés, qui ne ſçache que le mariage en donne) fut enfin Fiancée à un jeune homme. Comme elle avoit entendu dire à ſes compagnes, qu'il y avoit eu des filles qui avoient été contraintes de ſe faire démarier à

cauſe de l'impuiſſance de leurs maris, & qu'elle avoit vû tout de nouveau que le Parlement de Paris ayant ordonné le congrez en preſence de témoins, avoit démarié pour le même ſujet une Dame de grande qualité, elle craignoit extrémement d'être du nombre des malheureuſes. Cette aprehenſion la rendoit fort attentive à toutes les actions de ſon époux prétendu. Un jour entr'autres qu'il venoit la voir, l'ayant apperçû de loin, & s'étant miſe à la fenêtre, le galant ſe mit à piſſer ſans prendre garde que ſa Maîtreſſe étoit à la fenêtre Comme il lui tournoit le dos la Belle ne pût voir que l'eau qui donnoit contre la muraille; mais croyant en avoir aſſez vû pour faire rompre ſon mariage. Je n'en ſerai pas la dupe, dit-elle; la méche eſt trop déliée, pour que le cierge ſoit bien gros.

Les gages qui courent.

LE valet de chambre d'un Gentilhomme de la campagne, voulant quitter ſon Maître dont il ne pouvoit pas arracher un ſou, lui dit, qu'il chercheroit un autre Maître, & le pria de le payer pour le tems qu'il l'avoit ſervi. Le Gentilhomme qui ſe trouvoit bien du garçon, & qui n'avoit pas envie de le perdre, ne croyant pas en trouver un autre qui le ſervît mieux & à meilleur marché, lui dit: Mon enfant, tu as tort de te plaindre; il eſt vrai que je te dois, mais auſſi tes gages courent. C'eſt là le Diable, répondit le garçon: J'ai peur qu'ils courront ſi bien que je ne pourrai jamais les attraper.

La

La fille abuſée.

UNe jeune fille ayant été débauchée par un homme à bonnes fortunes, auquel elle avoit tout accordé ſous promeſſes de mariage, conçut enſuite une ſi forte averſion pour lui, qu'elle auroit fait toutes choſes au monde pour le perdre. Comme on n'eſt toûjours que trop ingenieux à accommoder la Religion à ſes intérêts & à ſes paſſions, la Belle ſe trouva à un Sermon. Le ſujet du Predicateur étoit la fornication. Aprés avoir décrit bien pathetiquement la grandeur du peché d'un homme, qui débauchoit une fille ſous promeſſe de mariage; nouveau degré d'atrocité, & remarqué que c'étoit la jetter dans un malheur irreparable, & l'obliger enſuite à ſe proſtituer à tout le monde; il apoſtropha les hommes avec toute la ſainte aigreur, dont un Predicateur devot peut être capable. Prenez-y garde, Meſſieurs, dit-il. Je parle à vous, jeugens gens, qui faites gloire de tromper de pauvres filles, & je ſoutiens que vous répondrez, non ſeulement du peché qur vous avez commis avec elles, mais même de ceux qu'elles commettront avec d'autres, parce que vous en étes la cauſe, & que c'eſt vous qui les avez miſes dans cette mauvaiſe route. Cela fit tant de plaiſir à la jeune fille, qu'au retour ayant rencontré une de ſes bonnes amies: Ma chere lui dit-elle, je ne voudrois pas pour rien du monde, n'avoir été au Sermon du Pere. Il a dit que le lâche qui m'a trompée répon-

répondroit de tous les pechez de lâ même nature, que je ferai deſormais. Je me vengerai de ce traître, & j'en ferai tant, que le perfide ſera damné.

Panegyrique de Saint François.

UN Cordelier faiſant un jour le Panegyrique de Saint François ne manqua pas ſelon la coûtume d'en faire le Pontife de tous les Saints. Il n'en trouvoit point qui lui fuſſent comparables, & qui ne fuſſent cent piques au deſſous de lui. Il avoit beau lui chercher une place, il n'en trouvoit point d'aſſez glorieuſe pour lui. Où le mettrons-nous, s'écrioit-il, le bienheureux Pere Seraphique Saint François? Où le mettrons-nous? Le confondrons-nous dans la foule des autres Saints? C'eſt trop peu de choſe pour lui. Le mettrons-nous avec les Prophetes? Ha! il eſt bien au deſſus de tous les Prophetes. Avec les Patriarches? ce n'eſt pas encore aſſés. Où le mettrons-nous donc, Meſſieurs? Avec les Anges? il eſt encore bien plus excellent que ni les Anges ni les Archanges, ni les Cherubins, ni les Seraphins. Où le mettrons-nous donc, Meſſieurs, s'écria-t-il encore? Un certain Goguenard qui étoit preſent, & qui s'ennuyoit fort de ces repetitions fleuries, ſe leva, & dit tout haut au Predicateur: Mon Pere, puis que vous ne ſavez où le mettre, vous le mettrez s'il vous plaît a ma place; car je vous répons que je m'en vais.

Naïve-

Naïveté d'un Païſan.

UN Prince Souverain étant tombé malade en un lieu éloigné de ſa demeure, les Medecins l'ayant un peu rétabli, lui ordonnerent le lait d'Aneſſe, & lui conſeillerent de changer d'air, & de retourner dans ſes Etats. Il emmena deux ou trois Aneſſes, & fit marché avec un païſan pour les gouverner & les nourrir, moyennant quarante francs par mois. Le mois étant expiré, & le païſan ne pouvant être payé des Officiers du Prince, trouva moyen de parler au Prince, & de ſe plaindre de ſes gens, dont il ne pouvoit pas arracher un ſou. Le Prince qui étoit équitable, commanda à ſon Maître d'hôtel de payer tout à l'heure le pauvre homme. Le Maître d'hôtel l'emmene, & lui compte quarante francs. Ce n'eſt pas là mon compte, Monſieur, dit le bon homme. N'eſt-on pas convenu avec vous à quarante francs par mois, répondit le Maître d'hôtel? Je vous paye le mois expiré, & dans le tems je vous payerai l'autre. Il eſt vrai, dit le païſan, que l'accord eſt fait à quarante francs par mois pour les Aneſſes; mais dequoi deviendrons les petits Anons qui ſont freres de lait de Monſeigneur? Voulez-vous qu'ils meurent de faim? puis que le lait des meres contribue à la nourriture de Monſeigneur; il me faut bien quelque choſe pour la nourriture des enfans. On en fit le conte au Prince. Il en rit, & trouva que le bon homme avoit raiſon, & ordonna qu'on lui donnât encore

encore quarante francs pour ſes freres de lait.

Le Prédicateur ignorant.

UN Predicateur des plus ignares prêchant le jour des Rois, ſur ces paroles de l'Evangile *venient Reges, &c.* dit à ſes Auditeurs, l'Evangeliſte, Meſſieurs, nous prédit un grand malheur, car *venient Reges* veut dire qu'il viendra des enragez; mais ſi la prédiction eſt affligeante, ce qui ſuit eſt fort conſolant, *aurum, thus, & myrrham*, c'eſt à dire qu'ils auront la toux, & mourront.

La Belle au poil blond.

UN jour qu'on parloit de la beauté dans une compagnie aſſez nombreuſe, compoſée de Cavaliers & de Dames, preſque tout le monde demeura d'accord, qu'une Demoiſelle de la compagnie l'emportoit ſur toutes celles de la troupe. Comme on loüoit avec profuſion ſon teint & ſon éclat, la Belle qui ne manquoit pas de modeſtie, ou qui vouloit s'attirer de nouvelles loüanges, dit, ce qui vous fait juger ſi favorablement de moi, Meſſieurs, c'eſt peut-être parce que j'ai le poil de ma nature blond, & d'ordinaire la blonde à de la blancheur; mais c'eſt un faux éclat qui eſt ſujet à tromper. Chacun rit du tour de ſon expreſſion. Ceux qui aimoient la pagnoterie, ne manquerent pas de la relever, mais les perſonnes du meilleur goût & les plus équitables,

bles. virent bien quelle n'avoit pas fait attention à l'équivoque, & qu'elle avoit voulu dire qu'elle étoit blonde de ſon naturel. Cette tranſpoſition eſt aſſez ordinaire à bien des gens, qui ne croyent pas qu'il vaille la peine de s'en corriger; cependant il eſt certain que cela fait ſouvent de fâcheuſes équivoques.

L'enſeigne du Borgne.

CEux qui vouloient tenir cabaret à Roüen, payoient autrefois pour le droit d'enſeigne un Ecu ou quatre francs; & de ce droit étoit alors fermier un borgne, auſſi de travers lui ſeul que cinquante autres marquez au B. Un certain homme qui avoit eu un demêlé autrefois avec le borgne ne pût avoir la permiſſion de mettre une enſeigne à moins d'une piſtole. Le cabaretier ne pouvant faire autrement fut contraint d'en paſſer par là, ſauf à chercher les moyens de ſe dédommager d'ailleurs. Il n'eut pas plutot permiſſion de lever une Enſeigne, qu'il fit peindre un borgne qui prenoit une piſtole, avec ces paroles en groſſe lettre, AU BORGNE QUI PREND. Ceux qui voyoient l'Enſeigne, & qui ſçavoient l'aventure, rioient de tout leur cœur. Le borgne l'ayant ſçû fut extrémement choqué, & mit le cabaretier en Juſtice. Le cabaretier avoüa devant le Juge, qu'il avoit mis cette Enſeigne pour ſe moquer du borgne, qui lui avoit fait payer une piſtole pour une choſe, dont les autres ne payoient qu'un Ecu. Le borgne convint du fait, & fut condamné à rendre

rendre le ſurplus, & le cabaretier à reformer ſon Enſeigne. Cette reforme fut bien-tôt faite. car il ne fit qu'ôter un P ſans toucher à la peinture, ſi bien qu'on liſoit au borgne qui rend. Le borgne s'en plaignit encore; mais il fut renvoyé ſur ce que le cabaretier ſoûtint qu'il avoit ſatisfait à la ſentence, en faiſant ôter le P. Auſſi étoit-il vrai, que le borgne faiſoit une certaine poſture en prenant la piſtole, qu'on ne ſçavoit s'il la prenoit, ou s'il la rendoit.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

L'Etudiant.

UN jeune homme de bonne mine étudioit autrefois à Orleans, & s'étoit mis en pension chez un Bourgeois qui avoit une fort belle femme, dont l'Etudiant étoit passionnément amoureux. Le mari étoit si jaloux de sa femme, qu'il l'a gardoit à vûë; excellent moyen pour lui faire venir l'envie d'écorner la foi conjugale. Comme le galant étoit aussi bien fait

fait que le mari l'étoit peu, & que la Belle étoit outrée de déplaiſir des algarades de ſon jaloux, l'Etudiant n'eut pas de peine à donner autant d'amour qu'il en avoit reçu. Il ne s'agiſſoit plus que de trouver occaſion de ſacrifier à l'amour; mais cette occaſion étoit trés-difficile à trouver, attendu la vigilance du jaloux. Comme il ſufit d'être amoureux pour être inventif, il fut convenu qu'à un certain ſignal ils ſe rendroient aux lieux l'un aprés l'autre. L'endroit étoit aſſés ſpatieux, & il y avoit deux ſiéges où deux perſonnes pouvoient être fort à laiſe. L'Etudiant s'y rendit le premier, & la Belle ne le fit pas attendre long-tems. Ils ne furent pas plûtot enfermez, que ſans perdre le tems en préambules inutiles, ils commencerent à oficier: mais leurs plaiſirs furent troublez par le jaloux, qui cherchoit ſa femme de tous cotés, & ne la trouvant pas, s'aviſa de l'aller chercher aux lieux. Voyant la porte fermée, & ne doutant pas qu'il n'y eût quelqu'un, il ſe met à heurter. La Belle bien ſurpriſe connoiſſant ſon mari à ſa maniere de heurter; demeura plus morte que vive. Le Galant qui ne pouvoit faire le ſourd, demande qui va là? C'eſt moi, Monſieur, répondit le jaloux, ouvrez je vous prie, car je ſuis fort preſſé. Je ne le ſuis pas moins que vous, répondit l'Etudiant. Il y a deux trous, repliqua le jaloux, vous n'en pouvez occuper qu'un. Il eſt vrai qu'il y a deux trous, repartit l'Etudiant, mais j'en occupe un, & l'autre eſt ſale. Ne vous impatientez pas je ſuis à vous. La Belle ſe croyoit perduë, lorſque l'amour

envoya

envoya tout à propos un Gentilhome de la part de l'Intendant, qui fit dire au jaloux qu'il avoit à l'entretenir d'une afaire importante, où tous les momens étoient precieux. Il alla donc parler au Gentilhomme, & les Amans profitérent du tems pour ſe tirer d'affaires.

La femme à Haut-de-chauſſes.

UN homme avoit une femme ſi méchante & de ſi mauvaiſe humeur, qu'il n'oſoit ouvrir la bouche où elle étoit, ni même trouver mauvais les cornes qu'elle lui faiſoit porter, au vû & au ſçû de tout le monde. Ce Roi des cocus le plus pacifique qui fût jamais, avoit un valet goguenard, & qui boufonnoit familiérement avec lui. Parlant un jour à ce valet de quelque choſe qu'il avoit envie de faire. Il faut avant toutes choſes, dit le valet, avoir l'approbation de vôtre femme. Il faut dit le cocu, que ma femme veüille ce que je veux. Vous pourriez faire accroire cela, repartit le valet, à un homme qui ne vous auroit pas vû en afaire comme moi. Je ſuis perſuadé que ſi vous aviez avalé un plein panier de plumes, vous n'oſeriez ni touſſer, ni cracher devant elle à moins qu'il ne lui plût. Je te prie de croire, repliqua le cocu, que quand je voudrai je mettrai ma femme à la raiſon. Je ſuis le maître chés moi, & je porte le haut-de-chauſſe. Ho! cela étant, reprit le valet, vôtre femme eſt donc plus maître que vous. Vous ne portez qu'un haut-de-chauſſe, & peut-être

le même pendant un an, & vôtre femme en porte cinq ou ſix en une heure, & quelquefois davantage.

Les Armes du Gentilhomme Gaſcon.

UN Gentilhomme de Gaſcogne fit venir un Peintre, pour faire peindre ſes Armes qu'il vouloit faire mettre en broderie ſur les houſſes de ſes Mulets. Il dit au Peintre qu'il vouloit un Château d'or en champ de gueules, dans le Château un chien qui aboyât; & à la porte un homme d'argent, ayant à la main une épée de même. Le Peintre l'aſſeura qu'il feroit bien tout cela, & l'on convint du prix. Quelques jours aprés le Peintre apporta les Armes. Le Gentilhomme les examinant trouva bien le Château, l'homme l'épée à la main, comme il les demandoit: Mais n'entendant point japer le chien, il lui demanda d'où vient qu'il avoit fait un chien muet. Il n'eſt point muet, Monſieur, repliqua le Peintre; mais comme c'eſt l'heure que vos Domeſtiques dînent, le drôle eſt à la cuiſine à ronger quelque os, & ne ſonge à rien de plus.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La ſerrure à toutes clefs.

UN Bourgeois de Paris avoit une fille ſi bien faite, & ſi belle, qu'elle avoit autant de ſoupirans qu'il y avoit de jeunes hommes dans le quartier. Comme le Diable ſe fourre par tout, il arriva malheureuſement que la Belle devint groſſe. Son pere s'en apperçut le premier. Il lui fit une Mercuriale un peu violente, qui fut ſuivie de maintes gourmades. La mere accourut

accourut au bruit, & voyant que ſon mari la battoit à outrance, elle voulut ſçavoir la cauſe d'une ſi vehemente colere. Le mari lui apprit la groſſeſſe de ſa fille, & ſe tournant vers la mere tout furibond ; ce ſeroit toi, coquine, lui dit-il, qu'il faudroit bâtonner. C'eſt par ta faute que cet afront nous eſt arrivé. Si tu avois eu l'œil ſur elle, & que tu l'euſſes bien gardée, cette infamie ne ſeroit pas tombée ſur nôtre famille. Vous n'y penſez pas, mon ami, répondit la femme: Il n'eſt pas ſi aiſé que vous croyez de garder une ſerrure que toutes ſortes de clefs peuvent ouvrir.

La Dame belle par derriere.

UN Cavalier ayant rencontré en ruë une Dame fort propre & de fort belle taille, crût la voyant par derriére, qu'elle ne pouvoit qu'être fort belle. Le Cavalier s'avance, & trouve que le viſage répondoit fort mal au reſte. Chagrin de s'être trompé, il voulut ſe venger par une malhonnêteté. Je ſuis bien marri, Madame, lui dit-il, de m'être donné tant de peine pour vous voir. Je vous croyois auſſi bien faite par devant que par derriere, & je m'avançois dans la réſolution de vous donner un baiſer: Mais vous êtes trop laide, & je vous en remercie. Vous vous rebutez bien aiſément, Monſieur, lui dit-elle. Il n'eſt pas juſte que vous perdiez vos peines. Si vous me trouvez belle par derriere, vous pouvez me baiſer de ce côté-là.

Le Treſorier inutile.

IL y avoit un Cardinal qui faiſant beaucoup de dépenſe, mangeoit deux fois plus que ſon revenu, & devoit de tous les côtés. Cette Eminence étoit ſouvent viſitée par un Abbé, qui tout accommodé qu'il étoit mangeoit la plûpart du tems chez le Cardinal qui tenoit fort bonne table. Quoique l'Abbé ne tînt point maiſon, & qu'il donnât à ſes gens leur argent à dépenſer où bon leur ſembloit, il ne laiſſoit pas d'avoir un Maître d'hôtel & un train fort leſte & fort bien entretenu. Etant un jour à table chez le Cardinal, ſon Eminence lui dit: Vous étes bien fou de nourrir & de payer un Maître d'hôtel en ayant auſſi peu beſoin que vous avez, puis que vous ne tenez point ordinaire. Vous avez raiſon, Monſeigneur, dit l'Abbé. Vôtre Treſorier & mon Maître d'hôtel ſont deux Domeſtiques bien ſuperflus.

Le Sergent à grand nez.

UN Sergent ſe promenant à Paris pour exécuter un arrêt du Conſeil, & paſſant devant la boutique d'un Marchand, il ſe mit en devoir de la faire abatre, & le Marchand en devoir de s'y oppoſer. Le Sergent produiſit l'arrêt du Conſeil portant qu'on jetteroit par terre tout ce qui avançoit dans la rue & qui ne ſervoit de rien, & fit voir en même tems la commiſſion qu'il avoit d'exécuter l'arrêt.

que ſe moquer de moi. Je ſuis au deſeſpoir de n'avoir pas à faire à un homme d'épée. J'enrage. Il n'y a point d'honneur à acquerir avec les gens de robe.

Autre.

UN Gentilhomme Gaſcon étant allé il y a quelques années à une des Cours d'Allemagne, trouva le moyen de s'y établir aſſez avantageuſement. La Princeſſe qui étoit enjoüée, & qui aimoit les ſaillies prenoit plaiſir à le faire parler, & le voyoit volontiers. Un jour qu'elle avoit groſſe compagnie, elle lui dit aprés dîné. Monſieur le Chevalier, les gens de vôtre pays ſçavent ſi bien faire des Gaſconnades, faites-nous-en une je vous prie, pour divertir la compagnie. Je n'ai point encore vû de Gaſcon qui y réüſſiſſe mieux que vous. Il s'en excuſa d'abord; mais étant preſſé, non, Madame, dit-il, je n'en ferai rien s'il vous plaît. J'ai trop d'obligation à vôtre Alteſſe, & vôtre vie m'eſt trop précieuſe. Si je vous faiſois une Gaſconnade je vous ferois tous mourir de peur.

Autre.

LE Sieur de la Tarrade Gaſcon à vingt-quatre carats, parlant un jour de ſa naiſſance & de ſes grands biens, élevoit juſqu'aux nuës les magnifiques bâtimens & les grands revenus de ſa terre de la Tarrade, & ſe plaignoit entr'autres choſes que ſes coquins de valets avoient

avoient vendu dans ſa forêt pour plus de mille Ecus de bois mort. Il ne fut pas plûtôt parti, qu'un de la compagnie du même pays, & qui le connoiſſoit, qui avoit même vû cette belle terre de la Terrade, dont il parloit, ſi magnifiquement, dit: Meſſieurs, pures fanfaronnades que ce que vous dit cet homme. J'ai été chés lui; je connois la Terrade, & je vous jure foi de Gaſcon & d'honnête homme, qu'un Eſcargot, & même pas des plus gros, feroit en moins d'un qu'art d'heure ſans aller plus vîte que le petit pas, le tour & le contretour de ſa terre.

Fanfaronnade Eſpagnole.

UN Capitaine Eſpagnol voyant un jour l'ennemi de bien prés ſe mit à trembler. Ceux qui le virent tout tremblant lui dirent. Quoi, Monſieur, vous tremblez quand vous voyez l'ennemi? Nous avions meilleure opinion de vôtre courage. C'eſt dit-il, le courage qui me fait trembler. La chair s'aime; elle eſt fragile & timide, & elle tremble parce qu'elle prévoit que mon courage va l'expoſer à de grands dangers.

L'Epée alterée.

UN Eſpagnol des plus fanfarons, qui ſe piquoit le plus de bravoure, & qui étoit dans le fond le plus poltron qu'il y eût jamais, parlant un jour à ſon valet des proüeſſes qu'il diſoit avoir faites dans les quatre parties du Monde, où il avoit par tout ſignalé ſa valeur; ſon valet qui le connoiſſoit, & qui étoit auſſi familier avec lui que Dom Quixote de

de la Manche avec Sancho Pança, lui dit en plaiſantant. Je ſuis perſuadé, Monſieur, que ce que vous dites eſt vrai, car en quelques cabarets & bordels que j'aille, j'entens dire par tout que vous étes un fort vaillant homme: Mais par malheur pour moi ces accez de vaillançe ne vous ont pas ſaiſi depuis que je ſuis avec vous, & je ne puis pas dire avoir été témoin oculaire d'aucune de ces grandes actions, que tout le monde vante ſi fort. Sçais-tu bien pourquoi, mon garçon, répondit l'Eſpagnol? C'eſt que ma valeur eſt ſi redoutable par tout, que perſonne n'oſe m'attaquer. Depuis que je me connois je n'ai pas été ſi long-tems à donner à boire à mon Epée. Comme je ſuis ignorant, repliqua le valet, je vous prie, Monſieur, de me dire que ſignifie donner à boire à vôtre Epée. Je n'avois pas cru juſqu'ici que les Epées fuſſent alterées. Tu n'entens pas mon enfant, repartit le Maître, les affaires de la guerre. La liqueur des Epées eſt le ſang de ceux qu'on tuë; Mais, Monſieur, avec vôtre permiſſion, puiſque les Epées boivent, il faut auſſi qu'elles mangent; car autrement elles ſe rendroient malades. La mienne, mon bon homme, ajoûta l'Eſpagnol ne ſe nourrit que de cœurs de Capitaines; les autres de moindre volée s'accommodent des têtes, des bras & des jambes de ceux qu'elles terraſſent dans le combat. Ho, les belles choſes que vous m'apprenez répondit le valet! Que je prens de plaiſir d'entendre conter de pareilles avantures! Je ſuis ravi d'entendre dire j'allai, je frapai, je taillai,

je

je tuai, je reduiſis en pouſſiere, je fendis une tête juſqu'aux dents; mais comme je crains le danger auſſi bien que Panurge, j'aime fort à le voir de loin; mais quand je vois treluſer une Epée je tremble deux heures aprés, & j'avoüe que je ſuis un poltron fiefé. Maraut, lui dit ſon Maître, ne prononce jamais ce mot de poltron dans mon logis, car c'eſt le profaner entiérement. Puis que tu n'as pas de cœur, il ne falloit pas choiſir pour Maître la terreur du genre humain. Je l'ai fait, Monſieur, lui dit le valet, pour me mettre à couvert des inſultes; car étant avec vous, qui Diable oſeroit me regarder de travers? Tu as plus d'eſprit que je ne croyois, mon ami, répondit l'Eſpagnol, & c'eſt fort ſagement penſé.

Rodomontade des plus Eſpagnoles.

UN Eſpagnol auſſi fanfaron pour le moins que celui dont on vient de parler, entretenant un jour ſon valet de ſes exploits héroïques, & ne laiſſant pas un ſeul petit coin de la terre habitable où il n'eût ſignalé la valeur de ſon bras, le valet qui le connoiſſoit, & qui ſe moquoit de lui: Mais, Monſieur, lui dit-il, ne vous ai-je pas entendu dire que vous aviez été banni de France? Il eſt vrai, répondit le fier à bras; mais ſçais-tu bien pourquoi? C'eſt que le Roi qui ſçavoit les belles actions que j'avois faites par tout où je m'étois trouvé, & qui n'ignoroit pas le nombre infini de mes conquêtes, eut peur

peur que je le déthrônaſſe, & me fit ſortir de ſes Etats. Mais tu ne ſçais peut-être pas comme je m'en ſuis vengé depuis. Je te le dirai; mais écoute bouche couſuë; car les Rois ſont des perſonnes ſacrées: Mais comme je m'eſtime autant qu'eux, & qu'encore que je ne ſois pas Roi, ma valeur peut quand il me plaira me faire monter ſur le premier thrône de l'Europe, je veux bien te dire cette belle action qui a été juſqu'ici un ſecret pour tout le monde. Tu as ſans doute entendu dire qu'un Roi de France fut tué d'un coup de lance par un Chevalier inconnu. J'en ai oui parler, répondit le valet; mais je croyois qu'il y avoit longtems que cela étoit arrivé. Pas ſi long-tems que tu crois, reprit l'Eſpagnol: mais qui étoit ce brave Chevalier à ton avis? Helas! Monſieur, repliqua le valet! Comment le ſçaurois-je, puis que vous dites que perſonne ne le ſçait? Aparemment cela s'eſt fait dans un four. Tu es un malin coquin, repartit l'Eſpagnol, & tu ne merite pas que je te faſſe confidence d'un ſecret ſi important. Entre nous ce fut moi qui fis le coup pour me venger; mais chut. J'ai fait nombre d'autres actions d'éclat qui n'ont été ſçües de perſonne.

Autre.

PUis que je fais entrer ici nos bons Gaſcons, & que je les mets ſouvent à la ſuite des Eſpagnols, tous gens à ſaillies & à Rodomontades, il faut encore dire un mot des derniers.

La

La veille d'une bataille un Eſpagnol qui commandoit une compagnie de Dragons, voulant exprimer le carnage qu'il ſe promettoit de faire des ennemis, j'en tuerai tant, dit-il, que je ferai une montagne de cette vaſte campagne; & le Soleil voyant cette hauteur où il avoit accoutumé de voir une plaine, croira s'être égaré de ſon chemin. Je veux que les fleurs de ces campagnes flotent dans le ſang des ennemis de mon Souverain, & que les ſeules herbes que j'ai ſous mes pieds ſe réjoüiſſent de cette miſere commune. Elles diſputeront de couleur avec les œillets, & en dépit de l'Aurore qui les fait naître vertes, à force de pleurs je veux qu'elles meurent rouges.

Un autre qui faiſoit ſemblant de vouloir ſe battre, diſoit à ſon ennemi en le menaçant. Sors, coquin, ſi tu as le cœur de paroître devant moi. Je rendrai bon compte de ta carcaſſe, & la mettrai en tant de piéces, que la plus groſſe étant jettée en l'air, fera moins d'ombre que le plus petit des atômes.

L'eau benite du Normand.

UN Normand étant à Bordeaux, ſe mit en tête de déniaiſer un Gaſcon, ouvrage difficile. Le Gaſcon fut plus fin que le Normand, car il le ſurprit la main dans ſa poche, où il cherchoit ſans doute autre choſe que ſon chapelet. Le Normand fut arrêté, mis en priſon, & condamné au foüet; mais s'étant trouvé marqué aux Armes du Roi, il fut remené

mené en priſon, & condamné à être pendu. Il avoit un fils en Normandie, lequel ayant eu avis de la cataſtrophe de ſon pere, prit le Deüil, donna à ſa mort une cauſe plus honorable, & lui fit faire un Service par je ne ſçai quel mouvement de pieté. Le Service étant achevé, le Curé ſuivant la coûtume, prit le Benetier, & alla jetter de l'eau benite ſur le tombeau du défunt, que le fils avoit fait faire avec toutes les cérémonies requiſes. Comme le Curé faiſoit ſon Ofice, plus haut, Monſieur le Curé, je vous prie, dit le fils. Le Curé lui ayant demandé ce qu'il vouloit dire. Mon pere eſt mort en l'air, répondit-il, & ſi vous ne jettez l'eau benite plus haut il n'en attrapera pas une ſeule goute.

La Relique du Normand.

IL ſe fit un jour à Paris une bataille, où pluſieurs attraperent maintes balafres. Le Capitaine du quartier ſurvint dans l'émotion, & arrêta tous ceux qui lui tomberent ſous la main. Un Normand ſe trouva du nombre, quoiqu'il n'eût fait que juger des coups. Quelques jours aprés il fut mené devant le Juge. Interrogé d'où il étoit, il répondit qu'il étoit Normand, & Sergent de ſa profeſſion. Queſtionné ſur la bataille, il proteſta qu'il n'avoit rien fait, & qu'il étoit innocent. Si vous étes innocent du crime dont il s'agit, mon ami, lui dit le Juge, vous en avez apparemment bien fait d'autres dont vous n'avez pas été puni. Je ſuis homme de bien, Monſieur, répondit

pondit l'Acuſé, & je n'ai jamais rien fait qui merite la priſon. Le Juge le regardant fixement, lui dit: Vous étes Sergent, rouſſeau, & par deſſus tout cela Normand, & vous n'avez jamais fait de mal? Si cela eſt il faut vous couper une oreille pour en faire une Relique.

CON-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Cocu de ſon propre aveu.

UN homme à bonne fortune & d'humeur enjoüée venant à Paris alla loger dans une Auberge, dont l'hôteſſe étoit fort jolie. Il y fit aſſés long ſejour pour aimer cette Belle & pour le lui dire; mais il n'y avoit pas moyen d'en rien obtenir. Un jour que l'hôte étoit à la campagne, il vint tant de monde à l'Auberge que tout étoit plein. Vers le ſoir il arriva

arriva un homme de conſequence qui demanda à loger. Comme il étoit connu pour un homme qui faiſoit groſſe dépenſe, & qu'il étoit un des meilleurs chalands de cette Auberge, où il venoit ſouvent, l'hôteſſe qui ne vouloit pas le perdre, & qui ne ſçavoit où le mettre, étoit fort embarraſſée. L'Amant voyant une ſi belle occaſion, dit à l'hôteſſe qu'il donneroit volontiers ſa chambre à cet homme, pourvû qu'elle voulût lui donner la moitié de ſon lit; mais elle ne pouvoit s'y reſoudre. Il jura tant qu'il ne la toucheroit pas, & que ce n'étoit que pour ſon intérêt qu'il le faiſoit, qu'enfin il la ſentit ébranlée. On a toûjours de bonnes raiſons, lui dit-elle, pour ne pas tenir ces ſortes de ſermens, & je gagerois bien auſſi que vous ne les tiendriez pas. Il lui fit de nouvelles proteſtations de faire ce qu'il diſoit. Je gage dix Ecus, repliqua l'hôteſſe, que vous n'en ferés rien. Si vous tenez parole je perd les dix Ecus, ſinon ce ſera vous qui les perdrez. Le parti ayant été accepté; pour plus grande ſûreté, dit le galant, je veux que vous me liez; car autrement j'aurois bien de la peine à gagner. Le tems de ſe coucher étant venu l'homme va trouver l'hôteſſe, qui le lia ſi bien qu'il ne pouvoit ſe remuer. Etant dans le lit, ſoit qu'elle eût peur que les cordes dont elle l'avoit lié, lui fiſſent trop de mal, & qu'elle ne voulût pas faire ſouffrir un homme dont elle ſçavoit qu'elle étoit aimée, & qu'elle croyoit meriter une meilleure deſtinée, ſoit enfin qu'elle fût bien aiſe de ſçavoir s'il valoit autant

tant qu'elle s'imaginoit, ou qu'elle eût envie de gagner dix Ecus chemin faiſant, ce qu'elle ne pouvoit faire tant qu'il demeureroit lié, elle eut la charité de le délier. Le galant ſe voyant libre la met en œuvre ſans perdre de tems. Il n'eſt pas neceſſaire de dire qu'elle fit ſemblant de ſe fâcher. Les Dames ſont toûjours ceremonieuſes, & dans ces occaſions elles ne manquent jamais de ſe plaindre d'un peu de violence. Elle eut beau lui dire qu'il n'étoit pas homme de parole, & qu'il perdroit la gageure, il fournit ſa carriere, & la fournit en galant homme. La nuit ſe paſſe, les plaiſirs font oublier les plaintes. Le lendemain le mari revient, & la femme pretend avoir les dix Ecus. Le galant s'en défend, & veut que la choſe ſoit jugée: Mais par qui à vôtre avis? par le mari même. Quelle apparence dit la femme? j'aime mieux vous laiſſer la gageure, Ne craignez point, dit le galant: Je tournerai la choſe de maniere, qu'il ne ſoupçonnera rien. Il alla donc trouver ſon hôte, & lui dit. Quoique vous ſoyez ma partie, Monſieur, je ne laiſſe pas de vous prendre pour mon juge, tant je ſuis perſuadé de vôtre équité. Il m'eſt venu un Ane de la campagne, j'ai prié vôtre femme de trouver bon que je miſſe dans ſon pré, elle n'en vouloit rien faire de peur qu'il ne mangeât ſon herbe. Je lui promets de l'en empêcher. Nous convenons que ſi l'Ane mange de l'herbe vôtre femme aura dix Ecus; mais que s'il n'en mange pas elle me donnera la même ſomme. Je mets un

piquet au beau milieu du pré, & j'y attache mon Ane ſi court, qu'il ne pouvoit toucher à l'herbe. Vôtre femme détache l'Ane elle-même, & elle n'oſeroit en diſconvenir; l'Ane mange ſon herbe. Jugez je vous prie, qui a tort, & qui doit avoir les dix Ecus. Le Mari jugea contre ſa femme; mais le galant fut aſſez genereux pour ne pas exiger l'execution de la Sentence.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La Caudelée.

C'Eſt la coûtume en baſſe Normandie de faire boüillir de tems en tems un grand chaudron plein de toute ſorte de lait, où ils mettent un peu de farine; ce qui compoſe une eſpece de boüillie, qu'on appelle Caudelée en langage du pays. Cette boüillie étant faite, on la met dans des écuelles, & on en envoye par preſent chez ſes voiſins comme on

fait en Poitou des boudins, aprés qu'on a tué un cochon. Un jour qu'on faiſoit de la Caudelée dans une maiſon de baſſe Normandie, n'importe guere en quel endroit, la faiſeuſe ayant afaire ailleurs, laiſſe ſon chaudron ſur le feu, & ſort. Elle ne fut pas plûtôt ſortie qu'un des voiſins entra. Comme il ne perdoit jamais l'occaſion de faire une malice quand il la trouvoit, le drôle ne voyant perſonne que le chaudron ſur le feu, defait ſon haut-de-chauſſes, & chie dedans; puis prenant un bâton au coin du feu, il démêla ſi bien le tout enſemble qu'on n'eût pas dit qu'on y eût touché. Cela fait, le drôle ſe retire au plus vite. Il ne fut pas plûtôt ſorti que la faiſeuſe rentra. Trouvant ſa Caudelée cuite, elle la diſtribua ſuivant la coûtume dans pluſieurs écuelles qu'elle envoya chez ſes voiſins, & entr'autres chez celui qui l'avoit ſi bien parfumée, qui pour lors n'étoit pas au logis. Il arrive le ſoir bien afamé, & demande à ſa femme ſi elle n'a rien à manger. La femme lui dit qu'elle avoit de la Caudelée, & la lui ſervit en même tems. Comme il avoit grand faim il la mangea ſans y trouver rien à redire; mais quand il l'eut mangée, il demanda à ſa femme d'où elle l'avoit eûë. La voiſine telle me la envoyée, répondit la femme. Foin morbleu; dit le mari, me voilà pas mal. J'ai chié dans le chaudron, & je le mange. Ainſi le trompeur ſe trouva trompé.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

L'Equivoque des deux ſœurs.

LEs Normans ſont gens d'accommodement. Ils troquent quelquefois de femmes, & ſe marient auſſi à tâtons, quoi qu'ils ſoient d'ailleurs aſſez défians, s'il en faut croire Monſieur de la Fontaine de Poëtique Memoire, & l'homme du Siecle qui contoit avec le plus de grace. Un jeune homme de ce pays-là demanda en mariage une ſœur d'un de

ſes camarades, qu'il n'avoit jamais vûë. Le frere la lui promit bien volontiers, & fit approuver le tout à la famille. Ce frere n'avoit que ſa mere & deux ſœurs qui étoient pour lors à la campagne. Les annonces ayant été publiées, on les fit venir pour faire les nôces. Les Mariez épouſez, on fait bonne chere, & aprés dîné on ſe mit à dançer. Pendant qu'on dançoit l'Epoux qui alloit & venoit monte à la chambre, & y trouve la ſœur de la mariée. Je ne ſçai ſi la reſſemblance la lui fit prendre pour ſa femme, ou ſi la trouvant mieux faite il ſe ſentit émû : Quoi qu'il en ſoit, il l'embraſſe: la Belle prend en patience, & ſe laiſſe mettre ſur le lit, où il la traita comme il auroit fait ſa femme. Sur ces entrefaites la mere entre, & les trouve aux mains: Malheureux, dit-elle, à ſon Gendre, ce n'eſt pas ta femme. L'Epoux s'excuſe, & proteſte qu'il l'avoit priſe pour ſa femme. La mere ne ſe contentant pas de cela, ſe mit à dire des injures à ſa fille. Le frere de la mariée accourut au bruit, & demanda ce que c'étoit. La compagnie étant ſurvenuë au bruit, la mere qui ſentit d'abord qu'en pareil cas le ſecret eſt le meilleur remede, ſe contenta de dire à ſon fils. Ce malheureux-là, montrant ſon Gendre, a voulu percer une piece de cidre, & a pris l'une pour l'autre. Le fils qui fut d'abord au fait, ſoûtint la Comedie, & dit. Le mal n'eſt pas grand. Voilà bien dequoi crier. Si la piece qu'il a percée ne lui eſt pas propre, qu'il perce l'autre, il n'importe gueres.

Le Harangueur déconcerté.

LOüis XIV. faiſant un jour ſon entrée dans une Ville du Royaume, fut harangué par un des Magiſtrats, qui paſſoit pour un homme d'eſprit. Comme c'étoit la premiere fois qu'il avoit paru devant un ſi grand Roi, tout habile homme qu'il étoit, il travailla toute la nuit, & quand il fut queſtion de parler il demeura tout interdit: Cependant il ſe remit un peu, ſon début fut aſſez ingenieux, & il dit quantité de bonnes choſes, que le Roi écoutoit avec aſſez de plaiſir. Il n'avoit pas prononcé la moitié de ſon diſcours, qu'un Ane, qui étoit prés de là, commença à braire, & faiſoit ſi grand bruit, que le Roi en étant incommodé, & ne pouvant entendre ce que diſoit l'Orateur, cria aſſez haut: Qu'on faſſe taire cet Ane. Le Harangueur parloit avec tant d'action, que n'ayant point entendu braire l'Ane, crut que le Roi ordonnoit de lui impoſer ſilence. Cela le déconcerta tout-à-fait, & le fit demeurer court, ſans qu'il pût dire autre choſe ſi ce n'eſt. J'avois bien crû, Sire, que je n'eſtois pas capable de haranguer vôtre Majeſté, & je ne l'ai pas fait ſans repugnance. Le Roi ne pût s'empêcher de rire de l'équivoque: Cela acheva de déconcerter le Harangueur. Le Roi eut beau lui dire qu'il étoit bien content de ſa harangue; il n'y eut pas moyen de le faire reprendre, & il ſe retira au travers de la foule, inconſolable de l'accident qui lui étoit arrivé.

Autre.

PUiſque nous en ſommes aux harangues, nous dirons encore un mot d'un autre Harangueur, qui ne fut pas plus heureux que le precedent. Le Roi paſſant un jour par une petite Ville, on vint lui dire qu'il alloit étre harangué. Ce Prince qui n'aimoit pas la bagatelle, & qui croyoit que ce ſeroit une merveille ſi dans une pareille bicoque il y avoit un Orateur ſuportable, eut de la peine à conſentir qu'on le haranguât; cependant il ſe rendit aux remontrances qu'on lui fit ſur les mauvaiſes conſequences d'un refus, à condition que la Harangue ſeroit des plus courtes. On ne manqua pas d'en avertir Monſieur l'Orateur, qui promit, & tint parole. Etant donc venu devant le Roi à la tête de la Magiſtrature, il ſe trouva ſi ſurpris, qu'il ne pût dire que, Sire, qu'il repeta trois ou quatre fois. Eſt-ce tout ce que vous avez à me dire, dit le Roi. Sire, répondit l'Orateur, vôtre Majeſté m'étonne. Fort bien, dit le Roi; vous ne pouviez pas à mon gré me faire une meilleure Harangue, & je vous en remercie.

Le Pedant Orateur.

FEu Monſieur le Prince de Condé paſſant par une petite Ville de Picardie, Meſſieurs de la Magiſtrature, reſolurent de le haranguer. Mais quand il fut queſtion de choiſir un Orateur, ce fut là la difficulté. Comme au conſeil

conſeil des rats on convenoit tous qu'il falloit attacher une ſonnete au cou du chat, mais perſonne ne vouloit ſe charger de la commiſſion, de même Meſſieurs de la Regence étoient tous d'avis de haranguer; mais perſonne ne vouloit être le harangueur. Aprés s'être bien diſputez, quelqu'un alla ſonger au Maître d'Ecole, & le propoſa pour harangueur. On envoye querir incontinent le Maître d'Ecole, & on lui dit, qu'étant neceſſaire de haranguer Monſieur le Prince de Condé, & n'y ayant point dans la Magiſtrature d'homme de lettres, qui voulût ſe charger de la commiſſion, ils avoient jetté les yeux ſur lui, & qu'il avoit juſqu'au lendemain à ſe preparer. Le Maître d'Ecole dit tout net qu'il n'en feroit rien, & qu'on ſe moquoit de lui; Bref on conſulte, & pour applanir les difficultez on propoſe de lui donner cent francs pour ſes peines. Le Pedant ouvre les yeux à cette propoſition, & l'accepte, & tire par ce moyen la Magiſtrature d'un grand embarras. Le Prince arrivant donc, le Pedant ſe mit à la tête de la Magiſtrature, & aprés trois ou quatre reverences pedanteſques, en abordant ſon Alteſſe, il lui dit le plus gravement du monde. Monſeigneur, les ſots que voilà, montrant la Magiſtrature, ont prié le Pedant que voici, en ſe montrant, d'aſſeurer vôtre Alteſſe que nous ſommes tous ſes tres-humbles & tres-obeiſſans ſerviteurs. Quoique Meſſieurs de la Magiſtrature ne fûſſent pas contens de la harangue, ils n'oſerent rien dire par reſpect pour Monſieur le Prince, qui les remercia

remercia de leur bonne volonté: Mais à peine eurent-ils le dos tourné, qu'ils commencerent à harceler le Pedant, disant qu'il n'avoit rien fait qui vaille, & qu'ils ne lui donneroient rien. Le Pedant qui avoit compté sur toute autre chose, soûtenoit qu'on devoit lui payer ce qu'on lui avoit promis, & qu'il avoit bien fait. On parloit avec assez de chaleur de part & d'autre; de sorte que Monsieur le Prince qui n'étoit pas éloigné, entendant quelque chose de la dispute, voulut sçavoir ce que c'étoit, le Pedant s'avance & lui dit: Monseigneur, ces gens ici m'ont promis cent francs pour haranguer vôtre Alteſſe, & à present ils ne veulent pas me payer, & disent que je n'ai rien fait qui vaille. Ils ont tort, répondit Monsieur le Prince, vous avez fort bien fait: Et, Messieurs, vous n'avez qu'à le payer.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La fauſſe delicateſſe.

LA delicateſſe ſied aux femmes comme la force ſied aux hommes. Il eſt vrai qu'il y a des Dames qui la portent à l'excés, comme on verra par les quatre dont on va parler, qui pretendoient ſe ſurpaſſer l'une l'autre en delicateſſe. Elles gagerent à qui étoit la plus delicate des quatre, & convinrent d'un Juge qui devoit décider le different, aprés avoir enten-

entendu les parties. Me promenant un matin à la fraîcheur dans mon jardin, en chemiſe & en mules, & me lavant le pied de la roſée du mois de Mai, dit la premiere, une feüille de Roſe tomba deſſus, & j'en fus boiteuſe plus de trois mois. Ma fille de chambre, dit la ſeconde, faiſant un jour mon lit, laiſſa étourdîment un petit pli à un de mes draps, qui étoient de la plus fine Hollande. Je me couchai malheureuſement ſur ce pli un peu bruſquement, & me rompis trois côtes, qui donnerent de l'exercice aux Chirurgiens durant plus de quatre mois. La troiſiéme dit, qu'elle avoit toûjours fort recommandé à ſa fille de chambre, de partager ſes cheveux en la coifant, avec tant d'égalité, qu'il n'y en eût pas plus d'un côté que de l'autre, ſçachant bien ce qui pouvoit arriver s'il en étoit autrement; mais qu'une fois en ayant laiſſé par mégarde trois ou quatre d'un côté plus que de l'autre, cela lui avoit fait ſi fort pencher la tête de ce côté-là, qu'elle ne l'avoit pas pû redreſſer du depuis. Il n'y a perſonne de vous, Meſdames, dit la quatriéme, qui n'aille à la ſelle une fois tous les jours pour le moins. Cependant je parie qu'il ne vous eſt pas arrivé ce qui m'arriva avant-hier. En faiſant mes affaires, ce que je fais le plus doucement qu'il m'eſt poſſible, je me rompis une veine du derriere; & je ſuis ſi delicate qu'il n'y a point de Chirurgien qui puiſſe la raccommoder ſans mettre le reſte en pieces; de maniere que j'aime mieux demeurer avec ce défaut, que

de

de rendre le mal plus grand en voulant y remedier. Ce nouveau Paris ſe trouva ſi fort embarraſſé, qu'il ne ſçût à laquelle de ces quatre Déeſſes donner le prix. Les Lecteurs en décideront s'ils peuvent.

NOU-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Ingenuité d'une femme à ſon mari la premiere nuit de ſes nôces.

UNe jeune fille unique fut mariée à un jeune homme de ſon voiſinage, à qui le pere & la mere la donnerent volontiers pour la tenir toûjours auprés d'eux. Les mariez étant couchez, l'Epoux avant que de conſommer le mariage fit un grand diſcours à l'Epouſe, ſur le devoir des femmes, & ſur l'amour reciproque

ciproque que le mari & la femme devoient avoir l'un pour l'autre. Le mari & la femme ne doivent être que la même chair, lui dit-il, entr'autres choſes. Tout doit être commun entr'eux juſqu'à leurs plus ſecretes penſées: Bref, ils ne ſe doivent rien cacher: Et pour vous donner bon exemple en cela, je vous dirai franchement une choſe, que j'aime mieux vous dire moi-même que de vous la laiſſer dire par un autre qui pourroit nous broüiller. Il y a environ quatre ans que je devins amoureux d'une jeune fille, qui m'accorda ce que vous ne pouvez me refuſer à preſent. Je ne vous fis point de tort en cela, parce qu'alors je ne vous connoiſſois pas, & ne vous avois par conſequent rien promis. En un mot je lui fis un beau petit garçon, qui a environ trois ans, & que je tiens chez un de mes amis. Si vous le trouvez bon, & que vous me promettiez de ne pas le maltraiter, je le ferai venir. Puis que vous me parlez avec tant de franchiſe, dit la femme, je ſerois bien de mauvaiſe humeur de ne pas répondre à vôtre franchiſe; Ainſi puis que nous ne devons être qu'un cœur & qu'une ame, & n'avoir rien de reſervé, je vous dirai auſſi que j'ai une petite fille d'environ deux ans, qui eſt encore à nourrice. Un jeune homme me fit ce preſent ſous promeſſe de mariage, car autrement je ne lui aurois rien accordé; mais le méchant m'a trompé, & Dieu l'en punira: Cependant je m'en conſole parce que vous valez mieux que lui. En cela je ne vous ai pas ofenſé non plus, puis que je ne vous connoiſſois

pas,

pas, & que je ne vous avois rien promis. Je la ferai venir ſi vous le trouvez bon; & comme ils ſont à peu prés de même âge, nous les marierons, ſi vous voulez, quand ils ſeront grands, & leur ferons de nos biens telle part que nous jugerons à propos. Le mari fut ſi ſurpris d'une réponſe à laquelle il ne s'étoit pas attendu, que ſans répondre un ſeul mot, il ſe leve, & s'en va en chemiſe dans la Cour; car c'étoit dans la belle ſaiſon. Il y trouva par hazard le bât d'un Ane qu'il ſe mit ſur le dos, & crioit tout haut, *je ſuis bâté.* Le Beaupere qui ne dormoit pas, entendant pluſieurs fois crier, je ſuis bâté, éveilla ſa femme, & lui dit. Qu'a nôtre Gendre de s'être levé d'auprés de ſa femme, & de crier, *je ſuis bâté?* Allez voir ce que c'eſt. Elle aura été aſſez ſotte pour lui dire quelque choſe qui l'ait obligé de faire le fou. La bonne femme prend au plus vîte ſa jupe & ſes mules, & va trouver ſa fille au lit. Elle ne fut pas plûtôt entrée qu'elle ferma la porte, où le bon homme, curieux de ſçavoir ce qui s'étoit paſſé, arriva un moment aprés, & la trouvant fermée ſe mit à écouter par le trou de la ſerrure. La bonne femme qui avoit fait accoucher ſa fille ſans que perſonne en eût rien ſçû, lui demanda ce quelle avoit dit à ſon mari, qui l'obligeoit à crier de la ſorte. Je lui ai donné, ma mere, répondit la fille, confidence pour confidence, & lui conta là-deſſus ce qui s'étoit dit de part & d'autre, ſans oublier le long diſcours ſur les devoirs du mariage, & conclud en diſant qu'il n'y avoit pas là dequoi ſe mettre de mauvaiſe humeur.

humeur. Comment, bête, lui dit la mere, n'as-tu point de honte de lui avoir dit cela? Il devoit être le dernier à le ſçavoir, & as-tu pû ignorer de quelle importance t'étoit la choſe? J'avois eu quatre à cinq enfans quand j'ai épouſé ton pere, & il eſt encore à le ſçavoir. Le mari qui comme on a déja dit, écoutoit à la porte, fut bien étonné d'entendre une choſe de laquelle il ne s'étoit jamais défié, & allant trouver ſon Gendre qui crioit d'un côté, *je ſuis bâté*, lui répondoit de l'autre, *je ſuis ſanglé*. Aprés s'être conté leur commune aventure, à laquelle ils ne voyoient point de remede, la neceſſité leur tint lieu de conſolation. Le cocuage eſt une de ces choſes qui ne ſeroit pas un mal, ſi l'on pouvoit l'ignorer; en effet, il vaudroit mieux demeurer dans l'ignorance que de devenir ſçavant à ſes dépens; & ceux qui s'amuſent à écouter ce qu'on dit d'eux, reſſemblent à des gens qui cherchant aux lieux le flambeau à la main, trouvent plus qu'ils ne voudroient.

Bon mot qui fut dit à Alphonſe Roi de Naples.

UN Gaillard qui avoit vêcu plus long-tems qu'il ne croyoit, & à peu prés du caractere d'un Poëte à *Quinteſſence* de ces derniers tems, qui ayant vû la fin de ſon bien, s'aviſa de préſenter ces quatre vers à un grand Prince.

*J'ai fait des vers pour le Prince ****
Dans un tems où j'avois vingt mille Ecus de bien.
Admirez comme le temps change!
Ce Prince eſt ſur le thrône, & moi je n'ai plus rien.

CE Gaillard, dis-je, qui ſoufroit, & qui ſçavoit que le Roi Alphonſe aimoit les bonnes plaiſanteries, trouva un jour moyen de l'aborder, & lui dit, Sire, je vous demande juſtice contre un fâcheux créancier, à qui feu mon pere devoit quelque choſe. Quoique mon pere ne m'ait rien laiſſé, j'ai payé pluſieurs fois cette dette, & cet importun créancier me la demande encore & me pourſuit tous les jours. Si vous ne m'aidez, Sire, je ne ſçai plus quel remede y apporter. Voilà, dit le Roi, un injuſte créancier. Qui eſt-il? C'eſt mon ventre, Sire, répondit le pauvre Diable. Je lui ai ſi ſouvent payé ſa dette qu'il ne me reſte plus rien. Je ſuplie trés-humblement vôtre Majeſté, de m'aider à le contenter. Elle fera une grande charité. J'ai un pareil créancier, répliqua le Roi. Il eſt vrai, Sire, repartit le malheureux; mais vous avez dequoi payer, & moi je n'ai rien. Le Roi trouva cette maniere de demander bien imaginée, & lui fit donner quelque choſe.

CON-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Plaideur à mauvaiſes piéces.

UN homme qui avoit un procés alla conſulter ſon Avocat. La conſulte ſe fit en préſence de la femme, qui avoit ce jour-là pluſieurs de ſes amies, qui eurent leur part du divertiſſement. Aprés que le Plaideur eut conté ſon afaire, l'Avocat lui demanda quelles pieces il avoit, & voulut les examiner. Le bon-homme lui ayant remis ſon ſac, l'A-

vocat lui dit, aprés avoir lû ſes piéces & entendu ſes raiſons: Vôtre cauſe ne vaut rien, mon ami, & les piéces que vous avez là ne concluent rien pour vôtre afaire. La femme de l'Avocat qui vouloit rire, & faire rire ſes amies, lui dit d'un ton moqueur: Vos piéces ne valent rien, mon ami. Les Dames ſe divertirent de l'équivoque, & le Plaideur n'en étant pas content, mit la main dans ſes chauſſes, & en tire d'autres papiers qu'il y avoit: En voici d'autres, dit-il, qui me feront gagner mon procés. Les Dames qui crurent qu'il alloit étaler les piéces que la nature lui avoit données, tournerent le dos toutes honteuſes.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La Veuve mal mariée.

UNe jeune Veuve aſſés jolie, qui pour le peu de tems qu'elle avoit demeuré avec ſon premier mari, s'en étoit ſi bien trouvée, qu'elle eut envie d'en prendre un ſecond, ſe remaria à un jeune homme qui ne payoit que de mine, à quoi les femmes ſont ſouvent trompées, parce qu'elles ſont obligées de prendre un mari au hazard, comme quand

pas tems de ſe coucher ? Nous n'en ſerons pas quittes pour cinquante Ecus, reprit-il. Hé ! bien, dit la mariée, quand nous les aurons payez nous ne les devrons plus. Cela nous mettra-t-il à l'Hôpital ? Ho ! vraiment, continua-t-il, j'oubliois la patiſſerie. Vous pouvez compter, ma mie, qu'il nous en coûtera bien prés de ſoixante Ecus. Quelle honte dit-elle, de ſonger à cela de l'heure qu'il eſt ? Venez vous coucher, & remettons cet examen à demain. Là deſſus il commence à ſe promener à grands pas, comptant ſur ſes doigts. Comme il ne pouvoit pas bien trouver ſon compte, il prend des jettons, & ſe met à calculer, diſant tant pour ceci, tant pour cela, &c. La pauvre femme qui s'étoit attenduë à un plus agreable calcul, étoit au deſeſpoir, de voir que la nuit ſe paſſât à ces niaiſeries. Je vous proteſte ma vie, reprit-il enfin, que nous n'en ſerons pas quittes pour deux cens florins. Cette pauvre femme deſolée comme vous pouvez croire, de voir le flegme de cet homme qui paroiſſoit de glace, où un autre eût été tout feu, le pria le plus amiablement qu'elle put de ſe coucher. Il répond qu'il avoit froid : Elle fait allumer du feu, ou l'allume elle-même, il ſe chaufe, la tête toûjours pleine de la dépenſe de la nôce. La mariée qui commençoit à avoir mauvaiſe opinion de lui, le preſſa tant de ſe coucher, qu'à la fin il ſe coucha, ne pouvant plus reculer, il ſe détacha avec la même repugnance, qu'un Ecolier à qui ſon Regent veut donner le foüet. La pauvre femme qui l'attendoit en

bonne devotion, fut bien étonnée, qu'au lieu de la careſſer, il commença par faire le ſigne de la croix, & dit enſuite ſon ofice tout haut, qui dura trois bons quarts-d'heure. L'ofice achevé, au lieu de ſe tourner vers elle, il lui tourna le dos, & ſe mit à ronfler. Je vous donne à penſer ſi la pauvre femme fut étonnée d'un pareil regal. Quel homme eſt-ce-ci, bon Dieu, diſoit-elle, en ſoi même? A-t-on jamais entendu parler de rien de pareil? Comme elle s'étoit attenduë à être traitée tout autrement, elle ſe tournoit bruſquement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour tâcher de l'éveiller. A qui en veut cette tourneuſe, dit le nigaud? Ne ſauroit-on dormir avec elle? La viande bien embrochée ne tourne point, répondit la femme, & ſi je l'étois comme il faut je ne tournerois point non plus. Ce fut encore un coup tiré en l'air: le mari ſe rendormit, & la femme ne pouvant faire mieux fut contrainte de dormir auſſi, ou du moins d'en faire ſemblant. Vers la pointe du jour, un petit accés de bonne volonté, ayant ſaiſi le pauvre homme, il ſe tourna vers ſa femme qui faiſoit ſemblant de dormir, & lui dit en la pouſſant, Jeanne, Jeanne; mais Jeanne qui vouloit un peu ſe faire ſoliciter ne répondit qu'en ronflant. Le pauvre homme qui ſe rebutoit aiſément, voyant qu'elle ne diſoit mot, ſe tourne de l'autre côté en grondant, & diſant, répons ſi tu veux. Jeanne faiſant d'abord ſemblant de s'éveiller, bâille, touſſe, & crache pour lui faire entendre qu'elle étoit préte à le recevoir; mais le bon

homme

homme en qui ce mouvement d'humanité n'avoit fait que paſſer, ne lui répondit rien. La femme voyant cela le pouſſe, & lui dit: qu'eſt-ce que vous vouliez tantôt, Gervais? Rien, répondit-il bruſquement; de ſorte qu'il falut qu'elle prît patience. Vers les huit heures, voyant que ſon homme ne lui demandoit rien, elle s'aſſit ſur le chevet, où elle attendit vainement aſſes long-tems, & reſolut enfin de s'habiller. Elle prend ſon corps en faiſant le ſigne de la croix, ſe lace, commence à dire ſon *Pater*, & prend ſon cotillon; mais avant que de le jetter ſur elle. Gervais, dit-elle, n'avez-vous pas beſoin de moi avant que je prenne mon cotillon? Non, répondit Gervais: & à l'inſtant achevant ſon *Pater* & le reſte de ſes oraiſons, elle ſe jette hors du lit auſſi ſatisfaite que quand elle y étoit entrée.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Juge apprenti.

UN jeune Juge nouvellement pourvû d'une Judicature inferieure, ayant ſuivant l'avis des Graduez condamné un coupeur de bourſe à avoir l'oreille coupée, dreſſa lui-même la Sentence, & ne ſe ſouvint pas de marquer laquelle. Les Graduez n'y prirent pas plus garde que le Juge, & ſignérent la Sentence *in fide parentum*. Le Grefier eut ordre d'aller

d'aller la prononcer au criminel, qui n'eut pas plûtôt entendu lire. *Avons condamné & condamnons ledit Accuſé à avoir l'oreille coupée*, qu'il demanda d'abord laquelle? Le Juge ſe trouvant ſurpris de cette queſtion, c'eſt celle-là, répondit-il, en touchant ſon oreille droite. Je n'en appelle point, repartit le criminel, & ſi vous voulez même j'en ferai l'operation. Je veux dire ton oreille droite, reprit le Juge. Oh! pour celle-là j'en appelle, repliqua le criminel. Il eut raiſon, car la cour ſuperieure jugea qu'il avoit été bien appellé, & ordonna que le Juge porteroit des oreilles d'âne ſous ſon bonnet, & renvoya l'Accuſé abſous.

La Confeſſion revelée.

UNe femme de village ayant eu quelque démêlé avec ſon Curé, s'aviſa un jour au ſortir de Vêpres de le maltraiter de paroles. Le Curé s'excuſa du mieux qu'il put; mais on ne prit point ſes excuſes en payement. Comme les femmes ſont acariaſtres, & qu'elles ne ſont pas accoûtumées d'avoir le dernier mot, il n'y eut point d'injures qu'elle ne lui dît. Le Curé outré de ſe voir pouſſé ſi publiquement, ne pût conſerver la gravité Paſtorale, & s'empêcher de dire en ſe retirant, *Maugrebleu de la putain.* Je vous prens tous à témoins, s'écria-t-elle de toute ſa force. Ce méchant homme a revelé ma confeſſion, car il ne le ſçait que par là: ainſi je demande qu'il ſoit puni.

La Devotion facetieuſe.

UNe femme de fort peu de cervelle, mais mariée à un homme qui étoit dans les grandes charges, & qui la faiſoit conſiderer, quelque peu conſiderable qu'elle fût par elle-même, avoit reçû pour preſent des Heures fort propres. La bonne creature s'imaginant que tout ce qui étoit dans ſes Heures étoit priere, étant un jour à genoux à l'Egliſe, ouvre ſes Heures, & tombant preciſément ſur le privilége, elle fit un grand ſigne de croix. & ſe mit à lire bien devotement. *Il eſt permis* à tel..... *de faire imprimer, vendre & débiter durant l'eſpace de*, &c. *un livre intitulé Heures de Nôtre Dame*, & ainſi du reſte. Puis tournant le feüillet, & venant au Calendrier, elle fit un autre ſigne de croix de la taille du premier, & continua à lire. *Janvier a trente un jour, & la Lune trente.* Puis prenant les fêtes pour les Litanies, elle dit, *la Circonciſion*, *Ora pro nobis*, & ainſi des autres fêtes. Quand elle fut en Fevrier, elle lut. *Fevrier a vingt-huit jours & la Lune vingt-neuf; & quand l'année eſt biſſextile, il en a vingt neuf & la Lune trente: Le jour à neuf heures & la nuit quinze*; & ainſi des autres. Ses oraiſons ainſi faites, elle s'en retourna chés elle fort contente de ſa devotion.

Naive-

Naïveté d'une femme.

UN Gentilhomme cherchant un petit Laquais, & n'en pouvant trouver, disoit un jour à une de ses voisines en se plaignant. Ne suis-je pas malheureux, disoit-il: J'ai besoin d'un petit fils de putain pour me servir, & je n'en sçaurois trouver? Prenez le nôtre, Monsieur, lui répond la voisine: aussi bien ne fait-il rien.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La ſauce meilleure que le poiſſon.

UNe jeune Veuve, auſſi belle qu'innocente, avoit été mariée en premieres nôces à un vieillard de ſoixante-dix-ans, & étoit demeurée pucelle, quoi qu'elle ne le crût pas; car comme elle étoit extrémement ſimple, elle s'imaginoit que les autres maris ne faiſoient à leurs femmes que ce que le ſien lui avoit fait, au moins le bon-homme le lui avoit-il fait accroire;

accroire; mais les Agnés de ce tems ici ſe ſont aguerries ſur l'article, & ne le ſont plus juſques-là. Le vieillard étant mort, on parle de la remarier : mais comme elle avoit trouvé peu de plaiſir dans le mariage, & qu'elle ne croyoit pas qu'il y en eût davantage, elle temoignoit ſur cela beaucoup d'indifference. Ses parens néanmoins, la portérent à ſe remarier à un jeune homme bien fait & de bonne mine, & bien capable de reparer ce que l'autre avoit fait de mal. La premiere nüit de leurs nôces étant couchez enſemble: Eſt-il poſſible, lui dit-il, ma mie, que ce vieillard pût vous careſſer? Oüi, je vous en aſſûre, mon ami, répondit-elle. Combien vous baiſoit-il de fois la nuit, reprit-il? ſept à huit fois, répondit-elle. Le galant croyant qu'il étoit impoſſible qu'un homme de cet âge pût aller juſques-là, & ne doutant pas qu'il ne lui en eût donné à garder ſimple comme elle étoit, lui dit : Mais encore, ma mie, comment faiſoit-il? Il me baiſoit, répondit-elle, m'embraſſoit, & me donnant de petits coups de main, il diſoit, poiſſon, poiſſon. Eſt-ce tout ce qu'il vous faiſoit, lui demanda-t-il encore? Oüi, mon ami, répondit-elle. Oh! pour moi, repliqua-t-il, je veux vous régaler d'une autre façon, & en diſant cela il la met en œuvre, & lui apprit un jeu qu'elle ne ſçavoit pas encore. Que voulez-vous faire, mon ami, lui dit-elle alors? Vous le verrez tout à l'heure, répondit-il, d'une voix entrecoupée, là-deſſus, il acheva de la faire femme. Ah! ah! lui dit-elle, que faites-vous là,

mon

mon ami? Vôtre vieillard, répondit-il, vous donnoit le poiſſon tout ſec, & moi je vous donne la ſauce. Helas! on me l'avoit toûjours bien dit, reprit-elle, que la ſauce valoit mieux que le poiſſon.

Le bon Preneur.

HEnri IV. voulant aſſieger Boulogne que chacun croyoit imprenable, ne ſçavoit ſur qui jetter les yeux pour prendre cette Place. Bruſquet, le boufon de la Cour, lui dit: Vous ne ſauriez, Sire, choiſir un meilleur ſujet, qu'un certain Conſeiller du Parlement, qu'il lui nomma; car il prend tout. En effet, c'étoit un Maître Preneur, qui ſavoit bien mieux qu'il ne pratiquoit la Loi *ſolent ff. de Ofic. Proconſ. & Leg.*

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Prédicateur.

UN Prédicateur prêchant le jour de la Magdelaine, s'étendit beaucoup ſur la mauvaiſe vie de cette femme, & dit pluſieurs belles choſes ſur ſa converſion. En ſuite apoſtrophant les Dames: Il y en a pluſieurs de vous, leur dit-il, qui viennent ici plûtôt pour ſe divertir que par devotion; & de toutes les femmes qui m'écoutent, je ne ſçai, s'il s'en

trouveroit une ſeule, qui voulût ſe repentir comme la Magdelaine: Que dis-je, qui voulût ſe repentir comme elle? qui ait même le moindre remors de ſes pechés. Je ne parle pas de toutes, Meſdames. mais j'en veux principalement à une qui eſt indigne de ſe trouver avec d'honnêtes femmes. C'eſt la plus perduë & la plus éfrontée de toutes les femmes. Il y a long-tems qu'elle promet tous les ans à ſon Confeſſeur de vivre en femme de bien; cependant elle fait toûjours la même vie. Puiſque ſon peché ne lui fait point de honte, il eſt juſte que nous lui en faſſions. Il eſt dit dans l'Ecriture, *ſi ton frere a fait une faute reprens-le une fois, deux fois*, mais s'il ne ſe corrige pas à la troiſiéme admonition, *dit le à l'Egliſe*. Puis donc que tant d'exhortations ne ſont pas capables de ramener cette pechereſſe endurcie, il faut la couvrir de confuſion, étaler publiquement ſon infamie, & la nommer devant toute cette aſſemblée. Oüi, Meſſieurs, je vais vous la nommer; c'eſt.... Il en demeura là, & puis reprenant, il dit: la nommerai-je? Je le dois; mais pourtant.... Non, je ne le dois pas. Pourquoi non? Cette ſalutaire honte peut la retirer de ſon crime. Je la nommerai donc: c'eſt.... Cependant, ne la nommons pas. Ce nom eſt ſi infame, qu'il y a même de la honte de le prononcer: Mais il faut pourtant vous la faire connoître. La voilà tout devant, qui fait la ſainte Mitouche. Je vais lui jetter mes Heures. Prenez bien garde ſur qui elle tomberont. Levant alors le bras, & faiſant ſemblant de jetter ſes Heures,

res, toutes les femmes qui étoient devant lui baiſſérent la tête. O Tems! ô Mœurs! s'écria le Predicateur, je croyois qu'il n'y en eût qu'une; mais je vois bien que le nombre en eſt grand.

Le Repertoire de la Confeſſion.

UN homme étant venu ſe confeſſer, & s'accuſant de pluſieurs pechés, dit entr'autres choſes, qu'il venoit de battre ſa femme de la belle maniere. Pourquoi avez-vous fait cela, mon fils, lui dit le Confeſſeur? Je ne me confeſſe jamais, Monſieur le Curé, répondit le penitent, que je ne faſſe la même choſe; & ſi je faiſois autrement, ma confeſſion ne me ſerviroit de rien. Je ne vais à Confeſſe qu'une fois l'année, comme l'ordonne nôtre Mere Sainte Egliſe: j'ai la mémoire fort mauvaiſe, & je ne me ſouviendrois de rien, ſi je ne battois pas ma femme, qui ne manque jamais alors de me reprocher tout ce que j'ai fait en ma vie. Cela me rappelle tous mes pechés, & je pourrois bien aiſément faire une confeſſion generale.

Naïveté d'une Païſane.

UNe femme étant à Vêpres à ſa Paroiſſe, dont le Curé chantoit fort mal, ne pouvoit s'empêcher de pleurer toutes les fois qu'elle l'entendoit chanter. Le Curé s'en étant apperçu l'appella & lui en demanda la raiſon. Helas! Monſieur le Curé, répondit-elle, j'avois

vois un âne qui étoit la meilleure bête du monde. Le loup me l'a mangé, & comme je l'aimois fort tendrement, je ne vous entens jamais chanter que je ne me ſouvienne de cette pauvre bête; car je n'ai jamais rien vû de ſi ſemblable que ſa voix & la vôtre.

La Fiancée ingenuë.

UN jeune homme étant fiancé avec une fort belle fille, la voyoit tous les jours en attendant qu'ils épouſaſſent. Un jour qu'ils étoient tous deux à la fenêtre, il vit paſſer une jeune fille. Voyez-vous cette beauté, dit-il à ſa Maîtreſſe, en la lui montrant. Nous avons autrefois été bons amis, & j'ai eu même de la bonne volonté pour elle: mais je l'ai trouvée ſi ſote que je m'en ſuis dégoûté. Croiriez-vous bien qu'elle me permit un jour de coucher avec elle, & qu'elle fut tout auſſi-tôt le dire à ſa mere? Ah! la bête, répondit-elle! Oh! vrayement, toutes les fois que nôtre grand valet à couché avec moi, je n'avois garde de l'aller dire à ma mere. On auroit bien de la peine à dire laquelle des deux étoit la plus ſage. Pour moi, je dirois volontiers qu'elles ne l'étoient l'une ni l'autre.

Le Sucre des Dames.

UNe Demoiſelle s'alla plaindre à un Juge, qu'un inſolent lui avoit dit des paroles malhonnêtes, dont elle demandoit reparation. He! bien, Mademoiſelle, dit le Juge, quelles

les paroles deshonnêtes vous a-t-il dites? Ha! Monſieur, répondit la Belle: ce ſont des paroles qu'une Demoiſelle d'honneur ne peut pas redire. Mais, Mademoiſelle, dit le Juge, quelle juſtice voulez-vous que je vous faſſe, ſi vous ne me dites pas dequoi vous vous plaignez. La Demoiſelle continuë à s'excuſer de le dire, & le Juge à déclarer qu'il ne peut ſans cela faire rien pour elle. Enfin ſe voyant preſſée, elle dit que cet inſolent lui avoit dit *Sucre de vous*. Mais, Mademoiſelle, peut-on vous parler plus doucement, que de vous dire Sucre de vous? Ha! Monſieur, reprit-elle, ce n'eſt pas ainſi qu'il m'a dit. Comment, vous a-t-il donc dit, continua le Juge? Il m'a dit, reprit la Demoiſelle, Sucre de vous tout-à-fait. Quoi, repliqua le Juge, quel crime a-t-il fait en diſant Sucre de vous tout-à-fait? Ce n'eſt pas cela, Monſieur, & vous m'entendez bien. Il m'a dit la plus vilaine parole qu'on puiſſe dire à une Demoiſelle. Le Juge perſiſtant à dire qu'il ne l'entendoit point, à moins qu'elle ne s'expliquât, la Demoiſelle aprés pluſieurs tours & détours fut enfin obligée de trancher le mot. Comment, dit le Juge? c'eſt donc cela que vous appellez du Sucre?

Naïveté d'une femme à ſon mari.

UN homme marié, donnant le bal chés lui un Dimanche gras, & ſe trouvant en groſſe compagnie de l'un & de l'autre ſexe, s'aviſa de ſe maſquer avec les jeunes gens, pour voir ſi la compagnie le reconnoîtroit. Ils entrerent donc en maſque, & ne furent point connus. Le Maître du bal ne voyant rien de plus charmant & de plus propre que ſa femme, la prend par la main, la méne dans une autre chambre, la jette ſur un lit, &c. Aprés lui avoir fait plus de careſſes qu'il n'avoit fait depuis long-tems, & s'être diverti avec elle de toutes les manieres, il ſe démaſque. Comment donc, c'eſt vous, lui dit alors ſa femme qui le reconnut? Ha! vraiement, ſi je l'avois cru, je vous aurois prié d'attendre à tantôt. Le hazard fut heureux, que le Gentilhomme fit ce qu'un autre auroit fait: mais il y a apparence qu'il n'eut pas le même bonheur dans la ſuite.

Sans argent point de tripes.

UN Curé de village, qui avoit un valet fort niais, allant dire la Meſſe un Dimanche au matin, lui commanda de faire à dîner. Le valet lui demande ce quil accommoderoit? Des tripes, dit le Curé. Il faut donc de l'argent pour en acheter, repliqua le valet. Tu n'as que faire d'argent, répondit le Curé. Vas ſeulement chés le compére David, il t'en

t'en donnera à crédit, pourvû que tu lui diſes que c'eſt pour moi. Cependant le Curé s'en va dire la Meſſe. Il allégua dans ſon prône l'autorité de pluſieurs Prophetes, pour prouver une choſe qu'il avoit avancée, & dit pour concluſion en élevant ſa voix; & ſur ce ſujet, Meſſieurs, que dit David? Le valet qui arrivoit préciſément, & qui crût que ſon Maître parloit à lui, répondit tout haut? Il dit, Monſieur le Curé, que ſans argent vous n'aurez point de tripes.

De deux nouveaux Mariez,

UN homme d'environ trente-cinq ans, & qui avoit été toute ſa vie fort débauché pour les femmes, qui lui avoient fait diſſiper la meilleure partie de ſon bien, fut conſeillé par ſes amis de ſe marier, eſperant qu'une femme le mettroit à la raiſon. Ils lui propoſérent pour cet effet une fille de vingt-cinq ans. On la demande, on l'obtient, & on prend jour pour le mariage. Le Marié avant de ſe mettre ſous le joug d'une ſeule femme, alla prendre congé de toutes celles qu'il avoit ſervies, & leur dit que ſes amis voyant qu'il avoit mangé la plus grande partie de ſon bien, lui avoient conſeillé pour ſon repos de ſe marier; ce qu'il faiſoit aſſés richement. Ces femmes le trouvérent bon, l'en felicitérent, & lui dirent, qu'en reconnoiſſance des liberalités qu'il leur avoit faites, elles vouloient être à ſes nôces, & lui faire chacune un preſent; ce qu'elles firent devant tout le monde.

Chacune entra avec ſon preſent. La mariée toute étonnée, demanda à ſon mari qui étoient ces Dames ? Ce ſont mes Maîtreſſes, répondit-il, leſquelles ayant autrefois reçû de grands biens de moi, viennent me faire chacune un preſent, ſçachant que je me marie. Pourquoi ne pas m'avertir de cela, dit la mariée ? J'aurois fait venir mes Galands qui ſont en bien plus grand nombre. Ils n'auroient pas auſſi manqué de me faire des preſens, & j'en aurois eu plus que vous de la moitié.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Gonnelle fait peur au Marquis de Ferrare, pour le guérir de la fiévre quarte. Le Marquis veut faire peur à Gonnelle, & le fait mourir.

LE Marquis Nicolo de Ferrare fut attaqué d'une fiévre quarte, longue & ennuyeuſe. Toute la Cour ſe reſſentoit de la mélancolie du Prince, mais plus que tous les autres, Gonnelle qui aimoit fort ſon Maître, & en étoit

étoit aimé. Les Medecins ayant épuiſé vainement toute leur ſcience, conclurent qu'il falloit qu'il changeât d'air, & pour cet effet l'obligerent d'aller demeurer à une Maiſon qu'il avoit ſur le Po. Le Marquis prenoit plaiſir à ſe promener ſouvent le long de la riviere, où le courant de l'eau, la verdure, & le murmure des eaux le réjoüiſſoient en quelque maniere. Gonnelle qui avoit entendu dire que la peur étoit un excellent remede, & ſur tout contre la fiévre quarte, & qui n'avoit rien au Monde de plus cher que la ſanté de ſon Maître, reſolut en lui-même d'eſſayer ſi une extréme peur pourroit le guerir. Comme il avoit remarqué, que le Marquis s'arrêtoit tous les jours ſur les bords du Po, dans un petit bois de ſaules & de peupliers, d'où il voyoit à l'aiſe le cours du fleuve, qui n'étoit à cet endroit, ni trop rapide, ni trop profond, ni trop haut de rivage, il reſolut de jetter là le Marquis dans l'eau, perſuadé qu'il n'y avoit rien à craindre pour la vie. Comme il y avoit un Moulin vis-à-vis, il fit entendre au Meunier que le Marquis vouloit jetter dans l'eau un de ces valets de chambre, ſeulement pour lui donner la peur: Mais qu'afin qu'il ne courût aucun riſque, il faloit que dés qu'il verroit le Marquis ſur le rivage, il s'approchât avec ſon bateau ſous prétexte de pêcher, & retirât le valet dans ſon bateau. Aprés l'avoir bien inſtruit, il lui défendit d'en rien dire à perſonne, s'il ne vouloit pas deſobliger ſon Seigneur. Gonnelle n'attendit pas long-tems l'exécution d'un deſſein ſi bien concerté

concerté. Le Marquis s'étant arrêté un matin au bois dont on vient de parler, & le Meunier étant déja à bonne portée avec ſon bateau, Gonnelle donne un grand coup d'épaule au Marquis, qui s'étoit arrêté ſur le rivage, & le fit tomber dans le Po. Il n'eut pas plutôt fait ſon coup, qu'il alla joindre ſon valet qui l'attendoit avec deux bons chevaux, & piqua droit à Padouë chés le Seigneur Carrare Beau-pere du Marquis. Le Meunier qui étoit à portée, vint avec ſon bateau, & tira le Marquis qui eut peaucoup plus de peur que de mal, & qui fut quitte au contraire de ſa fiévre. Perſonne ne croyoit que Gonnelle eût eu deſſein de faire noyer le Marquis, quoique l'action parût extraordinaire. Le Marquis qui aimoit Gonnelle, ne ſavoit qu'en croire, ni à quoi ſe réſoudre, d'autant mieux qu'il apprit que Gonnelle s'étoit retiré chés ſon Beau-pere. Cependant, il ne fut pas plûtôt de retour à Ferrare, qu'il remit l'affaire au jugement de ſon Conſeil, qui jugea l'action téméraire & procedant de mauvaiſe volonté; & partant Gonnelle fut condamné comme criminel de Leze-Majeſté à avoir la tête tranchée, s'il étoit pris; & cependant banni pour toûjours des Etats de Ferrare.

Le Marquis, qui comme on a déja dit, aimoit Gonnelle, ne pouvoit vivre ſans lui. Il ſe voyoit quitte de ſa fiévre, & quelques-uns lui diſoient déja qu'il ne lui avoit fait cette peur que pour le guerir; ce qui paroiſſoit encore évidemment par la dépoſition du Meunier. Pour voir neanmoins ce que feroit

Gonnelle

Gonnelle, il laiſſa publier la Sentence à ſon de trompe. Gonnelle en ayant eu avis, reſolut de retourner à Ferrare. Pour cet effet, il acheta un Tombereau qu'il fit à demi remplir de terre, & prit de bonnes atteſtations, que c'étoit de la terre de Padouë. il ſe mit enſuite dans ſon Tombereau tiré par deux chevaux, & ſe fait mener par ſon valet ſur la Place de Ferrare. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il envoya ſon valet demander un ſauf-conduit au Marquis, pour un homme qui vouloit lui parler pour lui faire connoître, qu'il n'avoit rien fait qu'à bonne intention. Le Marquis qui vouloit ſe divertir, & rendre à Gonelle peur pour peur, l'envoya prendre par le Prevôt, Gonnelle eut beau dire qu'il étoit ſur les terres de Padouë, & montrer ſes atteſtations, il fut emmené priſonnier, & averti de ſe confeſſer en attendant qu'on vînt lui couper le cou. Et afin qu'il crût qu'on n'y entendoit pas de raillerie, on lui envoya un Confeſſeur. Gonnelle voyant que ce n'étoit point un jeu, & qu'il n'y avoit pas moyen de parler au Marquis, ſe fit honneur de la neceſſité, & ſe diſpoſa à la mort du mieux qu'il pût. Le Marquis avoit donné des ordres ſecrets, que quand Gonnelle ſeroit ſur l'échafaut, & qu'il auroit les yeux bandez, & le cou ſur le billot, le bourreau lui jettât un ſeau d'eau ſur le cou, au lieu de le lui couper.

Tout Ferrare étoit ſur la Place, & il n'y avoit perſonne qui n'eût pitié de la triſte deſtinée du pauvre Gonnelle. Le malheureux patient à genoux & les yeux bandez demandoit pardon

à Dieu de ſes pechés avec larmes, & proteſtoit qu'il n'avoit eu intention, que de guerir le Marquis. Aprés cela il pria les Aſſiſtans de prier Dieu pour lui, & mit le cou ſur le billot. Le bourreau prit alors le ſeau d'eau, & le lui jetta ſur les épaules. Le peuple qui crut qu'on lui alloit couper le cou, cria dans le même tems, miſericorde, miſericorde. Le pauvre Gonnelle eut ſi grand'peur, que le ſeau d'eau fit ce qu'auroit pû faire le Sabre; de ſorte qu'il rendit l'ame à ſon Créateur. Quand on vit que Gonnelle étoit mort de cette maniere, tout Ferrare en verſa des larmes. Le Marquis lui fit faire de magnifiques obſéques, auſquelles il voulut que tout le Clergé aſſiſtât, & eut tant de douleur d'avoir ainſi fait mourir un homme qu'il aimoit, que de long-tems il ne put s'en conſoler.

Le Curé Medecin.

UN Gentilhomme des plus braves, & qui avoit ſignalé ſon courage en pluſieurs occaſions, étant tombé malade à ſon village d'une maladie qu'on croyoit mortelle, envoya querir ſon Curé, pour le conſoler & le diſpoſer à la mort, n'ayant alors perſonne qui fût bien habile que ce Curé, qui étoit ſuperlativement ignorant. Vous me voyez dans un triſte état, Monſieur le Curé, lui dit le Gentilhomme, auſſi-tôt qu'il le vit. Qu'eſt-ceci donc, Monſieur, répondit le Curé? Avez-vous peur? Je ne crains point la mort, répondit le Gentilhomme. Je l'ai vûë mille fois de

de ſang froid dans les occaſions ; mais je tremble des jugemens de Dieu, que j'ai miſerablement offenſé durant tout le cours de ma vie. He ! quoi Monſieur, répliqua le Curé ? faut-il avoir peur pour cela ? Si le plus juſte tremble devant Dieu, repartit le malade, que ne dois-je point faire, moi qui ſuis le plus grand des pecheurs, & qui m'en vais lui rendre compte de toutes mes actions ? Mais, Monſieur, dit alors le Curé, que vous ſert-il d'avoir peur & de trembler ? Quand Dieu voudroit vous envoyer à tous les Diables, ne faudroit-il pas s'y reſoudre, & vos frayeurs pourroient-elles l'empêcher ? Le malade ne pût s'empêcher de rire, de la ſimplicité de ſon Curé, & en rit de ſi bon cœur, qu'il fut rétabli en peu de jours. De retour à la Cour, il y porta la nouvelle de ſa maladie & de ſon rétabliſſement, & dit au Prince : Si vôtre Alteſſe, eſt jamais attaquée d'une maladie dangereuſe, qu'elle n'envoye querir, ni Docteur en Théologie, ni ſçavant Religieux, pour la preparer à la mort, mais ſeulement le Curé de mon village. C'eſt un homme incomparable pour cela. Les autres vous remettront a la volonté de Dieu ; mais mon Curé décide la queſtion, & vous reſigne d'abord au pis, qui peut vous arriver. Là-deſſus, il lui fit le conte du Curé, qui fit bien rire tous ceux qui s'y trouverent.

CON-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

L'Agnés dépucelée.

UNe jeune fille fort jolie, mais la ſimplicité même, ſe promenant un jour, rencontra de jeunes Gaillards, & entendit qu'ils diſoient entr'eux: Voilà une jolie fille; mais elle ſeroit vingt fois plus belle, ſi on lui avoit ôté ſon pucelage. Elle qui ne ſçavoit ce que cela vouloit dire, courut d'abord dire à ſon pere: Tous ceux qui me voyent en ruë, mon pere,

pere, diſent que je ſuis fort belle ; mais que je le ſerois la moitié plus, ſi je n'avois pas mon pucelage. Faites-moi donc ôter mon pucelage, je vous en ſupplie, mon cher pere. Le bon homme ſurpris d'un tel langage, qu'il vit bien proceder de ſottiſe, plûtôt que de libertinage, & craignant cependant qu'elle n'allât dire la même choſe à ces gens, qui ne lui donneroient pas la peine de le demander deux fois, répondit: He! bien, ma fille, je m'en vais vous ôter vôtre pucelage. Là-deſſus, il prend un bon bâton, & ſe met à fraper deſſus, diſant, ſors pucelage, ſors de ma fille. Elle ſe mit à crier & à prier ſon pere de lui laiſſer ſon pucelage, aimant mieux n'être pas ſi belle de la moitié. Quelque tems aprés, un jeune homme l'ayant recherchée, & le pere la lui ayant accordée, aprés la réjoüiſſance des nôces, le marié prend la mariée par la main & la méne coucher. Elle lui demanda ce qu'il vouloit faire. Coucher avec vous, répondit-il, & vous ôter vôtre pucelage. Ho! pour cela, dit-elle, je vous en remercie, je ne veux point que l'on me l'ôte, quoi qu'on m'ait dit plus d'une fois, que j'en ſerois plus belle de la moitié. Il y a quelque temps, que mon pere voulut me l'ôter, mais c'eſt le plus vilain jeu du monde, & il me fit ſi grand mal, que j'ai reſolu de le garder toute ma vie, quand j'en devrois être cent fois plus laide. Le marié ſurpris d'un pareil diſcours, va ſe plaindre hautement au pere de lui avoir donné une fille, dont il avoit lui même abuſé ; crime ſi grand que la ſeule idée lui faiſoit dreſſer

ſer les cheveux. Le pere ſans s'étonner expliqua la choſe à ſon gendre, qui ne pût s'empêcher de rire de la ſimplicité de ſa femme. La relation qu'il lui fit de l'aventure, raſſeura le marié, qui aima mieux qu'elle ne fût pas ſi fine, & qu'elle ne donnât aucun ſujet au monde de gloſer.

L'Archevêque & le Payſan.

UN vieux Laboureur, ayant rencontré ſon Archevêque, qui alloit à la campagne avec un gros train & grand nombre de gens armez, ne pût s'empêcher d'en rire. L'Archevêque en ayant eu avis, fit venir le payſan, & voulut ſçavoir pourquoi il avoit ri. Le payſan répondit, qu'il ne pouvoit s'empêcher de rire, quand il ſongeoit que Saint Pierre, qui étoit le Vicaire de Dieu en l'Egliſe, & retint dans une grande pauvreté, eût laiſſé des ſucceſſeurs ſi riches & ſi opulens. L'Archevêque voulant le mieux inſtruire, lui dit, que en qualité de Duc & d'Archevêque, il marchoit avec l'équipage qu'il voyoit, mais que dans l'Egliſe, il agiſſoit en Archevêque. Mais, Monſeigneur, repliqua le Laboureur, je voudrois bien que vous me diſſiez, dequoi deviendroit l'Archevêque, ſi le Duc alloit à tous les Diables?

Le Prevôt & le voleur.

UN voleur ſignalé, ayant un jour été pris par les Archers de la Maréchauſſée, fut amené au Prevôt. Les Archers lui dirent en lui préſentant le priſonnier. Voici, Monſieur, ce fameux voleur, qui a fait tels & tels vols, en tel lieu, & à tels. J'ai bien fait pis, répondit le voleur. Il eſt vrai, Monſieur, répartit un des Archers. Car c'eſt lui qui vola & aſſaſſina un tel. J'ai fait pis encore, répliqua le voleur. Les autres Archers s'étant mis à compter pluſieurs autres vols & aſſaſſinats. J'ai encore fait pis que tout cela, dit le voleur tout de nouveau. Et qu'as-tu donc fait, dit le Prevôt? Je me ſuis laiſſé prendre, répondit le voleur. Le Prevôt l'ayant condamné à être pendu, & lui prononçant ſa Sentence. Si l'on pendoit tous les voleurs, Monſieur le Prevôt, lui dit le criminel, il y a long-tems que vous auriez dû l'être. Comment, répliqua le Prevôt? Parce que les Prevôts ſont tous des voleurs, repartit le criminel, & que toutes les lettres de leur nom, ne chantent que Brigandage; car P. veut dire prend, R. rafle, E. emporte, V. vole, O. ôte, S. ſerre, T. tire ou tout. De ſorte que, qui dit Prevoſt, dit prend, rafle, emporte, vole, ôte, ſerre tout. Cela n'empêcha pourtant pas, que le pauvre diable ne fût pendu, tant les voleurs haïſſent les voleurs, non pas tant parce qu'ils ſont voleurs, que parce que volant, ils trouvent moins à voler.

NOU-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

C'eſt la verité qui offenſe.

UNe jeune fille ſe mariant, regala tous ſes parens, & ceux de ſon mari. Comme on dançoit, un des parens du marié qui aimoit à rire, entretenant la mariée de ce qui devoit arriver la nuit, comme il eſt aſſez ordinaire de faire, lui dit en riant: Attends, couſine, que je meſure la groſſeur de ton cou, & puis je te dirai, ſi on te fera bien du mal cette

nuit. Bon, dit-elle, je croi que vous êtes un grand Devin. En disant cela, il prit la grosseur de son cou, & la longueur de sa tête, & lui dit: en bonne foi, cousine, on ne te fera pas grand mal. A quoi le connoissez-vous, répondit la mariée? Je le connois, lui dit-il, en ce que tu n'es point pucelle, & que mon cousin est cocu en verd. Il disoit cela en plaisantant, faisant semblant de s'y connoître: Mais la jeune mariée, qui sçavoit mieux que personne ce qui en étoit, le prit tout de bon: Et comme rien n'est si offensant qu'une verité désobligeante, la Belle se mit à pleurer de son mieux. Ses parens pour la consoler eurent beau lui dire, qu'il n'avoit dit cela que pour rire & qu'il ne s'y connoissoit pas; Non, non, disoit-elle, il ne l'a point dit pour rire, & il s'y connoît fort bien, & c'est ce qui m'en fâche.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

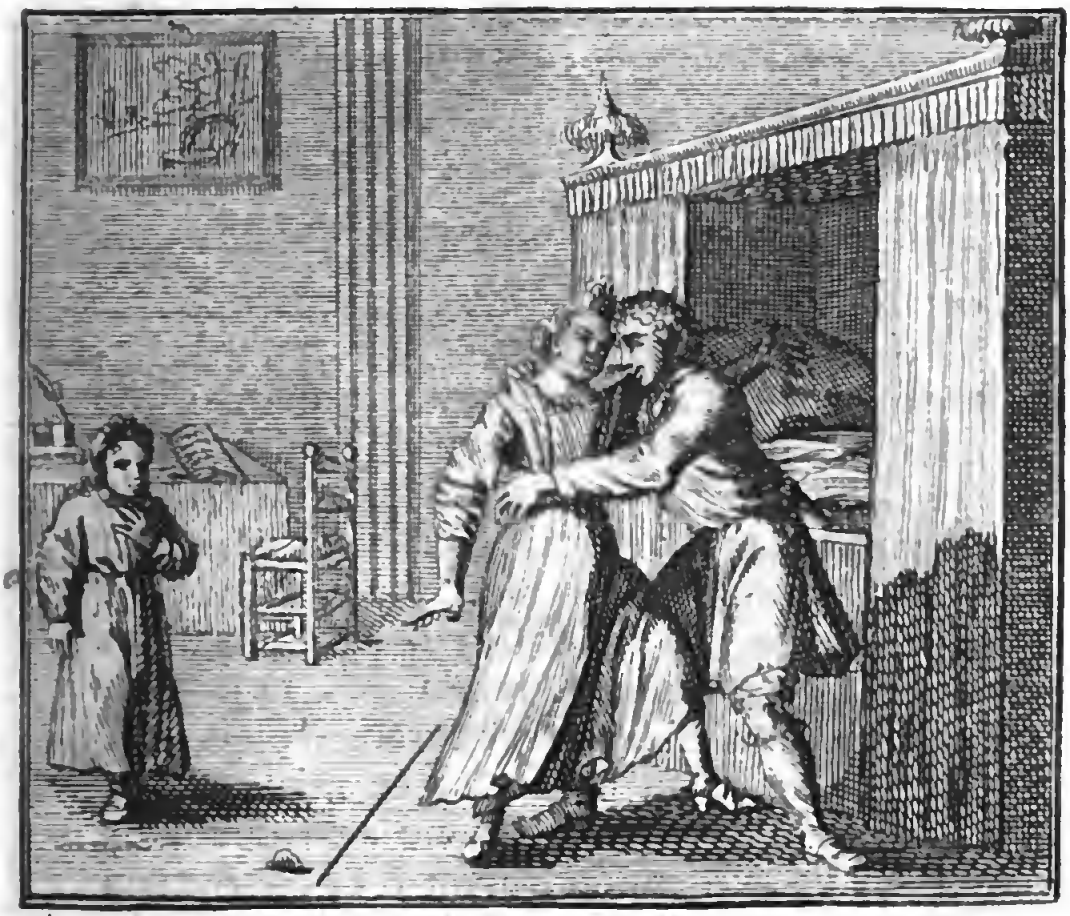
Un Larron dérobe la vache de ſon voiſin.

UN larron voulant dérober la vache de ſon voiſin, entre avant le jour dans l'étable, détache la bête, & l'emmene, faiſant ſemblant de courre aprés elle. Le voiſin s'éveille au bruit, & met la tête à la fenêtre: Voiſin, dit le voleur, aidez-moi à prendre ma vache qui eſt entrée dans vôtre cour. Le voiſin ſe leve & lui aide à reprendre la vache. Cela étant

fait, le voleur de peur que le voiſin ne s'apperçût de la friponnerie, fit tant qu'il l'amena au marché. Comme le jour ſe dévelopoit, le pauvre homme reconnut ſa vache, & dit: certes, voiſin, voilà une vache qui reſſemble bien à la mienne. C'eſt pour cela que je la vends, répondit le voleur. Ma femme & la vôtre ſont tous les jours en diſpute, & prenent inceſſamment l'une pour l'autre. Arrivez au marché, le voleur défiant, fait ſemblant d'avoir des affaires en ville, & prie ſon voiſin de vendre ſa vache le plus qu'il pourroit, avec promeſſe qu'il payeroit à boire. Le voiſin vend la bête, & apporte l'argent au voleur, qui le méne au Cabaret, & aprés avoir bû l'y laiſſe pour les gages, & vint droit à Paris. Etant un jour au marché, où il vit un nombre d'ânes attachez, il choiſit le plus beau, monte deſſus, & ſe promenant par le marché, le vend fort bien à un inconnu. L'acheteur ne trouvant de place vuide, que celle que ſon Ane venoit de quitter, le ratache au même lieu. Le vrai Maître de l'âne étant ſurvenu là-deſſus, & voulant détacher la bête pour l'emmener, l'acheteur s'y oppoſa, & les choſes allerent ſi loin, qu'ils en vinrent aux mains. Celui qui l'avoit vendu étant dans la foule, & ſe faiſant un malin plaiſir de voir l'acheteur par terre, & regalé de pluſieurs coups de poings, ne pût s'empêcher de dire, donnez donnez hardiment ſur ce voleur d'ânes. L'acheteur reconnoiſſant à la voix que c'étoit l'homme qui le lui avoit vendu, & s'étant écrié, voilà le vendeur, qu'on le ſaiſiſſe,

il

il fut incontinent arrêté, & méné en priſon, où aprés avoir confeſſé il fut condamné, & executé publiquement bien-tôt aprés.



NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La Procureuſe, ſon petit fils, & ſon Clerc.

UNe jeune & belle femme, mariée à un vieux Procureur de Paris, ſe rendit amoureuſe de ſon Clerc, qui étoit jeune, bien fait, & de bonne mine. Comme le drôle n'étoit pas niais, il ne fut pas long-tems à s'apper-

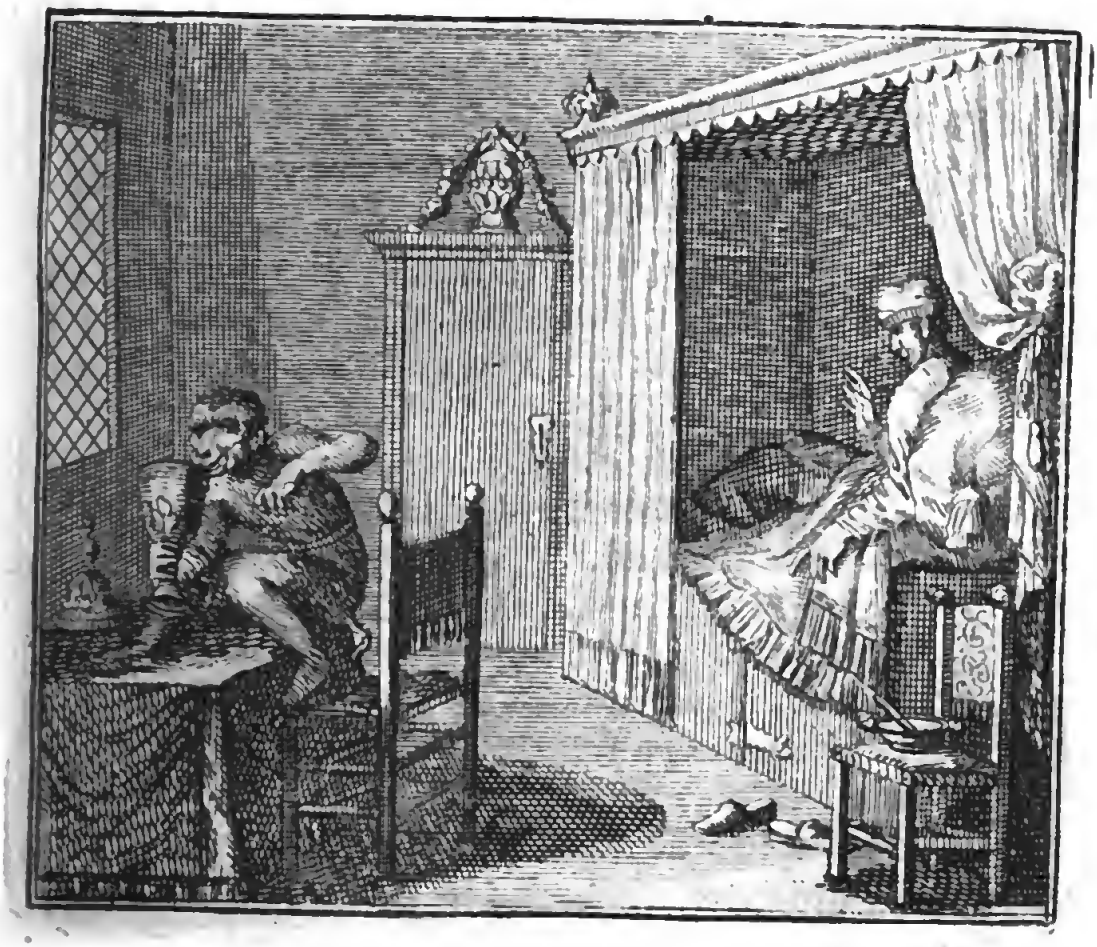
cevoir des ſentimens que ſa Maîtreſſe avoit pour lui. Comme il étoit un jour occupé à faire certaines écritures en l'abſence du Procureur, la Procureuſe vint folâtrer avec lui dans le cabinet, & lui fit pluſieurs malices, comme par exemple, de lui pouſſer ſouvent le bras, pour le faire mal écrire, à quoi elle revenoit toûjours, quoi qu'elle eût été repouſſée deux ou trois fois. Le Clerc ſentant fort bien ce que cela vouloit dire, la repouſſe encore, fait une raye avec du charbon, & lui dit, que ſi elle paſſoit cette raye, il la jetteroit ſur le lit, & lui feroit tant de mal, que de long tems elle n'auroit envie de lui en faire. La Belle qui ne demandoit pas mieux, lui répondit, je voudrois bien voir cela; & paſſa en même tems la raye. Le Clerc ne perd point de tems, l'embraſſe, la jette ſur le lit, & ne trouvant aucune réſiſtance, fit tout ce qu'il voulut d'elle. Le Procureur avoit un fils, qui leur avoit vû faire tout ce manége, & qui étoit ſi jeune, qu'ils ne s'en défioient point. Le Procureur revint, & les Amans n'eurent que le tems qu'il leur faloit pour ſe retirer chacun de leur côté. Le bon-homme entre dans l'Etude, & ſe met en devoir de donner d'autres écritures à ſon Clerc: Quand il fut prés de la marque, ne paſſez pas cette marque, mon pere, s'écria le petit; le Clerc vous feroit ce qu'il a fait à ma mere, qui l'a paſſée; car il l'a priſe, la miſe ſur le lit, & l'y a tenuë plus de demi-heure.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Les deux Aveugles.

LEs rhumes & fluxions ſur les yeux regnoient ſi fort en mil ſix cens ſoixante-huit, que peu de gens en étoient exempts. Un de mes amis en fut attaqué auſſi bien que les autres, & ſi bien attaqué, que ne voyant preſque goute, ſon Médecin & ſa femme, lui conſeillerent de mettre ſur ſes yeux le ſoir en ſe couchant, deux petits morceaux de veau crû,

crû, pour les rafraîchir durant la nuit. Sa femme lui ajuſta le tout. Venant enſuite ſe coucher, & paſſant par deſſus ſon mari, pour aller ſe mettre à ſa place, qui étoit du côté de la ruelle, elle trouſſe ſa chemiſe par derriere, & faiſant ſemblant de le baiſer, elle lui fit baiſer ſon feſſier. Comme elle n'avoit pas les jouës tout-à-fait auſſi groſſes que les feſſes, & qu'il n'étoit pas poſſible qu'elle eût ſi fort engraiſſé en peu de tems, & qu'elle ne put s'empêcher de rire du tour qu'elle venoit de faire, ſon mari s'en défia. Le tour n'eſt pas mauvais, lui dit-il, c'eſt un borgne qui baiſe l'aveugle.



NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Singe qui prend Medecine.

UN Gentilhomme de Languedoc étant malade, fait venir un Medecin de Montpellier, qui lui ordonna d'abord ſuivant la coûtume le Cliſtere & la Saignée. La purgation vint à ſon tour, & lui fut apportée de grand matin par l'Apotiquaire, qui trouvant le malade endormi, & ne voulant pas le réveiller, met la Medecine dans un Gobelet d'argent,

d'argent, qu'il poſa ſur la table couvert d'un linge bien propre, & ſe retire en attendant que le patient ſe réveillât, comme il fit bientôt aprés. Il vit à ſon réveil ſa medecine ſur la table ; mais comme tout le monde s'étoit retiré pour le laiſſer repoſer, il n'y avoit perſonne pour la lui donner. L'Apoticaire en ſe retirant, n'avoit que pouſſé la porte, de peur de faire trop de bruit. Il y avoit un gros ſinge dans la maiſon, lequel allant & venant trouve la porte ouverte, & entre dans la chambre du malade. Il monte d'abord ſur la table, voit ce Gobelet couvert, & le découvre. Il porte le nez à la medecine & la trouva de mauvaiſe odeur ; ce qui lui fit faire pluſieurs grimaces. Il en goûte enfin, la trouve amere, retire le muſeau, fait dancer ſes babines, & grimaſſe le plus bizarrement du monde. Cependant à force de goûter & regoûter, il s'y accoûtuma, & goba toute la Drogue. Le malade qui regardoit faire le ſinge, prit ſi grand plaiſir à le voir grimacer, qu'oubliant ſon mal, il ſe mit à rire de ſi bon cœur, que ce mouvement de joye, medecine toûjours ſalutaire, le ſoulagea conſiderablement. Le ſinge étoit encore dans la chambre, quand le Medecin entra. Il demande au malade comment il ſe portoit, & quel effet avoit fait la medecine ; mais le malade au lieu de répondre, rioit ſi fort, que le Medecin crût qu'il étoit tombé en délire, & qu'il n'y avoit plus rien à eſperer. Cependant le malade s'étant un peu tranquiliſé, dit à ſon Medecin ; Demandez au ſinge, Monſieur,

Monſieur, ſi la medecine a bien fait. Le Medecin ne ſçavoit ce qu'il vouloit dire ; Mais il ne fut pas long-tems dans l'incertitude, car voyant le ſinge foirant de côté & d'autre, ſans épargner ni cabinets, ni tapiſſerie, ni les autres meubles, ſautant, courant, & faiſant maintes contorſions, il connut bien qu'il s'étoit purgé pour le malade, qui eut bien de la peine à conter l'aventure, tant il rioit, de voir le ſinge jetter en abondance & frequemment les matieres fecales. Ce qu'il y eut de meilleur en cela, eſt que le malade y prit tant de plaiſir, qu'il recouvra ſa premiere ſanté.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

L'Aprenti Medecin.

UN payſan étant bien malade, envoya ſon fils porter de ſon urine au Medecin. Ce garçon qui étoit fort ſimple, courut chez le Medecin, qui prenant l'urine, la tourne de côté & d'autre, & lui dit : Vois-tu bien ces filamens ? c'eſt-à-dire, que ton pere eſt plein de flegmes. Vrayment, dit le garçon, puiſque mon pere piſſe des Flamands, il y au-

ra

ra donc bien des Heus ſur le quai. Heus ſont certains vaiſſeaux, qui viennent de Flandres. Je dis des filamens, ajoûta le Medecin, & non pas des Flamands. Ton pere eſt Hydropique, mon enfant, & s'il ne prend garde à lui, il deviendra étique tout-à-fait. Le garçon s'en retourne, & dit à ſon pere; le Medecin m'a dit, mon pere, que vous étiez tout plein de plumes, que vous étiez déja hipocrite, & que ſi vous n'y prenez garde, vous deviendrez heretique tout-à-fait. Mais, mon pere, ajoûta-t'il, le métier de Medecin me ſemble bon, & je ſuis reſolu de prier le nôtre de me l'apprendre. Le pere auſſi benêt que le fils, crût que le métier de Medecin s'apprenoit comme celui de Cordonnier. Le jeune ſot va donc trouver le Medecin, & lui fait ſa propoſition. Mon ami, lui dit le Docteur, de tous les métiers le nôtre eſt le plus aiſé à apprendre. Quand on eſt bon Charlatan, on eſt bon Medecin. Il n'y a ſouvent que la réputation, qui nous fait valoir, & nous acquerons cette réputation ſans peine; car en entrant chez un malade, ſi nous voyons par exemple des peaux de pommes ou de poires, quelque os de pigeon ou de poulet, nous diſons en lui tâtant le pouls, que le malade a mangé telle ou telle choſe, & que c'eſt ce qui lui a donné la fiévre. Ceux qui ſont preſens, s'imaginent que nous connoiſſons cela au pouls; & voilà ce qui fait nôtre réputation. Dequoi ſert donc le Medecin au malade, demanda le garçon? A le faire mourir plûtôt, s'il doit mourir, répondit le Docteur;

&

& à le faire languir s'il doit guerir. Bon, bon, répliqua le garçon, je ſerai donc bien-tôt Medecin. Le Docteur le retint chez lui, & le menoit voir ſes malades. Il l'envoya un jour chez un payſan, pour porter une medecine, car il faiſoit comme les Anciens, le Medecin & l'Apoticaire. En entrant dans la chambre du malade, qui étoit hydropique & fort enflé, il vit le bât d'un âne, & ſe ſouvenant des leçons de ſon Maître, il dit en tâtant le pouls au patient : Je ne m'étonne pas ſi ce malade eſt ſi enflé : il a mangé un âne, & je le connois bien à ſon pouls. Comme il vit que chacun rioit. Vous n'avez que faire de rire, dit-il, je ſçai bien ce que je dis, & il eſt ſi vrai, qu'il a mangé un âne, qu'en voici encore le bât.

Le Parapet.

UN homme de famille, des plus groſſiers & des moins ſenſez, & qui, comme on dit, n'avoit jamais rien vû que par le trou d'une bouteille, ayant autrefois entendu parler de la guerre, comme on parloit des fortifications d'une Ville de Flandres, que le Roi aſſiegeoit alors, s'aviſa de demander à l'hôteſſe où il étoit logé, auſſi déniaiſée qu'il l'étoit peu, ce que c'étoit qu'un parapet. Vous étes, mon ami, lui dit-elle, bien ignorant ſur la matiere. Apprenez donc, que le veritable parapet eſt le derriere de la chemiſe d'une groſſe femme comme moi, car il défend l'entrée de la Ville & du Faux-Bourg.

Naiveté

Naïveté d'un Laquais.

UN jeune Laquais, étant au ſervice d'un Gentilhomme, qui voyageoit en Italie, portant un jour le flambeau à ſon Maître, qui vouloit aller aux lieux, le Maître ayant fait ſes affaires, tira une lettre de ſa poche, pour s'en ſervir dans le beſoin. Comme il l'alloit déchirer : n'eſt-ce pas là une lettre, Monſieur? Oüy, mon enfant, dit le Maître. De grace, Monſieur, ne l'a déchirez pas, dit le Laquais. Donnez-là moi, je vous en prie; j'aime mieux vous donner d'autre papier. Son Maître lui demanda ce qu'il en vouloit faire. Ma mere, répondit le Laquais, me pria en partant de Paris, de lui envoyer des lettres, & je voudrois lui envoyer celle-là.

Le Navet de Loüis XI.

LE Roi Loüis XI. étant encore Dauphin paſſa quelque temps en Bourgogne, pour ſe mettre à couvert des pourſuites du Roi ſon pere. Il ſe divertiſſoit à la chaſſe, & alloit ſouvent chez un pauvre homme nommé Conon, & mangeoit quelquefois des navets avec lui. Le Dauphin étant devenu Roi, par la mort du Roi ſon pere, le bon-homme Conon à la ſolicitation de ſa femme vint à Paris, & apporta au Roi des beaux navets de ſon jardin: mais comme il n'avoit ni argent, ni proviſions, il les mangea tous en chemin, à la reſerve d'un des plus gros, dont il fit preſent

ſent au Roi. Le Roi reçût ce navet, comme ſi c'eût été un Diamant de la même groſſeur, & le fit mettre avec ſes bijoux. Il fit dîner le bon-homme Conon, lui donna mille Ecus, & le renvoya. Quelque tems aprés un Courtiſan de bonne appetit, raiſonnant du moins au plus, & bâtiſſant là-deſſus de magnifiques eſperances, fit preſent au Roi d'un fort beau & bon cheval, ſe promettant une riche recompenſe. Le Roi ne ſçachant que lui donner, ſe ſouvint du navet de Conon, qu'il fit donner au Courtiſan, proprement envelopé, le priant de le recevoir avec ordre, de ne le développer qu'en Province. Le Gentilhomme s'en va en Province, & croyant trouver un bijou de grand prix, ouvre le paquet & n'y trouve qu'un navet. Il retourne ſur ſes pas, & va ſe plaindre au Roi, penſant qu'on eût pris l'un pour l'autre : Mais il fut bien étonné, quand le Roi lui eut dit, qu'il avoit bien acheté ſon cheval, puis que le preſent qu'il lui avoit fait, lui coûtoit mille Ecus.

Simplicité d'une femme.

UNe payſane, entendant un jour la Meſſe, prit deux cierges. Elle en attacha un contre l'Image de Saint Michel, & l'autre contre l'Image du Diable, qu'on repreſente à ſes pieds. Le Clerc de la Paroiſſe voyant cela; que faites-vous, ma bonne amie, lui dit-il? vous preſentez un cierge au Diable. C'eſt tout un, répondit la bonne femme, il eſt bon d'avoir des amis par tout. On ne ſçait où l'on peut ſe trouver.

La

Le Pape & le Pelerin.

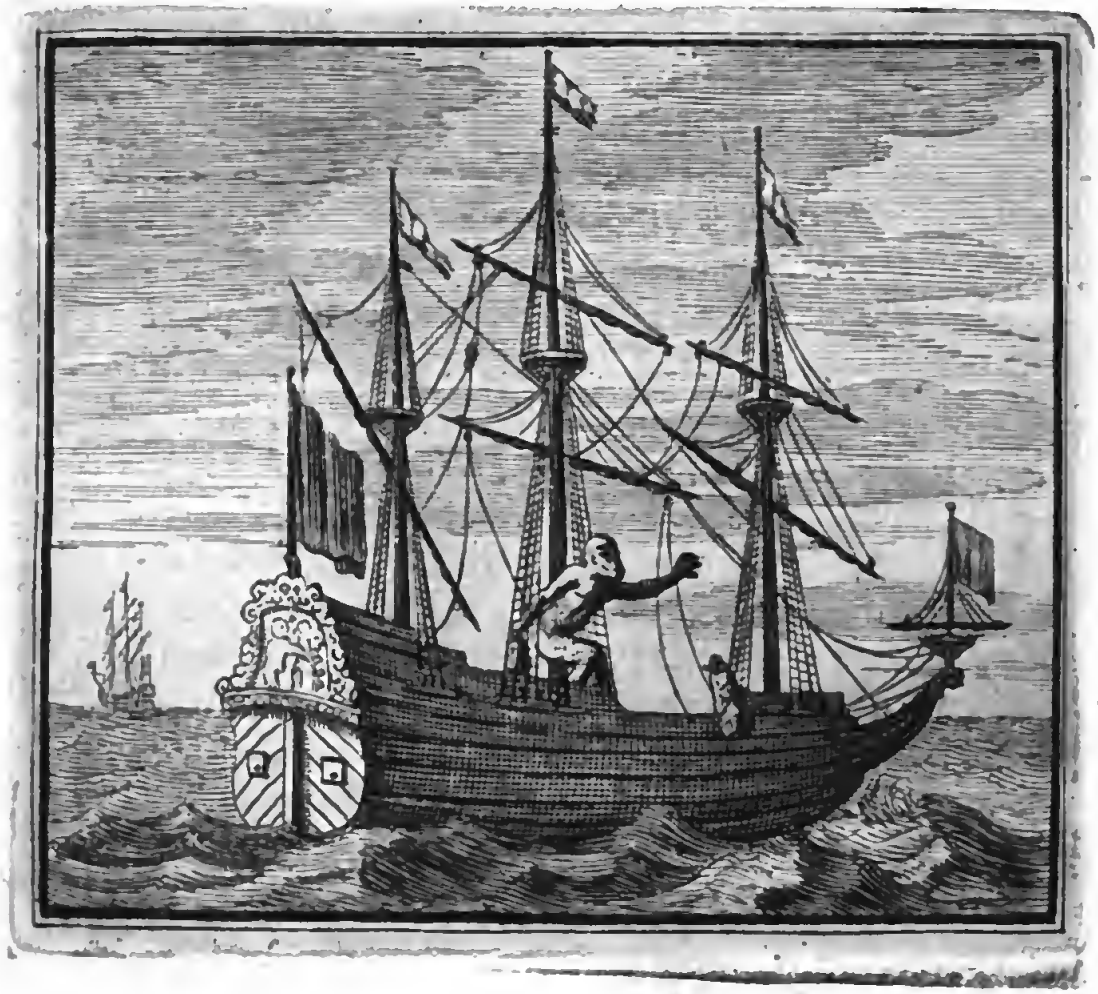
L'Année d'un Jubilé, il vint un Pelerin à Rome, qui de l'aveu de tout le monde, reſſembloit ſi bien au Pape d'alors, que le bruit en vint juſques à ſa Sainteté. Elle eut envie de voir le Pelerin; & s'étant fait apporter un miroir, le Saint Pere trouva que jamais deux hommes, ne ſe reſſemblerent mieux. Cela obligea le Pape à lui demander ſaintement, ſi ſa mere n'étoit jamais venuë à Rome. Non, Saint Pere, répondit le Pelerin; mais pour mon pere, il y eſt ſouvent venu.

Questa è copia. Perche lo racconta anche Valerio Maximo, e Macrobi

Le Chapeau gris.

UN Payſan qui avoit un chapeau gris, faiſoit un jour ſi grand bruit à l'Audience, que le Juge ne ſçachant pas ſon nom, dit à l'Huiſſier en le lui montrant: Voyez-vous ce chapeau gris qui fait là tant de bruit, je le condamne à deux Ecus d'amende. Comme l'Huiſſier va pour le prendre, le Payſan crie de plus belle, diſant, ce n'eſt pas moi, Monſieur. Je le condamne à quatre Ecus, reprit le Juge. L'homme crie de plus en plus, diſant toûjours, ce n'eſt pas moi. Le Juge hauſſe de deux Ecus chaque fois, & vint juſqu'à huit. Le pauvre Diable au deſeſpoir, crie comme ſi on l'eût écorché; & le Juge à hauſſer encore. Je condamne, dit-il, le chapeau gris à douze Ecus d'amende. Le Payſan voyant cela, prend ſon chapeau, & le jette au Juge,

en lui disant. Oh! parbleu, Monsieur, je vous le laisse pour ce prix-là, car c'est plus qu'il ne vaut. Le Juge voyant qu'il avoit tort, & qu'il falloit condamner le Payſan, & non ſon chapeau, le lui fit rendre, & lui commanda de ſe retirer.



NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le bien mal acquis ne profite pas.

BErnard de Gennes homme avare & fauſſaire s'il en fut jamais, ayant fait grand amas

des

des meilleurs vins qui croiſſent au Mont Faliſque, en chargea un vaiſſeau, reſolu de le mener en Flandres, où il eſperoit de le vendre avec un trés-grand profit. Il mit à la voile par un vent ſi favorable, qu'en peu de jours il fut à vûë du lieu où il vouloit aller. N'en étant qu'à quelques milles, il moüilla pour faire eau, & en fit ſi bonne proviſion, que d'un tonneau de vin, il trouva le ſecret d'en faire deux. Etant entré dans le port, ſon vin fut incontinent enlevé à ſon mot, & ceux qui pouvoient en avoir pour de l'argent ſe croyoient heureux, tant le vin étoit rare cette année-là. Il remit à la voile, pour s'en retourner avec deux ſacs pleins de beaux Ecus au ſoleil, qu'il aimoit tant qu'il n'avoit de plaiſir qu'à les compter & à les conſiderer. Etant un jour en pleine Mer, il prit ſes ſacs, les vuida ſur la table, & ſe mit à compter & recompter ſes Ecus, charmé de leur beauté & de leur éclat. Etant enfin las, il les remit dans les ſacs qu'il lia, & ſortit pour prendre l'air. Un gros ſinge, qui étoit à l'attache dans la chambre, & qui avoit pris garde à ce qu'avoit fait Bernard, trouva moyen de ſe détacher, de ſauter ſur la table, & de ſe ſaiſir des Ecus. Avec ces ſacs il monte ſur la dunete du grand mât. Tout le monde fut ſurpris, qu'il eût pû emporter deux ſacs de cette peſanteur. Il fit tant de la main & des dents qu'il délia les ſacs, & en tira les Ecus, & fit comme avoit fait Bernard, qu'il imita parfaitement bien. Bernard cependant trembloit de peur, & n'oſoit le faire pourſuivre, de peur

que cet animal quinteux, ne jettât tout dans la mer; & ne trouva rien de plus ſûr que de lui laiſſer paſſer ſa fantaiſie. Aprés avoir bien baloté cet argent, il le remit dans les ſacs qu'il relia, puis il en prit un qu'il jetta dans la mer, & laiſſa tomber l'autre ſur le vaiſſeau. Comme ſi la Providence avoit voulu ſe ſervir de cet animal, pour faire entendre à Bernard, que ce qui avoit été jetté à la mer appartenoit à l'eau, dont il avoit multiplié ſon vin, & que ce qui étoit tombé ſur le vaiſſeau lui appartenoit juſtement: Ainſi l'eau eut l'eau, & Bernard eut le vin. Bernard rentra en ſoi-même, ſe conſola, & ſe ſouvint de ce qu'avoit dit le Poëte.

De malè quæſitis non gaudet tertius hæres.

Innocence d'un Laquais.

UN Laquais des plus naïfs & des plus bonifaces, ſervant un Gentilhomme de Paris, ſuivit ſon Maître qui avoit été prié un Dimanche à dîner chez une perſonne de qualité. Il s'y trouva bonne compagnie d'hommes & de femmes. On propoſa une partie de promenade pour l'aprés dîné, de laquelle le Gentilhomme fut prié par les Dames. Il s'en excuſa, & dit pour raiſon, qu'il avoit donné parole d'aller trouver un homme, avec lequel il avoit une affaire qui ne pouvoit pas ſe remettre. Cette affaire ſi preſſée étoit un rendez-vous de galanterie. Les Dames le preſſant vivement d'être de la partie, il crût qu'il devoit

voit au moins payer de bonne volonté & d'apparence. Il leur dit donc, qu'il alloit envoyer ſon Laquais, pour ſçavoir à quelle heure il pouvoit aller voir la perſonne, avec laquelle il avoit affaire, & que s'il avoit du tems, il ſeroit ravi de le paſſer tout avec elles. Il appelle ſon Laquais & lui dit à l'oreille d'aller ſçavoir de Mademoiſelle ** à quelle heure il la trouveroit au logis, mais qu'au retour, il ſe donnât bien de garde, en lui rendant réponſe, de parler de Demoiſelle, mais qu'il dît toûjours Gentilhomme, & prît garde à ne pas ſe couper. Peu de tems aprés que le Laquais fut parti, on ſe mit à table, & vers la moitié du repas, le Laquais revint de ſon ambaſſade. Hé! bien, lui dit ſon Maître tout haut, qu'a dit ce Gentilhomme? A quelle heure le trouverai-je chez lui? Il m'a dit, Monſieur, qu'il vous attendroit, & qu'il ne ſortiroit point. Que faiſoit-il, dit le Maître? Je l'ai laiſſé, Monſieur, répondit le Laquais, qui prenoit ſa coife & ſon maſque, pour aller à la Meſſe. Sur cela, tout le monde ſe mit à rire, voyant que la ſotiſe du valet, & l'imprudente curioſité du Maître, avoient dévelopé le myſtere.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Deux Filoux font deux coups de maître à un Gentilhomme de Boulogne.

UN Gentilhomme de Boulogne riche, mais avare, vilain, craſſeux, & de mauvaiſe mine, s'il en fut jamais, ſe mit en tête d'avoir une grande & magnifique coupe d'argent. Comme il étoit alors ſans valet, il pria l'Orfévre aprés avoir payé la coupe, de l'envoyer chez lui par un de ſes garçons. Il venoit préciſément

ciſément d'arriver deux jeunes Romains, qui ſe promenoient par la ville avec des bagues, des lingots, & autres babioles dorées, pour duper le premier ſot qui viendroit acheter d'eux. L'un de ces drôles, ſe nommoit Liello, & l'autre Dietico, tous deux éveillez & alerte. Comme ils n'étoient pas fort occupez, il n'y avoit point de paſſant qui échapât à leur vûë. Je vous donne à penſer s'ils virent le garçon de l'Orfévre, qui pour faire valoir la boutique de ſon Maître, portoit la coupe à découvert. Les gaillards font d'abord deſſein ſur cette coupe, & reſolus de l'avoir, ils ſuivirent de loin le garçon, de qui ils apprirent ſans peine à qui elle étoit, & où il avoit laiſſé le Gentilhomme. Liello le plus fin & le plus hardi, acheta d'abord une Lamproye, qui étoit fort chere, la mit ſous ſon manteau, & la porte droit chez le Gentilhomme. Il la donna à une femme aſſez éveillée, & à peu prés agreable & propre comme ſon mari, parlant aſſez bien, & avec aſſez d'aſſeurance. Monſieur, vôtre Epoux, Madame, lui dit-il, en l'abordant, vous envoye cette Lamproye, & vous prie de faire apprêter le dîner pour cinq ou ſix Meſſieurs qu'il va vous amener; & il vous prie en même tems de lui renvoyer la coupe, que vient de vous apporter le garçon de l'Orfévre, pour y faire graver ſes armes. La Dame prenant le poiſſon, donne la coupe ſans en faire la moindre difficulté, & s'en va donner ordre au dîner. Liello ayant attrapé ce qu'il vouloit, gagne païs & s'en va chez un de ſes amis

ſe

ſe rejoüir, en attendant le retour de Dietico, qui avoit demeuré en ville, pour voir les recherches qui ſe feroient.

Le Gentilhomme s'étant rendu chez lui quelque tems aprés, trouve le dîné plus gras que de coûtume, & demande le ſujet de cette dépenſe. Ne m'avez-vous pas mandé, répondit la femme, que vous ameneriez compagnie ce matin? Vous n'y ſongez pas, dit le Gentilhomme. J'y ſonge fort bien, répliqua la femme, & la Lamproye que vous m'avez envoyée eſt mon garant; car ſans cela vous pouvez compter, que je ne l'aurois pas achetée ſi cher. Pour de Lamproye, reprit l'homme, je ne vous en ai point envoyé. C'eſt une heureuſe équivoque de quelque valet étourdi, qui a pris une maiſon pour l'autre. Tout coup vaille, nous mangerons aux dépens d'autrui. C'eſt admirable, reprit la femme, que vous ne vous ſouveniez point de m'avoir envoyé le poiſſon, & que celui qui me l'a apporté, m'ait demandé de vôtre part la coupe où vous vouliez, m'a-t'il dit, faire graver vos armes, & qu'auſſi je lui ai donné à ces enſeignes. A ces mots, le pauvre Gentilhomme étonné comme un fondeur de cloches, pouſſa trois ou quatre gros ſoûpirs, & courant çà là dans les ruës, il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit, s'ils n'avoient point vû quelqu'un qui portât du poiſſon chez lui, ce qu'il faiſoit avec tant de tranſport, qu'on eût dit qu'il étoit hors du ſens. Dietico étoit ſur la place, qui voyoit la Comedie. Comme il n'y avoit que lui, qui

ſçût la capture de ſon camarade, & qu'il avoit regret qu'il lui en eût coûté une Lamproye, il reſolut de joüer ſon rolle. Voyant donc le Gentilhomme occupé à faire ſes doleances, il s'en va chez lui, trouva ſa femme ſur les avenues, & lui dit, en riant & d'une contenance aſſeurée. Bonne nouvelle, Madame, bonne nouvelle. La coupe eſt retrouvée, & un homme que vous connoiſſez a fait faire cela exprés, pour faire peur à Monſieur vôtre Epoux, & le mettre en colere. On en rit, & on veut en faire fête. On vous mande de venir, & on vous prie d'envoyer par moi ce que vous avez à dîner. La Dame bien joyeuſe commence à reprendre haleine; & aprés avoir exageré la peur qu'elle avoit euë, elle fit donner à Dietico la Lamproye bien & duëment rôtie avec la ſauce, le tout entre deux beaux plats. Dietico met cela ſous ſon manteau, & va trouver au plus vîte ſon camarade Liello, qui l'attendoit avec impatience. Comme la femme ſortoit hiſtoriée de toutes pieces, pour aller au pretendu regal, manger ſa part de la Lamproye, elle rencontre ſon mari, qui revenoit tout refrogné. Quoi, lui dit-elle, en l'abordant? Eſt-ce qu'ils viennent dîner ceans? Je vous ai envoyé la Lamproye toute prête à manger. Et deux, dit le Gentilhomme. Vous ſerez éternellement la dupe de tous ceux qui voudront vous tromper. Ces paroles furent ſuivies d'un torrent d'injures, & cette ſeconde filouterie fut ſi ſenſible au Gentilhomme, que perdant ſa gravité il s'arrachoit les cheveux de dépit: Mais il

falut

falut enfin ſe conſoler, & s'accoûtumer à en voir rire tous les boufons & facetieux de la ville.

L'Avocat à Lievre.

UN Avocat de bon appetit ſe plaignoit à ſon Client, qu'il le venoit toûjours voir les mains vuides ; ce que les autres ne faiſoient jamais. Le Client plus matois que l'Avocat, le pria de l'excuſer, avec promeſſe de reparer la faute à ſon retour. Quelque tems aprés il revint trouver l'Avocat, qui ne manqua pas de lui dire, voyant qu'il n'apportoit rien. Eh bien! tu ne t'es pas ſouvenu de moi? Je vous demande pardon, Monſieur, vous n'avez pas ce coup ſujet de vous plaindre. L'Avocat prenant cela pour argent comptant, fit tout ce qu'il pût pour ſon Client. Aprés que ſon affaire fut faite, il voulut ſçavoir ce qu'il lui avoit apporté. Monſieur, lui dit le Client, prendriez-vous bien un lievre? Fort bien, mon ami, dit l'Avocat. Pargouai, dit le Payſan, vous courez donc mieux que les chiens de Monſieur le Marquis de ** qui ne pûrent jamais en prendre un, quoique ſuivis de force Cavaliers.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Cochon de lait des deux Procureurs.

UN Payſan, des environs d'Angoulême, ayant porté vendre un cochon de lait un jour de marché, rencontre un Procureur au Preſidial, qui lui demande ce qu'il avoit dans ſon ſac. Le Payſan lui dit que c'étoit un cochon de lait qu'il vouloit vendre. Le Procureur le tire du ſac, le trouve gras & dodu, l'achete, le paye, & donne ordre au Payſan de

de le porter chez lui dans une telle ruë vis-à-vis une telle enſeigne, & de dire à ſa femme de l'apprêter pour dîné. Le Payſan ayant reçû ſon argent, ſe met en devoir de porter le cochon, & rencontre chemin faiſant, un autre Procureur Compere & ami du premier, qui lui demande ſi le cochon étoit à vendre. Le Payſan ayant répondu qu'oüi, le Procureur convient pour le prix, & dit au Payſan de le porter chez lui, aprés lui avoir dit & ſon nom & la ruë, & de dire à ſa femme de le faire apprêter pour dîné. Le Payſan tourne vire un bon gros quart d'heure, c'eſt-à-dire, juſques à ce qu'il jugea que les Procureurs devoient être au Palais. Enſuite il revient au marché avec ſon ſac & ſon cochon. Il n'y fut pas plûtôt arrivé que l'hôte de quatre Ecus, un des plus fameux traiteurs de la ville, qui venoit d'acheter des proviſions, le rencontre, & lui demande ce qu'il a à vendre. Un beau & bon cochon, répondit le Payſan. Quatre Ecus convint enfin du prix, le paye, emporte le cochon; & ne fut pas plûtôt chez lui, qu'il le fit apprêter & mettre à la broche. En ſortant de l'Audience le premier Procureur rencontre ſon Compere, & lui dit. J'ai acheté ce matin un bon cochon de lait, que j'ai mandé à ma femme de nous apprêter pour dîné, vous viendrez s'il vous plaît, mon Compere, en manger vôtre part. J'en ai acheté un auſſi, répondit le Compere; mais puiſque vous voulez que nous mangions ce matin le vôtre, nous mangerons donc demain le mien. Arrivez au logis, le Procureur trouve ſa femme

en

en entrant, & lui demande ſi le cochon étoit cuit. Quel cochon, dit la femme? Je croi que vous vous moquez. Comment, répondit le Procureur? Un Payſan ne vous a-t'il pas apporté un cochon? Je vous aſſeure, dit la femme, que je n'ai vû ni Payſan ni cochon. On demande à la ſervante qui n'en ſçavoit pas davantage. Oh! cela étant Compere, allons donc manger le mien, dit le ſecond Procureur. Allons, dit l'autre: Il faut bien manger quelque choſe; mais le cochon ne ſe trouva pas plus chez celui-ci que chez l'autre. Alors les Procureurs ne douterent pas que le Payſan n'eût été plus fin qu'eux. Heureuſement nous ſommes en bonne ville où nous pouvons trouver à dîner, dirent-ils: Allons-nous-en chez quatre Ecus. Etant chez quatre Ecus, ils demandent au Traiteur s'il avoit quelque choſe à leur donner. Meſſieurs, dit quatre Ecus, nous avons plus qu'il ne faut quand vous ſeriez encore dix autres, & ſi vous voulez vous donner la peine de faire un tour à la cuiſine, vous y trouverez dequoi choiſir, & pourrez prendre ce qui vous accommodera. Ils vont à la cuiſine, trouvent le cochon de lait à la broche. Ha! parbleu, Compere, dit l'un des Procureurs, encore ſommes nous heureux de trouver ici un cochon de lait. Celui-ci nous tiendra lieu des nôtres. Ils demanderent à quatre Ecus ſi le cochon étoit retenu, & répondant que non: Qu'on nous le ſerve donc, dirent les Procureurs. Le cochon étant mangé, entre la poire & le fromage, les Procureurs demanderent à compter. Quatre Ecus vint

vint lui-même, & leur demande s'ils avoient trouvé le cochon bon. Excellent, dirent-ils. Il n'eſt acheté que de ce matin, dit quatre Ecus, & il vient de bon endroit. De qui l'avez-vous acheté, demanderent les Procureurs? D'un tel Payſan, dit quatre Ecus, en le nommant. Quelle ſorte d'homme eſt cela? C'eſt un homme fort accommodé, répondit quatre Ecus. Et là-deſſus il fit ſon portrait ſi au naturel, que les Procureurs perſuadez que c'étoit leur homme, lui envoyerent une aſſignation pour ſe voir condamner à leur payer la valeur des cochons, & à de grandes reparations, pour avoir violé la foi publique. Le pauvre Payſan voyant deux Procureurs à ſes trouſſes, & ſe croyant perdu ſans reſſource, porte ſon aſſignation à un Avocat, & le prie de le tirer de cette affaire, qu'il compte à ſa maniere faiſant l'innocent, comme font d'ordinaire tous les Payſans, & ſur tout ceux d'Angoumois & de Poitou, auſquels on a bien de la peine à faire dire oüi ou non. L'Avocat malgré les déguiſemens du Payſan, & au travers de ſes réponſes aux queſtions qu'il lui fit, voyant bien qu'il avoit fait la friponnerie & vendu ſon cochon trois fois, lui dit que ſon affaire étoit fort mauvaiſe, & même fort ſale, & qu'il cherchât un autre Avocat. Monſieur, dit le Payſan en franc patois en ſe gratant l'oreille & faiſant tourner ſon chapeau, ne m'abandonnez pas, je ve prie. Quelles gen me ruïneront. Tirez-me de cette affaire; jei encore ſix cochons de la même mere, je vous en promets un des plus beaux, ſi vous me tirez.

res des mains de ces Gripe-tout. Nous avons toûjours recours à vous, & ſi vous m'abandonnez, je ſuis perdu. Mon ami, dit l'Avocat, qui comptoit déja ſur le cochon promis, je ne vois qu'un moyen pour te tirer d'affaire. O l'eſt aſſés, Monſieur, dit le Payſan, pourvû qu'il ſoit bon. Il faut, mon enfant, continua l'Avocat, que tu faſſes l'innocent quand tu paroîtras à l'Audience, & que tu ne répondes que *plai*. C'eſt un mot du pays qui ſignifie que vous plait-il. Je ferai bien cela, Monſieur, dit le Payſan. Le jour que la cauſe devoit ſe plaider, le Payſan ne manqua pas de ſe trouver à l'Audience. Les Procureurs firent le pauvre Payſan plus noir qu'un charbon, & n'oublierent rien de tout ce qui pouvoit faire paroître la friponnerie plus atroce & plus dangereuſe pour la ſocieté, & conclurent enfin ſuivant leur demande à de grands dédommagemens. L'Avocat parla pour le Payſan, & ſans entrer dans aucune diſcuſſion du fait, il repreſenta à la Cour que la preſence du perſonnage parleroit mieux pour lui, que tout ce qu'il pourroit alléguer en ſa faveur : Que c'étoit un pauvre innocent qui étoit plus digne de la compaſſion que du reſſentiment de ſes parties, & qu'il étoit ſurprenant qu'on relevât ſi cruellement une faute, qui ne procedoit que de la pure innocence de celui qui l'avoit commiſe; & que pour ſe convaincre de la verité qu'il avançoit, il ſupplioit la Cour d'examiner le défendeur. On fait appeller le Payſan qui entre dans le Parquet. Le Juge lui dit, levez la main, mon ami, Promettez-

vous devant Dieu de dire la verité. *Plai*, Monſieur, répond le Payſan en ſe gratant l'oreille & balotant ſon chapeau. Le Juge lui repéta ſouvent la même choſe, & eut toûjours *plai* pour réponſe. Avez-vous vendu, continua le Juge, un cochon à ces deux Procureurs, qui vous l'ont payé, & l'avez-vous enſuite revendu à quatre Ecus? *Plai*, Monſieur, dit encore le Payſan. Le Juge perſuadé que cet homme étoit hebété, dit aux Procureurs que le pauvre homme étoit aſſés puni, & qu'il s'étonnoit qu'ils ſe fuſſent amuſez à un innocent, & renvoya les parties hors de Cour & de procés ſans dépens. Le payſan n'entendit pas plûtôt ce jugement, qu'il décampe ſans retourner chés ſon Avocat. Pluſieurs jours ſe paſſent ſans ſçavoir dequoi il étoit devenu; mais enfin le rencontrant un jour en ruë. Coquin, lui dit-il, je t'ai tiré d'une méchante affaire: Tu m'avois promis un cochon de lait, & tu m'as filouté. *Plai*, Monſieur, répondit le Payſan. Scelerat, dit l'Avocat! On ne trompe pas deux fois les gens de Juſtice, & ſi jamais tu retombes entre mes mains... *Plai*, Monſieur, répondit le Payſan. L'Avocat voyant qu'il étoit la dupe & craignant de s'expoſer à la raillerie, ſi la choſe venoit à être ſçûë, quitte le Payſan & ſe retire, bien honteux d'avoir fourni au Payſan dequoi le tromper aprés avoir trompé les Procureurs.

Rodomontade Eſpagnole.

DU tems de Loüis XIII. la France eut guerre avec la Savoye, & aprés la priſe de Pignerol on aſſiégea & prit pluſieurs Villes. Carignan en fut une. Il y avoit au bout du Pont de Carignan, une Demi-Lune gardée par ſix cens Eſpagnols. Monſieur de Montmorenci, qui étoit un des Generaux de Loüis XIII. la prit avec fort peu de monde, tailla en piéces une partie de ceux qui la gardoient, & fit le reſte priſonnier. Le Commandant ſe trouva du nombre des priſonniers, & fut amené au Château de Carignan, où Monſieur de Montmorenci étoit logé. Ce General ayant demandé à l'Eſpagnol combien ils étoient à la garde de la Demi-Lune. Monſeigneur, répondit l'Eſpagnol, par une Rodomontade aſſés gaillarde, vôtre Excellence le ſçait mieux que moi. Comment, repliqua, Monſieur de Montmorenci? Faites compter, repartit l'Eſpagnol, les morts, les bleſſez & les priſonniers, & vous ſçaurez au juſte combien nous étions; car les Eſpagnols ne ſçavent ce que c'eſt de fuïr.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Cocu pacifique.

UN jeune homme ayant épouſé une fort jolie femme, demeuroit à la campagne dans une maiſon qu'il avoit ſur le grand chemin. Ils ſe couchérent un ſoir de bonne heure; c'étoit dans la belle ſaiſon & oublierent de fermer la porte de devant, qui donnoit ſur le grand chemin. Le mari s'en ſouvint, & demanda à ſa femme ſi elle avoit fermé la porte.

te. Non, dit-elle, c'étoit à toi à la fermer, puiſque tu t'es couché le dernier. Vas la fermer, je te prie, dit le mari. Je n'en ferai rien, répondit la femme, vas y toi même. Sur cela la diſpute s'échaufant de plus en plus: Celui qui parlera le premier, dit le mari, l'ira fermer. Soit, dit la femme, & aprés cela mot. Un jeune ſoldat conduit par le pur hazard, & qui s'étoit égaré de ſon chemin, voyant une maiſon ſeule, & la porte ouverte, entre pour demander le chemin. Ne trouvant perſonne en bas, il monte en haut; & entre dans la chambre des mariez qui étoient couchez. Enſeignez-moi, mes amis, je vous prie, leur dit-il, le chemin d'un tel lieu; mais perſonne ne lui répondit. Il fit pluſieurs fois la même demande; mais voyant qu'au lieu de lui répondre, ils ſe cachoient la tête dans les draps, il commence à jurer & à menacer. Il s'approche enfin du lit, tire la couverte & le drap & comme il faiſoit encore aſſés clair, il vit en gros un viſage de femme, qui ne lui parut pas deſagréable. Il ne pût réſiſter à la tentation, il fait un pas de plus & la baiſe, ſans que perſonne lui dît mot. Des préliminaires ſi pacifiques lui faiſant eſperer qu'il ne trouveroit pas grande réſiſtance pour le reſte, il ſe met ſur le lit auprés d'elle, il la baiſe, la careſſe, & fit en un mot tout ce qu'il voulut, ſans que le mari branlât. Aprés que le galant en eut pris à ſuffiſance, il ſe leve & s'en va bien content d'avoir trouvé un chemin plus agreable que celui qu'il cherchoit. Il ne fut pas plûtôt parti, que la belle dit à ſon mari.

mari. Eſt-il poſſible que tu ayes eu la lâcheté de ſouffrir à tes yeux une telle infamie ſans dire mot? Ho! parbleu, dit alors le mari, tu iras fermer la porte, car tu as parlé la premiere.

Le Juge & le Charpentier.

UN criminel ayant été condamné à être pendu, l'Executeur donna ordre à un Charpentier de faire le Gibet. Le Charpentier répondit, qu'il n'en feroit rien, diſant qu'il en avoit fait deux ou trois dont il n'avoit pas été payé. L'Executeur ſe retire & dit au Charpentier qu'on le lui feroit bien faire. Faute de Gibet l'execution ne ſe fit point ce jour-là. Le Juge en colere envoye chercher l'Executeur qui s'excuſa ſur le Charpentier, & dit pour ſa juſtification qu'il lui avoit commandé de la part du Juge de faire le Gibet. Le Juge l'envoya d'abord querir, & lui fait une rude mercuriale de n'avoir point obéi à ſes ordres. Il eſt vrai, Monſieur, répondit le Charpentier, que j'ai refuſé de faire ce Gibet ſur la parole du Bourreau, parce que j'en ai fait d'autres & je n'ai pas été payé: mais ſi j'avois crû que c'eût été pour vous je n'euſſe pas manqué de le faire, & euſſe même tout quitté pour cela.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Les plus malfaits ſe trouvent beaux.

IL y a un Païs au fond des Alpes où les Habitans ont tous de groſſes loupes à la gorge, qu'ils appellent Goüeſtres en langage du pays. Un François allant un jour en Italie & paſſant dans un village de ce pays-là, voulût entendre la Meſſe un Dimanche au matin. Comme le Curé faiſoit ſon Prône, la plûpart des Auditeurs ſe mirent à rire. Le Curé

ſe voyant interrompu, & ne ſachant d'où cela venoit, s'aviſa de demander enfin à quelqu'un la raiſon de cette immodeſtie. Regardez, Monſieur le Curé, lui dit ce quelqu'un-là, le cou de cet Etranger, & puis vous empêchez de rire ſi vous pouvez. Le Curé regardant le François, & lui voyant un cou ſans Goüeſtre eut effectivement de la peine à ſe tenir de rire. Cependant la peur de ſcandaliſer la compagnie lui ayant fait reprendre ſa gravité & ſon ſérieux, il cenſura l'immodeſtie de ſes Paroiſſiens. Faut-il ſe moquer, Meſſieurs, leur dit-il, de ceux à qui Dieu n'a pas donné tous leurs membres? Ne faut-il pas ſuporter les défauts du prochain, & les cacher même autant qu'on peut? Croyez-vous qu'encore que Dieu ait privé cet homme du Goüeſtre, il ne puiſſe pas lui donner le Paradis auſſi bien qu'à vous? Et l'Evangile ne nous apprend-il pas qu'il vaut mieux entrer au Ciel borgne, boſſu, boiteux, ou ſans Goüeſtre, que d'être précipité en Enfer avec une belle taille, & le plus parfait de tous les Goüeſtres.

L'Homme à barbe noire & à cheveux blancs.

IL y avoit autrefois au pays de Gaſtine un Seigneur de grande qualité, d'un accez ſi facile & ſi doux, qu'il ſe faiſoit un plaiſir de parler aux plus petites gens. Se promenant un jour à trois lieües d'une fort belle maiſon où il faiſoit ſon ſéjour ordinaire, accompagné d'une nombreuſe ſuite, il rencontra un payſan qui avoit la barbe noire & les cheveux tous blancs.

Le

Le cas lui paroiſſant nouveau, le Seigneur dit au bon homme de l'aller voir le lendemain au matin, & de demander le Seigneur François. Le bon-homme n'y manqua pas. On le fait monter, & on appelle tous les Medecins & Chirurgiens d'alentour qu'on avoit fait venir pour voir cet homme. Voilà, Meſſieurs, leur dit le Seigneur François, une choſe bien ſinguliere, des cheveux blancs & une barbe noire. Dites-moi, je vous prie, la raiſon de cette difference. Les uns diſoient que cela venoit de la grande humidité de ſon cerveau. Il a porté autrefois diſoient les autres, de la leſſive chaude ſur la tête. Il peigne ſa barbe, diſoit l'un avec un peigne de plomb. C'eſt diſoit l'autre une bizarrerie de la nature, ou peut-être l'effet d'une maladie. Qu'en croyez-vous, mon bon homme, lui dit alors le Seigneur François. Helas! Monſeigneur, répondit le bon homme. Je vous dirai ſans y faire tant de façons, que mes cheveux ſont plus vieux de vingt-ans que ma barbe, & qu'il faut par conſequent qu'ils blanchiſſent les premiers. Meſſieurs de la Faculté voyant que le Seigneur François ſe divertiſſoit de la réponſe du bon homme, n'eurent rien à contredire, & furent les premiers à dire que les ignorans étoient ſouvent plus heureux à trouver des raiſons que les ſçavans.

Le Curé de Domfront.

DOmfront petite Ville de la baſſe Normandie, du Dioceſe du Mans, où il y a dit-on, plus de faux témoins que dans tout le reſte de la Province, avoit autrefois un Curé qui à l'imitation des autres de ce Diocéſe exigeoit des ſommes exceſſives de ſes Paroiſſiens. Pour remédier à cet abus, l'Evêque fit un reglement pour les baptêmes, enterremens, mariage, confeſſions, &c. mais le Curé de Domfront ſe moquant de cela ne vouloit baptiſer perſonne, à moins que l'on ne lui donnât quatre fois autant que l'Evêque n'avoit taxé. On en fit plainte à l'Oficial, qui ordonna que le Curé de Domfront ne ſe feroit payer à l'avenir, que ſuivant le reglement de l'Evêque, le condamnant à reſtituer ce qu'il avoit exigé au delà ſur peine de ſaiſie de ſon temporel. Apel de l'Oficial à la Cour. On produiſit le reglement de l'Evêque, & quantité de plaintes de ceux dont le Curé avoit tiré des ſommes exceſſives. Le Curé pria la Cour de l'entendre, & de faire attention aux raiſons qui l'empêchoient de ſe conformer au réglement de l'Evêque. Vous ſçavez, Meſſieurs, que celui qui ſert à l'Autel doit vivre de l'autel. Tout le monde ſçait qu'un enterrement nous vaut mieux que quatre baptêmes. Je baptiſe mes Paroiſſiens, mais je ne les enterre preſque jamais, parce qu'auſſi-tôt qu'ils commencent à être grands, ils vont ſe faire pendre à Roüen pour faux témoins; ainſi me voilà privé

privé du droit d'enterrement, n'ayant pour tout que le Caſuel de ma Paroiſſe, car la dîme appartient à Monſieur l'Abbé de Saint Lo: Ainſi je mourrois de faim, ſi avec le baptême, je ne faiſois auſſi payer l'enterrement. Mais quand il arrive que quelqu'un ſe fait enterrer, je rabats le ſurplus ſur les frais de l'enterrement. Pour prouver cela, il produiſit une liſte d'environ deux cens perſonnes qu'il avoit baptiſées, dont cent quatre-vingts & tant s'étoient faits pendre. La Cour ayant égard à la remontrance du Curé, & trouvant ſa raiſon bonne, caſſa la Sentence de l'Oficial, & permit au Curé de ſe faire payer de l'enterrement, en bâtiſant ſes Paroiſſiens, moyennant le rabais par lui propoſé, le cas arrivant que quelqu'un ſe fît enterrer.

Naïveté d'un Payſan.

UN Payſan étant allé en Ville voir ſon Maître, & voulant entrer dans la chambre la trouva pleine de Demoiſelles. Le Payſan voyant cela, & voulant reculer, une jeune Demoiſelle, belle & fort enjoüée, lui cria tout haut; venez ici, mon ami, venez; approchez, ne craignez rien; nous ne vous mangerons pas. Le Payſan tout honteux ne laiſſoit pas de gagner la porte en baiſſant les yeux. Approchez-vous de moi, vous dis-je, reprit la Demoiſelle, & n'ayez peur de rien: je ne mors ni ne ruë. Tetedié, Mademoiſelle, répondit alors le Payſan, quo feret bon, cela étant monter ſur ine telle beite!

Autre

Autre d'une villageoiſe.

UNe femme de village s'étant confeſſée au Curé de ſa Paroiſſe, & n'ayant point d'argent à lui donner. Je n'ai point d'argent pour le coup, Monſieur le Curé, lui dit-elle, mais j'ai chés nous une belle poule blanche que je vous donne. Ayant dit cela elle retourne à la maiſon, pour aller donner ordre à quelque choſe; & un peu aprés le Curé envoya querir la poule par ſon valet, à qui la ſervante qui étoit ſeule à la maiſon ne fit aucune difficulté de la donner. La Maîtreſſe étant de retour & les poules allant ſe jucher, elle remarqua que la blanche n'y étoit pas. Où eſt donc nôtre poule blanche, dit-elle? Vous l'avez donnée au Curé, répondit la ſervante. Il l'a envoyée querir, & je la lui ai donnée. Si-tôt, repliqua la Maîtreſſe! Je l'ai donnée plus de cent fois au Diable, & il n'en a tenu compte, & pour l'avoir offerte une fois à Monſieur le Curé il l'a déja envoyée querir.

CON-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La gageure de trois voiſins.

TRois jeunes hommes de bon appetit, dont l'un étoit Curé, l'autre Marchand, & l'autre de Juſtice, parlant un jour de leurs amours, ſe trouvérent épris de trois femmes de leur voiſinage. Le plus enjoüé & le plus entreprenant des trois, propoſa aux deux autres de faire entr'eux une ſomme conſiderable qu'ils mettroient en main ſûre, ſans dire pour quoi

quoi, & que celui qui joüiroit de ſes amours le plus adroitement aux yeux même du mari, demeureroit maître de la ſomme. Auſſi-tôt propoſé, auſſi-tôt conclu, & chacun ſe retira pour aller mettre la main à l'œuvre.

L'homme de Juſtice avoit un Confrere qui étoit un peu cocu de ſa façon. Il alla trouver la femme qui étoit fort jolie, lui apprend la gageure qui s'étoit faite, & la prie de le faire gagner. Le mari avoit un petit Salon qui regardoit ſur la ruë, avec des fenêtres vîtrées qui ne s'ouvroient ni en dedans ni en dehors. La maiſon étoit conſtituée de maniere qu'on ne pouvoit entrer dans ce Salon ſans faire un grand tour. Le galant prit le tems que le mari & la femme étoient ſeuls dans la Sale auprés du feu. Il les regarde de la ruë au travers de la vître, leur donne le bon jour, & dit au mari faiſant l'étonné: N'avez-vous point de honte de baiſer ainſi vôtre femme devant le monde. Si un autre que moi étoit venu là il vous auroit trouvé en belle poſture. Vous étes fou, mon ami, répondit le mari, ou pour le moins yvre. Ma femme eſt à un coin & moi à l'autre. Je ne ſuis ni fou ni yvre, repartit le galant. Je vois fort bien ce que je vois; & vous étes ſi dévergondé qu'encore que je vous le diſe vous ne vous retirez pas pour cela. N'avez-vous point d'endroit où vous puiſſiez vous mettre à couvert, ſans ſcandaliſer ainſi les paſſans? Cela eſt du dernier vilain. En conſcience Compere, repliqua le mari, je croi que vous avez envie de rire à nos dépens. Car il n'eſt rien de plus faux que

ce

ce que vous dites; & ni elle ni moi, ne ſongeons nullement à cela. Il faut aſſeurément ou que vous vous trompiez, ou que ces vîtres vous faſſent voir une choſe pour l'autre. Je vous prie, Compere, dit le galant, faites-moi le plaiſir de venir à ma place, & j'irai à la vôtre. Nous verrons ſi vous vous tromperez auſſi bien que moi. Le mari paſſa dans la ruë, & le galant entra dans la Sale, où il ne fut pas plûtôt, qu'il prit la femme & en fit tout ce qu'il voulut, car ils étoient d'accord à l'avance. Tout beau, Compere, tout beau, dit le mari: Comme Diable vous y allez. He! mon pauvre voiſin, mon ami, répondit le galant, vous étes donc auſſi fou & auſſi yvre que moi. Je ſuis à un coin & vôtre femme à l'autre. C'eſt ce vilain verre qui fait voir tout de travers. Je vous jure, dit le mari que je croi que vous avez raiſon, car on diroit que vous baiſez ma femme. Sur cela le mari revint, & trouva le drôle auſſi tranquille que s'il n'y eût pas touché. Il faut, mon enfant, dit le mari à ſa femme faire changer ces vîtres-là: Cependant montons en haut de peur de pareil accident. C'eſt bien aviſé, dit la femme, & dés à preſent je vais envoyer querir le vîtrier, car ces équivoques ne valent rien.

Le Marchand fut bien ſurpris quand il apprit la fineſſe de ſon voiſin, & deſeſpera d'en faire une meilleure. Mais l'amour eſt un grand maître. Il aimoit la femme d'un Meunier, qui demeuroit à un quart de lieuë de là. Il donne avis à la femme de la gageure, & l'inſtruiſit

l'inſtruiſit de ce qu'elle avoit à faire. Il l'a pria entr'autres choſes d'accompagner ſon mari quand il apporteroit la pochée; ce qu'elle ne manqua pas de faire. Le Marchand étant averti du tems qu'ils devoient venir, alla au devant d'eux, & dit au Meunier, Il ſemble, mon Compere, que vous ſoyez bien chargé. Auſſi le ſuis-je, répondit le Meunier: Cette pochée péſe furieuſement. Vous étes un vigoureux homme, reprit le Marchand. Je ne ſuis pas plus fort que vous, & je gage que je porterai bien aiſement vous, vôtre femme, & la pochée. Je voudrois, repliqua le Meunier, qu'il vous prît envie de gager quelque choſe. A cela ne tienne, ajoûta le Marchand, mais à condition que vous vous mettrez comme je dirai, afin que je puiſſe mieux vous prendre. Soit, répondit le Meunier. Que voulez-vous donc gager? Le Marchand ne propoſa que ce qu'il avoit envie de perdre. Il fit donc mettre le Meunier le ventre contre terre, mit la pochée deſſus, & la femme ſur la pochée le ventre en haut, & les jupes trouſſées, puis ſe mit en poſture de les embraſſer avec la pochée, & plantoit & replantoit chemin faiſant des cornes au pauvre Meunier, qui ne pouvoit rien voir de tout le manége. Il ſe tremouſſa ſi long-tems, faiſant ſemblant de n'avoir pas les bras aſſés longs pour pouvoir tout embraſſer, qu'ayant fait ce qu'il ſouhaitoit, & ſe trouvant fatigué de la voiture, il ſe leva, & dit enfin au Meunier: Vous avez gagné Compere, & j'avouë que j'ai trop compté ſur mes forces. Je ſçavois

vois bien que vous perdriez, dit le Meunier, aprés s'étre tiré de deſſous la pochée.

Il ne reſte plus que le Curé. Voyons comme il ſe tirera d'affaire. Il aimoit la femme d'un Payſan de ſon village, qui ſe trouvoit fort bien de lui. Il ne lui fut pas difficile de lui dire dequoi il s'agiſſoit, & de l'inſtruire de ce qu'elle devoit faire pour lui rendre ſervice. Leur plan étant fait, & la Donzelle ſçachant bien ſon rollet, elle ne manqua pas vers l'heure de minuit, de crier de toute ſa force, un Confeſſeur, je ſuis morte. Le mari bien étonné d'un accident ſi peu attendu, allume la chandelle, fait lever tout ſon monde, la viſite par tout, lui tâte le poux, & ne voyant rien d'extraordinaire ne ſçait que juger de ſon mal. Elle de crier de plus belle, diſant. Je ſuis bien aſſeurée que je n'ai pas une heure de vie. Qu'on aille querir Monſieur le Curé. C'eſt ce qu'il y a de plus preſſé, & dequoi j'ai le plus de beſoin. Le mari envoye d'abord un valet, qui frape long-tems à la porte du Curé, qui dormoit ou en faiſoit ſemblant. Le Curé ſe leve enfin, & demande ce qu'on veut. Mon maître vous prie, Monſieur le Curé, dit le valet, de venir chés lui au plus vîte, car nôtre maîtreſſe ſe meurt. L'apparence d'y aller de l'heure qu'il eſt. Retourne-t'en, mon ami, dit le Curé. J'irai dés qu'il ſera jour. Le valet s'en retourne avec cette réponſe; & quoique la malade ſçût qu'il n'en rapporteroit pas d'autre, elle redoubla ſes cris & dit, Quelle pitié, bon Dieu! me refuſer les Sacremens en l'état où je ſuis.

Ha! le méchant Curé! & pourquoi lui payons-nous les dîmes? Qu'on y renvoye en diligence, mon ami, je vous en ſuplie, car je ſens que mon mal augmente, & qu'il faut bientôt déloger. Le pauvre mari la croyant de bonne foi, y renvoye ſa ſervante, qui lui paroiſſoit plus habile que le valet. Elle penſa enfoncer la porte du Curé à force de heurter. Le Curé vient enfin à la fenêtre, & demande d'où vient qu'on heurte de cette maniere, & à une telle heure. Quelle honte, Monſieur le Curé, dit la ſervante, de laiſſer mourir une femme ſans Confeſſion? Ne craignez-vous point que Dieu vous en puniſſe. Ma maîtreſſe ſe meurt. Venez au nom de Dieu ſans retardement. Ne l'abandonnez pas dans cette extrémité. Vîte, vîte. Je ne ſçai ſi vous la trouverez en vie. Ma mie, dit le Curé, je ne ſuis point de deux paroles. Tu te donnes bien de la peine, je ne ſçai point marcher la nuit, j'irai la voir quand il ſera jour. La ſervante de retour avec cette réponſe. Bon Dieu! dit la malade, ayez pitié de moi! Me laiſſera-t-on mourir comme une bête? Mon ami, dit-elle à ſon mari, ſecourez-moi au nom de Dieu dans ce preſſant beſoin. Allez-y-vous-même. Il n'oſera pas vous refuſer. Si je meurs plaignez-vous en à l'Evêque, afin qu'une telle action ne demeure point impunie, & qu'on lui ôte une Cure dont il eſt fort indigne. Le pauvre mari s'en va lui-même frapper à la porte du Curé, qui fait ſemblant de dormir profondement. Il s'éveille enfin, vient à la fenêtre, & demande ſi l'on a reſolu

ſolu de le tourmenter toute la nuit. Comment Monſieur le Curé, dit le mari? Eſt-ce le devoir d'un bon Paſteur de laiſſer ainſi mourir ſes brebis ſans Confeſſion? Au nom de Dieu diligentez-vous. Vous répondrez de ſon ame ſi elle meurt ſans recevoir les Sacremens qu'elle a demandez à tems. J'ai une Lanterne, & vous verrez aſſés clair. Craignez-vous de moüiller vos ſouliers. Non, mon ami, répondit le Curé, ſi je ne ſuis pas allé chés vous dés la premiere fois que vous m'avez envoyé querir, & ſi je n'y vais point encore avec vous, ce n'eſt pas ma faute. Je ne ſçavois pas hier au ſoir que vous auriez beſoin de moi; car je donnai mes ſouliés & mes chauſſes à raccommoder. Quelle apparence d'aller nüds pieds dans la boüe? on doit me les rapporter ce matin. Dés que je les aurai j'irai chés vous, bien marri de ne pouvoir y aller tout à l'heure. Comment, dit le mari? demain au matin? ma femme ſera morte. Au nom de Dieu venez tout à l'heure: J'aime mieux vous y porter. Si vous voulez prendre cette peine, répondit le Curé, je ſuis tout prêt à partir. Le Curé s'habille, le mari le charge ſur ſon dos, & l'emporte chés lui. Il y trouva tout le monde en pleurs, & la femme à l'agonie à ce qu'il ſembloit. Il s'approche du lit, lui parle à l'oreillle, & ſe tournant vers les aſſiſtans. Mettez-vous tous en oraiſon, mes amis, leur dit-il, priez Dieu de lui redonner ſes eſprits, afin de pouvoir recevoir l'abſolution, car je ne croi pas qu'elle entende, bien loin d'être en état de pouvoir

ſe confeſſe. Le pauvre mari & tous ceux qui étoient préſens ſe mirent à genoux, pendant que Monſieur le Curé alloit reſſuſciter la malade. En effet il la regaillardit ſi bien, qu'il la guérit entiérement. Quand il en eut pris à ſuffiſance, elle commença à parler, & à remercier Dieu. Tous les ſpectateurs regardérent cette prompte guériſon comme un miracle, & en remercierent le Curé, qui s'en retourna fort joyeux du ſuccez de ſon entrepriſe, perſuadé qu'il avoit gagné, & que le tour qu'il avoit fait, valoit mieux que les deux autres. Ils ſont tous trois fort bons, & il ſeroit difficile de décider lequel eſt le meilleur. Il faut laiſſer quelque choſe aux Lecteurs; & c'eſt à eux que nous en renvoyons le Jugement.

Le Medecin & le Maréchal.

UN Medecin ayant un cheval malade envoya querir le Maréchal pour le médicamenter. Le Maréchal dit qu'il faloit lui donner un breuvage, qu'il lui prepara, & enſuite le ſaigner. Le cheval étant gueri, le Medecin envoya querir le Maréchal, & lui dit: Que vous dois-je, mon ami, pour avoir gueri mon cheval? Rien, Monſieur, répondit le Maréchal. Nous ne prenons point d'argent de ceux de la profeſſion.

Le Gentilhomme & la villageoiſe.

UNe jeune Payſane courant apres ſon âneſſe qui ſe preſſoit d'aller rejoindre ſon petit poulain, il paſſa un Gentilhomme qui la voyant aſſés gentille, lui dit: D'où étes vous, ma mie? De Ville-Juif, Monſieur, dit-elle. De Ville-Juif, dit le Gentilhomme? Et ne connoiſſez-vous point la fille de Nicolas Guillot? Je la connois fort bien, Monſieur, repartit la fille. Faites-moi la faveur, je vous prie, reprit-il, de lui porter un baiſer de ma part, & en diſant cela il ſe mit en devoir de la vouloir baiſer. Monſieur, dit alors la jeune fille, ſi vous étes ſi preſſé donnez-le à mon âneſſe; elle y ſera plûtôt que moi.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Magicien.

UN Medecin qui avoit paſſé les beaux jours de ſa vie ſans ſe marier, ſe retira à Pavie, & acquit tant de réputation, qu'il fut en peu de tems un des Medecins de la ville le plus employé. Aprés un ſéjour de pluſieurs mois, il ſe rendit amoureux de la fille d'un Apoticaire, qu'il épouſa du conſentement de ſes parens. Comme la jeuneſſe eſt incompatible

avec

avec la vieilleſſe, la Belle ne put pas ſe contenir long-tems dans les bornes du devoir, & s'empêcher d'écorner la foi conjugale. Il eſt vrai que la vigilance & la jalouſie de ſon mari, qui ne la perdoit preſque pas de vûë, ſans mettre quelqu'autre Argus à ſa place, étoient des motifs aſſés puiſſans pour la porter à une licence ſi ordinaire au ſexe.

Jamais eſclavage n'a été pareil à celui de cette femme, puis qu'elle n'avoit rien de libre que la fenêtre de ſa chambre, qui donnoit ſur le jardin. Pendant cette dure captivité, il arriva un Magicien qui charmoit tout le monde par ſes ſecrets, & qui étoit en ſi grande veneration, qu'il n'y avoit perſonne qui ne s'eſtimât heureux de pouvoir baiſer le bord de ſa robe. Chacun le ſuivoit enfin comme un ſecond Moyſe. Le Magicien ſe prévalant de la ſimplicité publique, perſuada au Paviens qu'il avoit des herbes, & entr'autres une nommée Alivergo dont il faiſoit des merveilles. Un tel jour, dit-il, je ferai une choſe par le moyen de cette herbe, qui convertira les plus endurcis. Monſieur le Docteur ayant appris cette magnifique promeſſe, ne voulut pas manquer de ſe trouver au miracle, & d'y amener ſa femme dans l'eſperance que cela la corrigeroit de ſa vie libertine. Mais ce fut jetter de l'huile dans le feu; car la Belle ne vit pas plûtôt le Magicien qui étoit bien fait de ſa perſonne, qu'elle en fut ſi charmée, qu'elle ne ſongea plus qu'à trouver les moyens de lui déclarer ſa paſſion. Le cœur du Magicien étoit à peu prés dans la même ſitua-

tion. Il avoit remarqué la Belle, & avoit été ſi frapé de ſa beauté, que ſon eſprit n'étoit occupé que des plaiſirs d'une ſi douce & ſi flateuſe idée. Les choſes ainſi diſpoſées, il ne reſtoit plus qu'à trouver tems & lieu pour contenter leurs amoureux deſirs. Je ne ſçai comme ils firent, mais au moins ils trouverent moyen de ſe voir ou de s'écrire. Ils furent tous deux ravis de ſe trouver ſi conformes dans leurs ſentimens. Il fut reſolu entr'eux, que comme leurs cœurs étoient bleſſez d'un même trait, ils devoient chercher les moyens de ſe guérir reciproquement. Pluſieurs expédiens furent propoſez pour ne pas gendarmer le mari, mais la Belle trouva des inconveniens par tout, & rien ne lui parut meilleur pour tromper le jaloux, & pour prévenir les mauvais jugemens des voiſins, que de faire la malade, & d'avoir recours dans cette extrémité aux herbes d'Alivergo qui avoient guéri tant de gens. Heureuſement le Docteur fut alors appellé chés un Gentilhomme de la campagne attaqué de la Goutte. La Belle profite de l'occaſion, & fait ſemblant d'être fort incommodée des vapeurs de mere; mal ſans rime, & ſans raiſon, & où les plus habiles Medecins perdent leur Grec & leur Latin. Les voiſines averties de cet accident accourent toutes à ſon ſecours. Chacune s'empreſſe à donner du ſoulagement à la malade; l'une lui barboüille le nez de vinaigre, l'autre lui fait ſentir quelque choſe de puant; l'une la délaſſe, pendant que l'autre lui brûle au nez du papier gris ou de la plume.

plume. Mais voyant que tout cela ne produiſoit rien. Le plus court, dit une, eſt d'avoir recours au Magicien; ſon herbe d'Alivergo en a guéri pluſieurs de la même maladie. A ce mot de Magicien, la malade pouſſe un profond ſoûpir, & comme ſi elle fût revenuë de ſincope; Divin Magicien, s'écria-t-elle, ayez pitié de moi, autrement je ſuis morte. Les voiſines voyant qu'elle demandoit le Magicien & ſes remédes, commanderent à la ſervante de l'aller querir en diligence. La créature qui étoit faite à la main, & qui ſçavoit mieux que les autres la cauſe de la maladie, courut promptement au Magicien, qui connut au langage de la ſervante que les affaires étoient en bon train, & ſans ſe faire prier davantage, il prit un valet avec lui qu'il chargea d'un ſac d'herbes, & s'en vint chés la malade qui l'attendoit avec impatience.

Il ne fut pas plûtôt entré que les voiſines ſe mirent à genoux, & le prierent de leur donner de l'herbe d'Alivergo; ce qu'il fit avec les cérémonies requiſes; mais ce n'étoit pas de la bonne; car il n'en avoit pas pour tout le monde. Il s'approche de la malade, & lui demande ſi elle avoit bien de la confiance à ſes herbes? Pourquoi me demander cela, répondit la malade, d'une voix entrecoupée de ſanglots? Je ſuis perſuadée qu'il n'y a que cela qui puiſſe me guérir; & il me ſemble même que vôtre préſence m'a déja ſoulagée. C'eſt fort bien, Madame, dit le Magicien, voila le chemin de la convaleſcence. Au reſte, ajoûta-

ajoûta-t-il, il eſt tems de commencer; mais il faut que je ſois ſeul. C'eſt fort bien, dit la plus apparente des voiſines : nous allons, donc nous retirer, & laiſſer la malade à vos ſoins charitables. Elles ne furent pas plûtôt ſorties, que le Medecin & la malade également impatiens, commencerent à faire le reméde. Il fut ſuivi de quelques défaillances dont on ne fut pas long-tems à revenir, & qui eurent un dénoüement agreable. Le valet voyant tant de merveilles ne jugea pas à propos de garder les manteaux. Il ſe mit ſur un petit lit avec la ſervante, & lui apprit ce que c'étoit que l'herbe d'Alivergo. Le retour du mari auquel on ne s'attendoit pas ſi-tôt, troubla un peu la fête, & les champions furent obligez de lever le piquet avec tant de précipitation, que le Magicien n'eut pas le temps de reprendre ſes chauſſes. La ſervante tout échauffée courut dire aux voiſines que l'herbes avoit fait des merveilles, & que ſa Maîtreſſe étoit guerie, & fut en même tems ouvrir à Monſieur le Docteur. Il fut ſurpris de trouver chés lui ſi groſſe compagnie; mais plus ſurpris encore d'y voir ces deux viſages. Il en demanda d'abord la cauſe. Sa femme d'un viſage gai & riant lui conta l'avanture, le danger où elle avoit été pendant ſon abſence, & comment elle avoit fait venir le Magicien qui l'avoit guerie par la vertu de ſon Alivergo en moins de rien. Le mari joyeux qu'un tel miracle ſe fût fait chés lui, remercia le faiſeur & lui donna congé. Cependant, Monſieur le Docteur trouvant le chevet un peu

peu trop bas, & voulant le hauſſer, vit les chauſſes du Magicien, qui lui mirent d'abord martel en tête. Sa femme qui étoit fort ruſée, s'en étant apperçûë, alla au devant de la difficulté. Ayant été guerie par un ſi precieux remede, il étoit de la prudence, mon cœur, d'avoir en cas de rechûte le même ſecours à portée. C'eſt ce qui m'a obligée de prier le Magicien, de me laiſſer ce que vous voyez. La ſervante qui avoit profité du reméde, voyant que ſa Maîtreſſe avoit fait paſſer les chauſſes du Magicien pour les herbes d'Alivergo, eut de la peine à s'empêcher de rire, & alla dire au Magiſter de les venir querir avec magnificence pour mieux confirmer ce que ſa Maîtreſſe avoit dit. Le Magicien goûta fort l'expédient, envoya querir pluſieurs de ſes amis qu'il fit marcher deux à deux pour aller prendre ſes chauſſes, qu'il avoit laiſſées à la bataille. Le Docteur voyant venir tant de gens chés lui, ne ſçavoit ce qu'on vouloit dire. Jugeant cependant qu'un ſi bel ordre & une ſi grande cérémonie n'étoient pas ſans miſtére, alla au devant d'eux, & leur ouvrit la grande porte. Le Magicien étant monté à la chambre fit de grandes inclinations, puis reprit ſes chauſſes envelopées dans un linge bien propre, & les fit baiſer avec beaucoup de cérémonie à tous les aſſiſtans, & ſur tout à Monſieur le Docteur. Cela étant fait il s'en retourna dans le même ordre qu'il étoit venu.

Loüis onze refuſe une Charge.

UN homme de bon entendement ayant appris qu'il y avoit une Charge vacante, prit la Poſte & la vint demander à Loüis onze Roi de France. Ce Prince lui refuſa tout net ſans lui laiſſer la moindre eſperance d'y revenir. Le ſuppliant remercia le Roi fort humblement & ſe retira. Le Roi ſçachant que cet homme étoit ſage, crût qu'il n'avoit pas bien entendu ce qu'il lui avoit dit. Il le fit rappeller, & lui demanda s'il l'avoit bien entendu? Fort bien, Sire, répondit l'homme. Que t'ai-je dit, reprit le Roi? Vous m'avez refuſé, Sire, répliqua l'homme, la Charge que je vous ai demandée. Pourquoi m'as-tu donc remercié, repartit le Roi? De m'avoir promptement refuſé, répondit le demandeur, ſans me faire perdre mon tems à ſolliciter vôtre Majeſté, en me donnant une vaine eſperance. Le Roi fut ſi content de cette réponſe, qu'il lui donna la Charge, & lui en fit expédier la patente ſur le champ.

Pourquoi Leonides épouſa une petite femme.

LEonides de Lacédemone s'étant marié avec une femme de fort petite taille, & ſes amis lui ayant demandé pourquoi un homme auſſi ſage que lui avoit choiſi une Naine pour Epouſe? Mes amis, leur dit-il, ayant trouvé de la neceſſité à me marier, j'ai cru qu'il étoit de la prudence de ne prendre d'une

ne méchante choſe que le moins que je pourrois.

D'un Plaideur qui vouloit un Avocat auſſi vieux que ſon Procès.

UN Plaideur avoit un gros & vieux procès, qui avoit déja paſſé par pluſieurs tribunaux. Etant enfin venu au Parlement par apel, & l'appellant cherchant un Avocat fameux, on lui en indiqua un de plus employez du Parlement; mais quand il l'eut vû il n'en voulut point, diſant pour raiſon que ſon procès étant plus vieux que cet Avocat, qui n'étoit pas né quand il fut commencé, il ne pouvoit par conſequent, rien ſçavoir de ſon affaire. Il falut donc lui donner un Avocat auſſi vieux que ſon procès, le bon homme s'imaginant que le procès & l'Avocat étant tous deux de même âge, ſon affaire en iroit mieux.

Le Prince & l'Aſtrologue.

UN Prince Souverain rencontra un jour en ſon chemin un Aſtrologue, qui ſe mêloit de prédire l'avenir. Je ſuis bien aiſe, Monſeigneur, de vous avoir rencontré: Je vous cherchois pour vous apprendre une mauvaiſe nouvelle, dont il eſt bon pourtant que vous ſoyez averti, pour donner ordre à vos affaires & à vôtre conſcience; ce que je vous conſeille de faire ſans perdre de tems, car je vous déclare & vous aſſeure que vous n'ayez pas trois mois à vivre. Comment ſçais-

tu

tu cela, dit le Prince? Je le ſçai, Monſeigneur, par le moyen de l'Aſtrologie, qui m'apprend que vous mourrez dans ce tems-là d'une mort violente. Et toi, reprit le Prince, de quelle mort mourras-tu? Je mourrai d'une fiévre chaude, répondit l'Aſtrologue. Je veux te faire voir, repliqua le Prince, que tu es un viſionnaire & ta ſcience une viſion, car tu ſeras pendu tout à l'heure. Qu'on le méne en priſon, & qu'on le pende, dit le Prince. Vous voyez, Monſeigneur, dit alors l'Aſtrologue, d'une voix chancelante, que j'ai dit la verité. Tâtez, tâtez-moi le poux, je vous prie, & vous verrez ſi je n'ai pas la fiévre bien chaude. Le Prince trouva cela bon, & lui donna la vie.

Le Gentilhomme & le Payſan.

UN Gentilhomme rencontrant un Païſan, lui dit: Où vas-tu? Que ſçai-je moi, répondit bruſquement le Payſan? Le Gentilhomme trouvant la réponſe inſolente. Tu n'en ſçais rien, coquin, dit-il? Je vais t'apprendre à parler. Qu'on le méne en priſon tout à l'heure. On ſaiſit d'abord le pauvre Payſan & on l'emmene. Vous voyez, Monſieur, dit alors le ruſtre, que je vous ai repondu juſte, car je vous jure que je ne ſçavois pas que j'allaſſe en priſon. Cette réponſe fit rire le Gentilhomme, qui commanda qu'on le laiſſât aller.

La Chaiſe percée.

UN Gentilhomme de la Province qui étoit venu à Paris pour affaires, & qui logeoit du côté du Louvre, étant un jour dans la ruë Saint Antoine embarraſſé de ſa contenance, & preſſé d'aller où les Rois ne peuvent envoyer perſonne pour eux, ne ſavoit que faire, & où poſer ſon paquet. Le hazard le mena devant la boutique d'un Tapiſſier. N'avez-vous point une chaiſe percée, lui dit-il? Oüi, Monſieur, répondit le Tapiſſier, & en diſant cela, il lui en apporta une. N'en avez-vous point de plus propre, reprit le Gentilhomme? Oüi, Monſieur, repliqua le Tapiſſier, j'en ai de velours de toutes couleurs. Faites-m'en voir deux ou trois, que je choiſiſſe. Le Tapiſſier n'eut pas plûtôt le dos tourné pour aller chercher les chaiſes, que le Gentilhomme défait ſa culote, & met ſon fardeau bien proprement dans celle qu'il lui avoit laiſſée. Le Tapiſſier au retour le voyant en cette poſture: Que faites-vous, Monſieur, lui dit-il? J'eſſaye la chaiſe, répondit-il; mais je n'en veux point, car elle eſt trop baſſe, & remettant ſa culote il s'en alla.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Tueur de Mouches.

UN Payſan de Normandie ayant donné à garder une terrinée de lait à ſon voiſin, dit quand il fut queſtion de la rendre, que les mouches l'avoient mangé. Le voiſin le fait aſſigner, & la cauſe ayant été plaidée, le Juge le condamna à reſtituer le lait. Il fit ce qu'il pût pour s'empêcher d'être condamné, & dit plus de vingt fois que les mouches l'avoient

voient mangé. Pourquoi ne les as-tu pas tuées, lui dit le Juge? Mais eſt-il permis de tuër les mouches, répondit le Payſan? Oüi, dit le Juge. En quelque lieu que je les trouve, reprit le Payſan? Oüi, répliqua le Juge, en quelque lieu que tu les trouves. Le Payſan voyant alors une mouche ſur la jouë du Juge, s'approche de lui, & lui ajuſte un ſoufflet avec toutes ſes circonſtances & dépendances, en diſant. La voilà la maîtreſſe mouche. Elle a bien la mine d'être de celles qui ont mangé mon lait. Le Juge prit le ſoufflet en patience ſans rien dire, parce qu'il avoit fait la loi lui-même.

Ingénuité d'une femme à ſon Mari la premiere nuit des nôces.

UNe jeune fille ayant été fiancée à un jeune homme de bonne volonté, & certaines difficultez ſurvenuës ayant fait traîner le mariage un an durant, le Cavalier ſolicitoit preſſamment la Belle de lui accorder quelques faveurs à décompter ſur le mariage; mais il n'y eut pas moyen d'en rien obtenir; dequoi il eut une trés-grande joye, croyant qu'il avoit trouvé un thréſor de ſageſſe. Le mariage ſe fait enfin, & le jour s'étant paſſé en feſtins & en dances, l'heure vint de laiſſer coucher les mariez. Les femmes conduiſirent la mariée à ſa chambre, où le mari ne tarda pas à la venir trouver. Etant au lit avec elle: C'eſt à ce coup, ma mie, lui dit-

il, que vous ne pouvez plus refuſer ce que je vous demande depuis ſi long-tems. Je vous avouë de bonne foi que vous avez fort bien fait de n'avoir voulu me rien donner à l'avance. Je ne vous le demandois que pour vous éprouver; & ſi vous en aviez uſé autrement, je ne vous aurois jamais épouſée. Ho! vraiment, répondit-elle, de la meilleure foi du monde, je n'avois garde de le faire; j'y avois déja été attrapée deux ou trois fois.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

L'Arracheur de dents.

IL y avoit un certain Maréchal de Normandie qui arrachoit les dents ſans toucher, & ſe vantoit même de les faire arracher au patient ſans douleur. Voici comme il s'y prenoit. Il mettoit un fil retors en deux ou trois doubles, en lioit bien la dent, & l'attachoit à ſon Enclume. Puis il faiſoit chauffer un fer, & à chaque coup de ſoufflet, diſoit *Baribara*.

Le fer étant tout rouge, il le prenoit avec ſa tenaille, & faiſant ouvrir la bouche à la perſonne il lui approchoit bruſquement ce fer du nez. La peur de ſe brûler faiſoit retirer le patient, qui laiſſoit ſa dent au bout du filet. Il ne faiſoit pas de même quand il vouloit s'arracher une dent. Il prenoit ſon arbaléte, la bandoit, & attachoit à la corde de l'arc un fil à deux ou trois doubles, dont l'autre bout étoit attaché à ſa dent, puis il tiroit ſon arbaléte qui emportoit ſa dent ſi légerement, qu'il ne ſentoit, diſoit-il, aucune douleur.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Qui veut tout avoir perd tout.

UN homme priant Dieu dans une Egliſe trouva une bourſe pleine d'or. Il appella deux de ſes amis, & leur conte ſa bonne fortune. Là-deſſus ils vont boire enſemble. Celui qui l'avoit perduë revient ſur ſes pas, demande dans l'Egliſe ſi l'on n'avoit point vû une bourſe. On lui dit qu'un jeune homme dont on lui fit le portrait, en avoit trouvé

une. Il s'en informe dehors, & apprend que le même homme avec deux ou trois de ſes amis étoient allez boire dans un cabaret qu'ils lui nommerent. Il prend d'abord un Sergent, & entre dans le cabaret. Il trouve ſes gens à table, & leur demande s'ils n'avoient point trouvé une bourſe. Le trouveur ne pouvant nier le fait, avouë, tire la bourſe, & la preſente à celui à qui elle appartenoit, en lui diſant qu'ils venoient de compter, & que croyant avoir fait fortune, il avoit regalé ſes amis, & qu'il ne s'en faloit que d'un Ecu, qu'il avoit payé pour leur colation, que tout ſon argent n'y fût. L'autre répondit qu'il vouloit tout ſans qu'il y manquât une maille. Le trouveur n'en ayant point pour lui rendre, comme c'étoit en Normandie le perdant fait Haro ſur lui. Le Sergent veut lui mettre la main au colet, mais il s'échape à la faveur de ſes amis. Le Sergent & la partie courent aprés. Il fuyoit avec tant de viteſſe, qu'une femme groſſe s'étant trouvée à ſon chemin fut renverſée, & accoucha avant ſon terme. Comme il étoit vivement preſſé, il rencontre un âne qu'il prend par la queuë pour mettre toûjours l'âne entre lui & les pourſuivans; & tire cette queuë ſi fort qu'il l'arrache. Chaſſé de ce petit retranchement, & voyant l'échelle d'un Maçon qui couvroit une maiſon, il monte tout au haut de l'échelle; mais la partie ſecouë l'échelle ſi rudement qu'il fait tomber ſon homme, qui ſauta ſur le Sergent & lui rompit un bras. Pris enfin & mis en Juſtice, chacun fit des plaintes contre

tre lui. Le perdant demandoit ſa bourſe & ſon argent : Le mari de la femme groſſe des dédommagemens pour ſon enfant mort, & pour ſa femme qui étoit fort mal, le Sergent pour ſon bras rompu. Le Juge aprés avoir ſagement examiné les raiſons de part & d'autre, ordonne que puis que l'Accuſé n'avoit pas tout l'argent, il le garderoit juſques à ce qu'il pût le rendre en entier: A l'égard de l'enfant mort & de la femme malade, il fut dit qu'il la feroit médicamenter, & que quand elle ſeroit guerie, il coucheroit avec elle juſques à ce qu'il eût fait un autre enfant ; & pour le bras rompu, il fut ordonné que le Sergent monteroit au haut de l'échelle, ſe laiſſeroit tomber ſur l'accuſé, & lui romproit le même bras, ſuivant la loi du Talion. Je vous donne à penſer ſi chacun ne ſe rendit pas appellant de la Sentence.

La violence volontaire.

UNe jeune beauté s'étant renduë amoureuſe d'un jeune homme bien fait, lui donna tant de libertez qu'ils en vinrent à l'abordage. Le jeune homme ne ſongeoit qu'à ſe divertir, mais la Belle penſoit au mariage. Comme le Galant temporiſoit, & ne vouloit rien conclure, la Belle lui fait procés devant l'Oficial, & ſe plaint qu'il l'a trompée ſous promeſſe de mariage. Le Cavalier ſe défend, & nie d'avoir eu avec elle aucun commerce. La Belle ſoûtient le contraire. Le Juge la queſtionne, & lui demande en quel lieu il avoit

eu affaire avec elle. Il m'a attrapée contre une muraille, répond la plaignante. Comment cela ſe peut-il, replique le Juge ? Vous êtes de beaucoup plus grande que lui. Il n'auroit ſçû y atteindre, & il ne peut pas vous avoir fait violence. Il eſt vrai, Monſieur, repartit la Belle; mais je dois auſſi vous dire que je me baiſſois un peu. Je vous entends, dit le Juge. La violence eſt grande.

Ingénuité d'un valet.

UN homme voyant ſon valet avec un vieux chapeau gras, qui baiſſoit les aîles de tous les côtés : Qui t'a donné, lui dit-il, ce chapeau de cocu ? C'eſt un de vos vieux, Monſieur, répondit-il, que Madame m'a donné.

Autre.

UN certain Gentilhomme avoit un valet à toutes mains, c'eſt-à-dire, qu'il faiſoit la dépenſe & gouvernoit toute la maiſon, & ne recevoit pour tous gages que cinquante francs. Cependant il étoit fort propre : Et comme ſes gages n'étoient pas ſuffiſans pour faire une telle dépenſe, ſon Maître s'en allarma, & lui dit : Tu n'as que cinquante francs de gages, & il n'eſt pas poſſible que tu ſois ſi propre ſans me gribeler. Faiſons un autre marché. Je veux te donner cent francs, mais à condition que tu ne me déroberas rien. A combien cela reviendroit-il par ſemaine, dit le

le valet? A quelque choſe de moins que vingt ſous, répondit le Maître. Vingt ſous par ſemaine, dit le valet? Attendez un peu que je ſonge. Aprés avoir quelque tems compté par ſes doigts. Non, Monſieur, dit-il à ſon Maître, je ne puis pas faire cela. Il y auroit trop à perdre pour moi.

Qui refuſe muſe.

UNe jeune Demoiſelle s'étant mariée à un Cavalier fort bien fait qu'elle aimoit avec paſſion, ſi-tôt qu'ils furent couchez, il ſe mit à la careſſer. La Belle faiſant la ſucrée, comme ſi le choc lui eût fait peur. Attendez encore un peu, je vous en ſupplie, mon ami, lui dit-elle. Pourquoi perdre du tems, Mademoiſelle, répond le Cavalier? N'ai-je pas aſſez attendu? Pourquoi faire la difficile lors qu'il n'eſt plus tems de reculer? Je ne veux point reculer, Monſieur, répliqua la Belle: Je veux bien ce que vous voudrez: mais, je vous prie, de me permettre de dire avant mon *Pater*. Dites-le donc, répondit-il. Pendant qu'elle faiſoit ſa priere l'ardeur du Cavalier vint à ſe refroidir, auſſi dit-on que les femmes ſont des vaiſſeaux à rames qui ſont toûjours prêts à faire route; mais les hommes ſont des vaiſſeaux à voiles, qui ne vont qu'avec le vent. Le *Pater* étant achevé, & la Belle voyant qu'on ne lui diſoit rien, prononça tout haut ces paroles, *ſed libera nos à malo*. Comme le Cavalier ne branloit point, la Belle croyant qu'il s'imaginât qu'elle n'avoit pas encore achevé, dit encore plus haut,

ſed

ſed libera nos à malo. Amen Jeſus. Le mari auſſi immobile qu'auparavant, la Belle le pouſſa, & lui dit, j'ai fait, Monſieur. He bien, Mademoiſelle, recommencez, répondit-il. Elle bien honteuſe, promit qu'on ne l'y prendroit plus, & réſolut de profiter de l'occaſion quand elle ſe préſenteroit.

La Brochet du Florentin.

UN Florentin ayant pris un brochet d'une prodigieuſe grandeur, réſolut d'en faire preſent au Grand Duc qui aimoit les choſes extraordinaires. Il ſe preſente avec ſon brochet, & demande à parler au Grand Duc; mais il n'y eut pas moyen d'avoir entrée, à moins qu'il ne promît à un des Gardes la moitié de ce qu'il auroit du Duc. Ce Prince admira ce brochet; toute la Cour en fit de même, & il y eut ordre de donner cent Ducats à celui qui l'avoit apporté. L'homme entendant l'ordre: Non, Monſeigneur, dit-il, cent coups de bâton, & non pas cent Ducats. Le Grand Duc étonné d'un cas ſi extraordinaire, lui en demande la raiſon. C'eſt, Monſeigneur, répondit l'homme, que je n'ai pû avoir entrée ici ſans promettre à un des Gardes de vôtre Alteſſe, qu'il auroit la moitié de ce que vous me feriez donner: Ainſi, je vous prie, de m'en faire donner cinquante & à lui autant. Non, répondit le Duc, il n'en ſera pas ainſi:

ainſi : Vous aurez les cent Ducats, & lui les cent coups de bâton. Ce même Duc fit de grandes liberalitez à un Bourgeois de Florence, qui de riche étoit devenu gueux, & qui mourut enfin de même. Il fit ſon teſtament, & laiſſa le Prince ſon héritier, le chargeant de nourrir trois filles qu'il laiſſoit, & de payer ſes créanciers qui étoient en grand nombre : Ce que le Duc fit le plus genereuſement du monde.

NOU-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Naïveté d'un Payſan à la femme d'un Avocat.

UN Payſan ayant emprunté une Jument pour voiturer du bois, la bête jetta à terre celui qui la montoit, s'enfuit dans le bois & fut mangée des loups. On veut lui faire payer la Jument, il n'en veut rien faire, & ſur ſon refus on le fait aſſigner. Le bon-homme s'en va à la ville pour conſulter ſon Avocat, qui ne ſe trouva pas chez lui. Sa femme

me lui demande ce qu'il ſouhaitoit, il répond qu'il avoit une petite affaire à conſulter. Madame l'Avocate voyant qu'il y avoit de l'argent à gagner, fait attendre le bon-homme; mais voyant que l'Avocat ne venoit point, l'impatience le prit, & il dit à la Demoiſelle qu'il voudroit bien lui conter ſon affaire. Je ne m'y entens pas beaucoup, lui dit-elle, neanmoins, je vous entendrai volontiers, en attendant que Monſieur vienne. Le pauvre homme s'embarraſſa ſi fort dans la diſcuſſion de ſon affaire, qu'il n'y avoit pas moyen de l'entendre. Si vous ne vous expliquez pas mieux, mon ami, lui dit-elle, je puis vous aſſeurer que je ne vous entendrai point. Il me ſemble pourtant, Madame, répondit le Payſan, que ce que je dis eſt aſſez clair; mais pour vous faire mieux entendre, ſupoſez que vous ſoyez une Jument. Je vous emprunte de vôtre mari, je vous ſangle, je vous bride, je vous mets la croupiere, je monte ſur vous, vous petez, vous ruez, vous faites le Diable, vous me jettez à terre, vous fuyez dans le bois, & le loup vous mange, eſt-il de la juſtice que je vous paye? Non ſans doute, mon ami, répondit la Dame. Et pardy, Madame, dit le Payſan, j'ai donc gagné ma cauſe.

Les Etrennes de Perrete.

UN vigoureux drôle qui ſe nommoit André, épouſa une groſſe dondon de bon appetit qui s'appelloit Perrete. Le jour s'étant paſſé en rejoüiſſances, on mene coucher la mariée, que le marié fut bien-tôt trouver. André ſans faire beaucoup de ceremonie ſe mit en devoir de conſommer le mariage. Ce que voyant Perrete. Or adieu donc, mon pauvre André. Dieu nous donne une bonne Etrenne. Ho! ho! Perrete, dit André, ce n'eſt pas là mon coup d'eſſai. Ce n'eſt pas le mien non plus, répliqua Perrete.

La femme inſatiable.

UNe jeune femme de bonne humeur, & de meilleur appetit, mais d'ailleurs la plus ſimple qu'il y eût jamais, ſe trouva ſi bien du mariage la premiere nuit de ſes nôces, qu'elle obligea ſon mari à y mettre toutes ſes forces : En effet il s'épuiſa ſi bien, qu'encore qu'il fît de ſon mieux les nuits ſuivantes, il ne put jamais la contenter. Chaque jour apportoit de la diminution, de ſorte qu'au bout de huit ou dix jours, la pauvre creature n'attrapant preſque rien, s'en plaignit à ſon mari, & lui reprocha ſon peu de vigueur. Penſez-vous, ma mie, lui dit le mari, que les choſes puiſſent toûjours durer? Le Hoyau de nôtre Jardinier eſt de fer; cependant il s'uſe avec le tems, & il faut de

tems

tems en tems le faire raccommoder. Je vous donne à penſer ſi ceci qui n'eſt pas d'une matiere ſi dure, peut durer long-tems ſans être raccommodé. Si vôtre pere m'avoit payé ce qu'il a promis en mariage, j'aurois eu dequoi le faire refaire La femme qui étoit la ſimplicité même, prenant cela pour argent comptant, lui demanda s'il en coûtoit beaucoup. Oüi vrayment, dit le mari, il en coûte beaucoup, car il y a peu de bons ouvriers en cela, & ceux qui le ſont ſe font bien payer. J'ai environ quarante Ecus d'or, répondit la femme, que je garde depuis long-tems. S'il y en a aſſez pour cela, prenez-les, je vous prie, je vous les donne de tout mon cœur. Le mari qui ne demandoit pas mieux que de s'abſenter pour quelques jours, pour reprendre un peu haleine, lui dit qu'il croyoit que cela pourroit ſuffire. Il prend donc les quarante Ecus d'or, & ſe retire pour douze ou quinze jours à la campagne, où il fit grand chere tant que ſon argent dura. Quand il fut bien refait il revient; ſa femme lui fait de grandes careſſes, ils couchent enſemble, & elle ſentit bien qu'il ſe portoit mieux que quand il partit. Elle lui demanda combien le raccommodage avoit coûté. Le mien étoit ſi fort uſé que l'ouvrier m'a dit, répondit-il, qu'il n'y avoit pas moyen de le raccommoder, ſi bien qu'il a falu en acheter un neuf qui me coûte bien de l'argent. J'ai donné vos quarante Ecus d'or, & il ma fait credit du reſte. Et qu'avez-vous fait du vieux, reprit la femme? Qu'en aurois-je fait, répliqua le mari?

mari? Je l'ai laiſſé-là. Tant pis, repartit-elle; puis que cela eſt ſi cher, vous auriez bien fait de le rapporter. Il eût encore ſervi à ma mere.

Le Juge & le Rotiſſeur.

IL y avoit autrefois en une Ville de Normandie un Juge, qui paſſoit pour le plus grand voleur de la Province. Un jour qu'il devoit bien-tôt régaler, il s'en alla chez un Rotiſſeur, & lui demanda s'il n'y avoit pas moyen de trouver des canards ſauvages. Le Rotiſſeur qui n'étoit pas niais, lui dit, que ce n'étoit pas la ſaiſon, & qu'on n'en voyoit point encore. On n'en voit point encore, répondit le Juge? J'en vis l'autre jour voler plus de deux douzaines. Je croi bien cela, Monſieur, repartit le Rotiſſeur; mais tous ceux qui volent ne ſont pas pris.

La Nobleſſe antique.

DEux hommes diſputoient un jour ſur leur genealogie, & chacun prétendoit être plus que ſon compagnon. Tu n'oſerois, diſoit l'un te comparer à moi, qui ſuis de mille fois meilleure maiſon que toi. Toi, diſoit l'autre. Ton pere avoit-il comme le mien la premiere Charge de la Ville? La premiere Charge de la Ville, répondit le premier? Etoit-il Gouverneur? Non, répondit-il? Etoit-il Juge? Non pas cela encore. Qu'étoit-il donc? continua le premier? Portier, répliqua

répliqua le ſecond. N'eſt-ce pas la premiere Charge de la Ville ? Oüi, dit l'autre, mais le mien alloit devant les premiers de la Province, devant les Ducs & Pairs, & devant les Maréchaux de France. En vertu dequoi demanda l'autre ? En vertu de ſa Charge, répondit-on. Quelle étoit donc cette Charge, reprit-on ? Il étoit Poſtillon, répliqua-t'on. Si mon pere eût voulu nous étions riches, mais il n'étoit qu'un ſot. Je demeure d'accord de cette verité, dit l'autre, & je voi bien qu'il a payé la paulette, car l'Office eſt demeuré héréditaire. Mon pere n'avoit garde de manquer à cela, ajoûta le fils du Poſtillon ; car avant que d'être Poſtillon, il avoit été homme de lettres. Qu'appelles-tu homme de lettres, demande le fils du Portier ? Etoit-il Docteur, Avocat, ou Conſeiller ? Rien de tout cela, dit le Poſtillon. Il étoit valet de Meſſager. N'appelles-tu pas cela homme de lettres ? Cela eſt vrai, dit le Portier ; mais cela ne prouve pas ta nobleſſe, au lieu que je te puis montrer la mienne depuis plus de cinq cens ans. Et moi la mienne, répliqua l'autre, depuis plus de huit cens. C'eſt peu de choſe, repartit le Portier, je prouverai la mienne depuis le déluge. Et moi la mienne depuis Adam, dit le Poſtillon. Et moi avant Adam, répondit le Portier. Tu as raiſon, répliqua l'autre. La preuve t'eſt fort aiſée, car avant Adam il n'y avoit que des bêtes, & il eſt trés certain que tu en es décendu.

Bon mot de Leonides.

UN ſoldat vint tout effrayé dire à Leonides, Sire, l'ennemi eſt prés de nous. Et nous prés de lui, répondit le Roi. Un autre vint lui dire que les ennemis étoient en ſi grand nombre, qu'on ne pouvoit voir le Soleil au travers des traits qu'ils tiroient. Tant mieux, répondit-il, nous combatrons à l'ombre.

On eſt ſouvent la victime de ſa mauvaiſe foi.

UN Marchand allant à la foire de Francfort, perdit une bougette où il avoit huit cens florins. Un Charpentier qui venoit aprés le Marchand trouva la bougette, & l'emporta chez lui. Il ne fut pas plûtôt chez lui qu'il ouvrit la bougette, & retint bien ce qu'il y avoit d'argent au juſte, afin de ſe précautionner en cas que quelqu'un vint le reclamer. Le Dimanche ſuivant le Curé de la Paroiſſe dit à ſon Prône qu'on avoit perdu un ſac de cuir où il y avoit huit cens florins, & que celui qui l'auroit trouvé & rendroit l'argent auroit cent florins pour ſes peines. Le Charpentier n'étoit pas ce jour-là à l'Egliſe, mais au retour ſa femme lui ayant dit qu'on avoit perdu huit cens florins, & qu'on en promettoit cent à celui qui les rendroit, ſon mari lui dit de monter en haut, & qu'elle trouveroit ſous un banc le ſac & l'argent en queſtion. Le Charpentier alla trouver le Curé, & lui demanda s'il étoit vrai qu'on donneroit

cent

cent florins à celui qui auroit trouvé les huit cens, le Prêtre lui ayant répondu qu'oüi; dites donc, s'il vous plaît, à celui qui les a perdus, dit alors le Charpentier, qu'il les trouvera chez moi, & qu'il n'a qu'à les venir querir quand il lui plaira. Le Marchand bien joyeux alla chercher ſon argent. Aprés l'avoir compté, il jetta cinq florins au Charpentier, & lui dit. Je vous donne ces cinq florins; car pour les cent vous les avez pris & vous étes payé par vos mains, puiſqu'il y avoit neuf cens florins dans la bougette. Le Charpentier niant le fait, l'argent fut conſigné, & procès entre le Marchand & le Charpentier. Après pluſieurs procedures l'affaire fut enfin jugée. Le Juge demanda au Marchand s'il voudroit faire ſerment qu'il y eût neuf cens florins dans ſa bougette. Le Marchand, répondit qu'oüi, & le fit. Il demanda enſuite au Charpentier s'il feroit ſerment de n'avoir trouvé que huit cens florins; ce qu'il fit. Sur cela le Juge ordonna que l'un & l'autre ayant dit la verité, ce n'étoit pas l'argent du Marchand, puis qu'il avoit perdu neuf cens florins, & qu'il ne s'en trouvoit que huit; & qu'attendu qu'il n'avoit pas donné le vrai ſigne, le Charpentier ſe ſerviroit de cet argent juſques à ce qu'il ſe préſentât quelqu'un qui eût perdu huit cens florins, & qu'il donnât de bonnes preuves qu'ils étoient veritablement à lui. Chacun loüa un jugement ſi ſage, qui fit bien voir qu'on eſt quelquefois la victime de ſa mauvaiſe foi.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le mari bizarre.

IL y avoit autrefois un homme ſi bouru & ſi chagrin, que ſa femme quelque complaiſance qu'elle eût pour lui, n'avoit jamais pû le contenter une ſeule fois en ſa vie. Il trouvoit à redire à tout ce qu'elle faiſoit; & ſon unique vûë étoit de la contrarier en tout. Si elle lui donnoit du noir il vouloit du blanc; ſi on lui preſentoit du dur, il demandoit du mou:

mou : Bref il n'étoit jamais content de rien, & ce n'étoit que querelles & criailleries. Il arriva qu'étant ſorti l'aprés-midi, & ayant acheté un beau brochet, il l'apporta chez lui, le donna à la ſervante ſans entrer, & lui dit qu'on l'accommodât pour ſoupé. La ſervante ayant apporté ce brochet, la Maîtreſſe lui demanda à quelle ſauce ſon mari avoit dit qu'on le mît ? Il n'a point parlé de ſauce, répondit la ſervante : Il a ſeulement dit qu'on l'apprêtât pour ſoupé, & puis s'en eſt retourné. Mon Dieu ! dit la Maîtreſſe, nous voilà perduës. Si nous attendons qu'il vienne pour ſçavoir comment il veut qu'on l'accommode, il fera un bruit horrible de ne trouver rien de prêt : D'ailleurs ſi je le fais boüillir, il le voudra rôti, ſi je le mets rôtir, il le voudra à l'étuvée ; ſi je le mets à l'étuvée, il le voudra frit ; ſi je le mets au court-boüillon, il le voudra fricaſſé, & de quelque maniere que je faſſe, il ne ſera point content, grand bruit, bien des injures, & peut-être des coups. A cela, Madame, dit la ſervante, je vois un bon remede. Le brochet eſt gros : coupez-le en pluſieurs morceaux, & le mettez à toutes ſauces. Vous pourrez alors lui donner de celle qu'il demandera. Cet expedient ayant paru bon, elles mettent la main à l'œuvre, coupent le brochet, & l'accommodent à toutes ces ſauces. Pendant qu'elles étoient occupées à la cuiſine ; un petit enfant qu'on avoit mis ſur la table, crioit de toute ſa force, & on le laiſſoit crier, aimant mieux entendre ſes cris

que le tintamarre du pere. Leurs ragoûts ne furent pas plûtôt faits, que voulant prendre l'enfant pour mettre le couvert, on trouva qu'il s'étoit ſali, & en le levant une partie de l'ordure tomba ſur le tapis. Le bourru entrant là-deſſus; elles n'eurent pas le tems de nettoyer le tapis. Elles ſe contenterent de le jetter ſur un cofre, negligemment pour mettre le couvert au plus vîte. A peine le couvert étoit-il mis, que le mari étant entré demanda ſi le ſoupé étoit prêt. Il eſt tout prêt, lui dit ſa femme. Qu'a-t'on apprêté, reprit-il aſſez rudement? Le poiſſon que vous avez apporté, répondit ſa femme. A quelle ſauce l'a-t'on mis, continua-t'il? Je l'ai fait boüillir, dit-elle. Je ne le voulois pas boüilli, répondit-il. Comment le vouliez-vous donc? Frit. He bien, vous en voilà. Lui qui ne cherchoit que l'occaſion de quereller, lui dit en grondant, je ne le voulois pas frit. Comment le vouliez-vous donc? A l'étuvée. En voilà donc à l'étuvée, dit-elle preſtement. Mais je ne le voulois pas à l'étuvée, moi, reprit-il. Comment vous le falloit-il donc? Rôti. Vous en voilà de rôti de par le bon Dieu. Tout cela ne m'accommode point, dit le mari. Je le voulois au court-boüillon. Soit au court-boüillon, répond la femme, en voilà. Le bizarre voyant qu'il n'avoit pas ſujet de ſe fâcher, & qu'on lui donnoit ce qu'il vouloit, crevant de dépit, jetta le plat, & dit, je ne le voulois pas au court-boüillon. Et miſericorde, que voulez-vous donc, répliqua la pauvre femme? Le bourru ne ſçachant que

dire,

dire, je veux de la merde, s'écria-t'il. Vous aurez de la merde, dit la femme. Alors elle lui apporta le tapis ou l'enfant avoit fait *caca*, & lui dit voilà donc ce que vous demandez. Le bourru tout en colere qu'il étoit ne pût s'empêcher de rire ; il avoüa que ſa femme avoit trouvé le ſecret de le contenter une fois en ſa vie ; il fut touché de ſa douceur & de ſa complaiſance, & fut plus traitable à l'avenir.

Le Gentilhomme à botes.

PRés de Strasbourg demeuroit un Gentilhomme, qui venoit tous les Vendredis au marché boté & épcronné. Jamais perſonne ne l'avoit trouvé à cheval, & on ne ſçavoit point qu'il en eût ni à la Ville ni à la campagne, ſoit qu'il n'eût pas moyen d'en avoir, ou qu'il le fît par avarice. Quelques-uns de la Regence qui avoient ſçû le manége du Gentilhomme, & qui vouloient rire à ſes dépens, le firent citer à comparoître à l'hôtel de Ville, & lui dirent que de pauvres gens s'étoient venus plaindre, qu'il avoit fait paſſer ſon cheval ſur un enfant qu'il avoit tout eſtropié. Cela eſt faux, répondit le Gentilhomme. On m'a pris pour un autre. Informez-vous mieux du fait. Le Magiſtrat ayant répliqué qu'on le lui prouveroit, le pauvre Gentilhomme fut contraint de dire, qu'il pouvoit prouver par deux cens perſonnes de ſon village, qu'il y avoit plus de douze ans qu'il ne tenoit ni cheval ni mule, & qu'il n'avoit même monté à cheval.

Cette déclaration fit rire, & on lui défendit de ne tenir de cheval durant ſa vie; mais ce fut aſſez pour le faire paroître avec deux bons chevaux, l'un pour lui & l'autre pour ſon valet: Tant il eſt vrai que pour nous faire faire une choſe, il n'y a qu'à nous la défendre.

Quelle Place eſt la plus difficile à garder.

TOut le monde ſçait que le Comte Maurice Prince d'Orange, étoit un des plus grands Capitaines de ſon tems. Un de ſes favoris lui parlant un jour d'un vieux Officier, qui avoit bien ſervi les Etats, & que la vieilleſſe avoit jetté dans la neceſſité, & lui remontrant que c'étoit un bon ſujet pour exercer ſa liberalité, en lui donnant dequoi ſubſiſter le reſte de ſes jours. Que puis-je faire pour lui, répondit le Prince? Vous pourriez lui donner, Monſeigneur, repartit le favori, le gouvernement de quelque Place. Comment, reprit le Prince, eſt-il en état de gouverner une Place, gouteux, catarreux comme il eſt? Rien n'eſt plus neceſſaire à un chef que la diligence: & comment pourroit-il prendre garde aux choſes neceſſaires? Je ne dis pas, Monſeigneur, ajoûta le favori, que vôtre Alteſſe lui donne une Place de conſequence, mais quelque petite Place facile à garder. Y a-t'il de Place plus petite, répondit le Prince, que le devant d'une femme? On peut le couvrir d'une main; & cependant une armée toute entiere ne ſçauroit le garder.

Pagno-

Pagnoterie d'un Boufon.

UN Seigneur avoit un boufon qui ayant dit une ſotiſe en ſa préſence, il courut aprés lui pour le batre. Le boufon eut recours à ſes jambes pour ſe garantir des coups; mais ſon Maître qui n'avoit rien à la main, l'ayant attrapé, lui donna un grand coup de pied au cu. Auſſi-tôt le boufon lâche un gros pet. Au Diable vilain puant, lui dit ſon Maître. Monſeigneur, répondit le boufon, frapant à cette porte, ce ſeroit une incivilité de ne pas vous répondre.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Marchand de Marée.

DIjon eſt une ville fort éloignée de la mer, & il eſt par conſequent difficile d'y voiturer de la marée qui ſoit bonne & fraîche, ſans compter qu'elle revient à bien cher. Cependant comme il ne manque pas de friands dans cette Ville, qui ſçavent ce que c'eſt que la marée, & qui en ont mangé par délices en pluſieurs lieux de France, un Marchand Poiſſonnier s'aviſa

s'aviſa d'en faire venir. Toute mauvaiſe qu'elle étoit, il ne laiſſoit pas de la bien vendre. Les uns l'achetoient bien cher par le deſir de la nouveauté, & ceux qui étoient legers d'argent n'en pouvant avoir, prenoient le parti de la décrier, diſant qu'elle étoit puante & empoiſonnée, & qu'il y avoit du danger à en manger. Un Bourgeois qui avoit la bourſe bien ferrée, & qui ſe moquoit de ces terreurs populaires qui n'étoient fondées que ſur la gueuſerie, ne laiſſa pas d'acheter une belle ſole, & de donner ordre à ſa ſervante de l'aprêter pour dîné. La maiſon de cet homme étoit ſur la grande Place. La ſervante ayant frit la ſole la met ſur la table en attendant que ſon Maître vint. Elle n'eut pas plûtôt la tête tournée, qu'un gros chat ſaute deſſus & l'emporte, dans le tems que la ſervante alloit ouvrir à ſon maître qui heurtoit. La fille de retour vit ce maître chat qui mangeoit ſon poiſſon; & ſans raiſonner davantage, elle prend un gros bâton, & lui en donne un ſi grand coup ſur la tête, que la pauvre bête demeura morte. Le maître voyant cela voulut en ſçavoir la raiſon; & comme il n'y avoit plus de remede, il prit lui-même le chat par les pieds, & le jetta à la ruë où il y avoit grand nombre de gens, auſquels il dit que ce chat étoit mort pour avoir mangé de la ſole. Cette populace prenant cela de travers, & s'émouvant d'autant plus que la perſonne qui parloit, étoit homme d'autorité, court au Marchand qui vendoit ſa marée publiquement, le maltraite de coups, jette ſon poiſ-

ſon

ſon dans la ruë, & le traîne devant le Magiſtrat, quelques excuſes qu'il pût alleguer. Le Magiſtrat l'écoute dans ſa défenſe, qui fut de ſoûtenir que ſon poiſſon étoit fort bon : Et comme on alleguoit au contraire qu'un homme d'autorité avoit dit que ſon chat étoit mort pour avoir mangé de la ſole, on envoya querir cet homme, lequel ayant éclairci le fait, la choſe fut regardée comme une équivoque fâcheuſe, & tout le monde ſe retira. Cependant le Marchand y fut pour ſon poiſſon.

La Panerée de tetons.

NOs yeux préoccupent quelquefois ſi fort nôtre eſprit, & l'attachent tellement aux objets qui ſe preſentent à nous, que la langue exprime bien plûtôt ce qui occupe nôtre imagination, que ce que nous nous propoſons de dire, comme il arriva autrefois à un valet de Boulanger. Le maître de ce garçon qui tenoit à ferme d'un Conſeiller une maiſon où il y avoit un jardin qui produiſoit de fort beaux Abricots, cueillit les plus beaux & les plus meurs & les envoya au Conſeiller par ſon valet. L'ordinaire de telles gens eſt de n'avoir point de haut-de-chauſſes en pareille ſaiſon, & d'aller en ſimple tablier ſur la chemiſe. Ce valet demande à parler au Conſeiller ; on le fait entrer dans la chambre où il étoit aſſis auprés de ſa femme, qui ſe coifoit au miroir, & étaloit de beaux & blancs tetons. Le Galant les regardant de tous ſes yeux & en étant charmé, fait cependant la reverence

rence au Conſeiller, & lui dit: Mon maître, Monſieur, vous baiſe trés-humblement les mains, & vous envoye ce panier de tetons, diſant plûtôt ce qu'il avoit dans l'eſprit, que ce qu'il avoit à dire. Le Conſeiller choqué d'un tel compliment, fait ſemblant de le vouloir batre. Le pauvre Diable fuyant de ſon mieux rencontre en ſon chemin quelque choſe qui le fit tomber; de ſorte que ſon tablier ſe retrouſſant, il montra tout ce qu'il portoit. Voyez un peu ce coquin qui ſe laiſſe tomber, dit le Conſeiller. La Dame ayant vû avec plaiſir ce qu'il avoit montré, & voulant l'excuſer dit. Il ne faut pas s'étonner, mon ami, ſi cet homme eſt tombé. Il n'y a ſi bon cheval qui ne bronche, & qui ne tombe même.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le gageure des trois Comperes.

TRois hommes qui avoient paſſé la plus grande partie du jour à boire, étoient en grande peine, comme à leur retour chez eux ils appaiſeroient leurs femmes, qui étoient d'une terrible humeur. Pour moi, dit l'un, je ſuis réſolu de ſouffrir tout ce que la mienne me dira ſans lui répondre un ſeul mot. Et moi, dit l'autre, j'obeïrai ſans réplique à tout

tout ce que la mienne me commandera. Je ferai la même choſe, dit le troiſiéme. Il fut arrêté entr'eux, que celui qui ne feroit pas ce qu'il avoit dit, ou qui ne le feroit pas ſi bien, perdroit dix Ecus qui ſeroient employez à ſe rejoüir. Ils vont donc tous trois chez le premier. Dès que ſa femme le vit, elle commence à lui dire une Kirielle d'injures, & à quereller les deux autres; pretendant qu'ils débauchoient ſon mari. Ils écouterent tous trois cette belle muſique ſans dire un ſeul mot. Se croyant ainſi mépriſée, elle leva la main pour donner un ſoufflet à ſon mari. Pour l'éviter, il fut d'avis de reculer, & en reculant il rencontre un méchant pot de terre qu'il caſſa. Fripon, coquin, maraut, dit la femme, briſe tout, ſcelerat, briſe tout. Lui voulant obeïr fait ſauter toutes les vîtres d'un ſeul coup du bâton qu'il avoit à la main, & mit en pieces tout ce qui ſe préſenta: Mais la femme courant ſur lui avec un bâton à la main, il ſe retira avec ſes camarades qui furent les témoins de ſon obeïſſance. De là ils furent chez le ſecond, & trouverent ſa femme d'auſſi belle humeur que l'autre. Elle leur chanta la même note, & ne fut pas moins liberale d'injures. Le mari ne répondit pas un ſeul mot, & ſe contenta de faire parler ſon derriere. Chie là, vilain lutin, dit ſa femme, qui l'entendit: à quoi il obeït ſur le champ. Pendant qu'elle cherchoit un bâton pour l'étriller, il eut le tems de remettre ſes chauſſes, & de gagner la porte avec les autres. Etant en pays de liberté, il y eut diſpute entre les deux premiers

premiers pour ſçavoir qui avoit le mieux obeï. L'un diſoit à ſon avantage, qu'on devoit obeïr ſans rien dire, & que c'étoit parler que de parler du derriere. La queſtion n'étoit pas aiſée à décider ; mais le troiſiéme dit, que c'étoit diſputer de la Chape à l'Evêque ; qu'il faloit voir comme il ſe tireroit d'affaire, & il fut d'avis que s'il faiſoit auſſi-bien que le premier, le ſecond payeroit, ou ſon derriere pour lui, parce que qui répond paye. Les autres y ayant acquieſcé, ils furent enſemble chez le dernier. La femme ne les apperçût pas plûtôt dans le dégré, qu'elle s'écria voici mon yvrogne, voici mon ſac à vin. Le mari entre ſans s'étonner, & ayant fait un faux pas qui le fit broncher en mettant le pied dans la chambre, romps toi le cou, gourmand que tu es, romps toi le cou ; s'écria-t'elle d'abord. Maugrebleu de la carogne, dit-il, en ſe retirant ; elle m'a fait perdre : Auſſi perdit-il, car il aima mieux payer dix Ecus que de ſe rompre le cou.

D'un

D'un voleur à qui l'on devoit couper les oreilles.

UN voleur ayant été condamné à avoir les oreilles coupées, fut conduit en bonne compagnie ſur le lieu où la Sentence devoit être exécutée. Le criminel voyant que tout le monde accouroit pour voir faire cette belle opération. Point tant d'empreſſement, Meſſieurs, je vous donne ma parole qu'il y en aura d'attrapez, & vous ne trouverez pas ce que vous cherchez. Plus il parloit, & plus il accouroit de gens. Etant arrivé ſur le lieu de l'exécution, le bourreau chercha ſes oreilles, & trouva qu'il n'en avoit point. Hé bien, dit alors le criminel. Me croirez-vous une autre fois? Ne vous avois-je pas dit qu'il y en auroit de trompez, que vous ne verriez rien, & que vous perdriez vos peines.

Celui qui fuit la peine ne merite pas le plaiſir.

DEux hommes ayant pris parti ſous un Capitaine de Dragons, jurerent de partager également tout le butin qui leur tomberoit en main. Arrivez à l'armée, & à vûë de celle des ennemis, l'un eut peur, & fit le malade; l'autre fit ſon devoir, & gagna plus de trois cens florins. Comme ils s'en retournoient chés eux, le malade voyant que ſon

camarade ne parloit point de partage, lui dit chemin faiſant. Ne vous ſouvient-il point, camarade, de l'accord que nous avons fait ? Si vous voulez le tenir vous devez partager le butin avec moi. Je vous dirai, camarade, répondit l'autre, que j'ai gagné deux choſes à la guerre, des bleſſures & de l'argent: Ainſi ſi vous voulez avoir part à l'argent, il faut auſſi que vous ayez part aux bleſſures, & en diſant cela il ſe recule & met l'épée à la main. L'autre voyant cela, point de diſpute, camarade, lui dit-il, gardez vôtre argent & vos bleſſûres.

CON-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Bâtard traveſti.

UN Bâtard d'une Maiſon Illuſtre, eut envie un jour de Carnaval, de ſe promener en maſque dans Paris, mais déguiſé de maniere que perſonne ne pût le reconnoître. Un de ſes Domeſtiques lui promit de le traveſtir ſi bien, que perſonne ne le connoîtroit. Etant habillé & maſqué on lui apporta un miroir, pour voir s'il ſe reconnoîtroit ſoi-

même. Aprés s'être bien conſideré; je parie, dit-il, que je rencontrerai tel homme en ruë qui me nommera tout haut par mon nom. S'il m'étoit permis, Monſieur de parier contre vous, dit alors le Domeſtique, je le ferois bien volontiers, & je ſuis aſſuré que je gagnerois. Son Maître lui ayant permis de parier, & l'argent étant en main tierce, le Bâtard ſe promenant dans Paris, & rencontrant par hazard un aveugle des Quinze-vingts, il le prit par ſon chapeau, & lui fait faire le moulinet. L'aveugle croyant qu'on voulût le moquer de lui, s'écria tout haut: à qui en veut ce fils de putain? Le Bâtard ſe tournant enſuite vers ſon Domeſtique, lui dit: He bien, n'ai-je pas gagné? Ne m'a-t-il pas appellé par mon nom? Je ne ſuis pas ſi bien déguiſé que tu as voulu me faire accroire, puis qu'un aveugle m'a reconnu.

Le mal marié.

UN homme ayant une femme de ſi mauvaiſe humeur, qu'il n'avoit jamais pû avoir de repos avec elle, ayant eu ordre d'aller en mer reſolut de mener ſa femme avec lui, dans l'eſperance qu'il trouveroit occaſion de s'en défaire. Aprés quelques jours de navigation, il ſurvint une ſi furieuſe tempête, que le vaiſſeau fut ſur le point de perir. Ayant été jugé à propos de décharger le Navire, le Capitaine commanda à chacun de jetter le plus peſant à la mer. Cet ordre ne fut pas plûtôt donné, que nôtre homme prit ſa femme,

me, & la jetta hors du bord. Le Capitaine lui demanda pourquoi il avoit fait cela ? Parce répondit-il, que je n'avois rien qui me pesât plus qu'elle.

D'un Gascon bravant le froid.

UN Gascon dans le plus grand froid se promenoit sur le Pont Neuf en simple pourpoint ouvert de tous les côtés, en bas de toile, en petit manteau de camelot, & l'épée au côté. Il marchoit d'un pas assuré sans tousser ni cracher, comme si c'eût été au mois de Juin. Le Roi passant en carosse envelopé dans son manteau de panne, & n'osant mettre le nez dehors tant le froid étoit piquant, leva les yeux, & vit le Gascon en cet équipage. Il en fut si surpris, qu'il le fit apeller & lui demanda s'il n'avoit point de froid ? Point du tout, Sire, répondit le Gascon. Mais, mon ami, reprit le Roi, comment peux-tu faire, pour n'avoir point de froid, étant aussi légérement vêtu que tu l'es, puis que je le sens vivement quoique je sois bien fouré ? Sire, répondit le Gascon, si vôtre Majesté faisoit comme moi, elle n'auroit jamais de froid. Et comment fais-tu, dit le Roi ? Je porte, Sire, tous mes habits sur moi, repliqua-t-il. Faites-en de même, & je vous garantis que vous n'aurez point de froid.

Le Tréſorier Traiteur.

UN autre Gaſcon, pour les mettre ici tout d'une ſuite, ayant obtenu du Roi un brevet de cinq cens Ecus payables par un Treſorier de l'Epargne, le va chercher où on lui avoit dit qu'il demeuroit. Il demanda ſi bien l'hôtel du Treſorier, qu'il le trouva. Le premier homme à qui il parla en entrant ce fut le Treſorier lui-même. Vôtre Maître eſt-il au logis, lui demanda-t-il? C'eſt moi-même, répondit le Treſorier. Ha! c'eſt donc bous, reprit le Gaſcon? Sabes bous lire? Oüi repliqua le Treſorier. He bien, dit le Gaſcon, en lui préſentant ſon brevet, boyez un peu ce que le Roi bous mande. Et bien, Monſieur, dit le Treſorier aprés avoir lu, c'eſt cinq cens Ecus qu'il faut que je vous compte. Et donc quand les aurons-nous, mon mignon, demanda-t-il. On va ſe mettre à table, Monſieur, répondit le Treſorier, & vous aurez s'il vous plaît patience juſques à ce que nous ayons dîné. Mais ce dîné, dit le Gaſcon, durera-t-il long-tems? Une heure & demie pour le moins, repartit le Treſorier; car il y a ici aujourd'hui bonne compagnie. Cap de Dis, dit le Gaſcon, ſi cela eſt j'en ſuis. Laquais, s'écria-t-il, va dire au logis qu'on ne m'attende point à dîner. Dieu me damne, dit-t-il, Monſieur, vous voyez que je ne fais point de cérémonie. Le Treſorier voyant cela fut contraint de l'emmener dîner. Il ne fut pas plûtôt entré dans la ſalle,

ſalle, que le Gaſcon ſe met à table le premier, diſant, ſans cérémonie, Meſſieurs. Comme il y avoit long-tems qu'il ne s'étoit trouvé à pareil régal, il commence à jouër de la machoire du bel air. Quand on eut dîné; & bien, mon mignon, dit-il au Treſorier, aurons-nous d'argent? Oüi, Monſieur, répondit-il, & là-deſſus il appelle un de ſes Commis, & lui donne ordre de lui payer le montant de ſon brevet, lui diſant à l'oreille de lui retenir vingt Ecus pour ſon écot. Le Commis lui ayant délivré ſa ſomme à vingt Ecus prés, & le Gaſcon ne trouvant point ſon compte le fit recompter trois à quatre fois. Je retiens vingt Ecus pour vôtre écot, Monſieur, lui dit enfin le Commis. Comment Diable, répondit le Gaſcon, vingt Ecus pour mon écot! que veut dire cela? Ceux que vous avez vûs à table, Monſieur, repartit le Commis, payent autant par tête. Tout cela ne vaut rien, reprit nôtre Gaſcon. Diable vingt Ecus nourriroient deux mois toute ma famille. Il eut pourtant beau peſter, il en falut paſſer par là, & par ce moyen il ſe trouva payé de ſon éfronterie.

L'ais de ſeparation.

UN Artiſan avoit une femme ſi difficile, qu'il ne ſe paſſoit point chés eux de jour ſans diſpute. S'étant un jour querellez plus qu'à l'ordinaire, il reſolut de ne coucher de ſa vie avec elle. Comme il ne pouvoit pas faire lit à part, parce qu'en tout leur bien, ils n'avoient que le ſeul lit ſur lequel ils couchoient, il prit un ais & partagea le lit par cette cloiſon en deux parties égales, de ſorte que l'ais étant entre-deux, ils ne pouvoient ſe toucher. Ils demeurerent en cet état quinze jours ou trois ſemaines; & quoique le mari eût grande envie de careſſer ſa femme, il croyoit qu'il y alloit de ſon honneur de lui en faire la propoſition. Comme elle étoit dans la même ſituation d'eſprit, le hazard ou la nature fit ce que les bonnes gens n'auroient oſé faire. Le mari ayant éternué: Dieu vous ſoit en aide, Nicolas, lui dit ſa femme. Qu'eſt-ce que vous dites, demanda le mari? Je dis, répondit-elle, que Dieu vous ſoit en aide. Mais le dites-vous de bon cœur, reprit-il. Oüi, je vous jure, mon pauvre Nicolas, repliqua-t-elle, du meilleur de mon cœur. He bien, dit Nicolas, ôtez donc l'ais. Cela fut exécuté ſur le champ, & la paix faite & refaite.

Le Diable Traiteur.

CE Comte ſera un peu long, mais on oſe dire que la ſingularité de l'aventure dédommagera de la longueur,

Philippe ſecond ſucceſſeur de Charles-quint étant en guerre avec les Algeriens, faiſoit lever des Troupes à Grenade fameuſe Ville d'Eſpagne. A meſure qu'on enrolloit des gens, on leur donnoit des billets pour loger chés les Bourgeois de la Ville juſqu'au lendemain, qu'on les faiſoit marcher. On enrolla entr'autres un jeune homme de fort bonne mine, & fort ingenieux, comme on verra par la ſuite. Il eut un billet comme les autres pour loger chés un Bourgeois. Il étoit tard, & preſque heure de ſouper quand il vint heurter à la porte. Une ſervante vint ouvrir, & demande ce qu'il ſouhaitoit. Le ſoldat répondit, qu'il avoit ordre du Roi de loger là. La ſervante appelle ſa maîtreſſe, qui étant décenduë & ayant appris les prétentions du ſoldat, lui dit qu'elle étoit nouvellement mariée, & que ſon mari étant abſent, & elle ſeule avec une ſervante, elle ne pouvoit point recevoir d'homme chés elle. Le ſoldat ne s'accommodant point de cette réponſe, lui dit, qu'il étoit bien fâché de l'incommoder; mais qu'il étoit trop tard pour chercher un autre logis; que ſes camarades étoient tous logez, & qu'il n'y avoit pas d'apparence de coucher ſur la ruë. Mettez-moi, lui dit-il, où vous voudrez: je tâcherai de ne vous incommoder que

que le moins que je pourrai; & je vous prie au reſte, ajoûta-t-il, de ne pas m'obliger à prendre par force ce que vous pouvez m'accorder de bonne grace. Cela chagrinoit extrémement la Belle; mais comme elle voyoit qu'il faloit en paſſer par là quoique ce fût un fâcheux contre-tems pour ſon deſſein, elle crût qu'il étoit à propos de ſe faire honneur de la neceſſité, dit à ſa ſervante de le laiſſer entrer, & de le mettre coucher au grenier. Je n'ai point ſoupé, Mademoiſelle, dit le ſoldat en entrant: Ce n'eſt pas que je vous en demande, ni que je croye que vous ſoyez obligée à me donner à ſouper, car le Roi nous paye pour cela; mais comme il eſt tard, & que je ne trouverois rien en Ville de l'heure qu'il eſt, (car il eſt à remarquer que les Villes d'Eſpagne ne ſont pas ſi bien en cabarets que celles de France,) faites-moi le plaiſir de me faire donner quelque choſe, & je payerai ce que vous ſouhaiterez. Quoi, lui dit-elle d'un air dédaigneux? Croyez-vous que ma maiſon ſoit un cabaret? Couchez-vous ſi vous voulez, & comptez que vous ne ſouperez point ceans. Le Gaillard voyant bien qu'il lui ſeroit difficile de trouver dehors à ſouper, & craignant d'ailleurs qu'au retour on ne lui fermât la porte au nez, prit le parti de s'aller coucher ſans ſouper. On le méne dans un grenier fort en déſordre, & on lui montre un méchant lit, dont il fallut par force s'accommoder: Car outre que les ſoldats n'oſent pas traiter leurs hôtes en Eſpagne avec la même hauteur qu'ils font en France, ils n'oſeroient

ſeroient faire dans les grandes Villes ce qu'ils font dans les villages où ils ont la force en main. Le ſoldat mal couché & le ventre vuide n'avoit pas grande envie de dormir, & ne faiſoit que ſe tourner d'un côté & d'autre ſans pouvoir fermer l'œil. A environ une heure aprés minuit, il apperçût une lumiere qui ſortoit par une crevace du planché de ſon grenier, & eut la curioſité de voir ce que ce pouvoit être. Il ſe leve tout en chemiſe, ſe couche ventre à terre, & vit que ce trou donnoit ſur une belle chambre bien meublée & bien tapiſſée, & qu'il y avoit un gros feu, & deux broches pleines de gibier qui tournoient; mais ce ne fut pas le plus ſinguliet du ſpectacle, qui fut de voir la Demoiſelle à qui il avoit parlé entre les bras d'un jeune Avocat, au moins lui parût-il tel à en juger par ſa ſoutane & ſon long manteau. Il n'eſt pas neceſſaire de dire que la ſervante étoit occupée à tourner la broche, & que tout ſe paſſoit devant elle. Vertubleu, dit le ſoldat en lui-même! Eſt-ce là cette femme qui ne reçoit point d'hommes chés elle en l'abſence de ſon mari? Le ſoldat voyant qu'il n'étoit pas encore tems de parler, regarde tout ſans dire mot, & dévoroit déja des yeux ce qu'il voyoit à la broche. Il eut la patience de voir cuire le ſoupé, & de s'en régaler par le nez, triſte régal pour un homme affamé. Il vit mettre le couvert, & apporter les bouteilles qu'on venoit de rafraîchir dans la neige ſuivant la mode d'Eſpagne, & pour tout dire en un mot il vit ſervir.

Com-

Comme les Amans lavoient les mains on entend heurter à la porte. La ſervante met la tête à la fenêtre, demanda qui va là? Reconnoît ſon maître à la voix, & court le dire à ſa maîtreſſe avec un effroi qui ſe peut mieux penſer qu'exprimer. Ha! Mademoiſelle, lui dit-elle, tout eſt perdu! Vôtre mari que vous n'attendiez que dans quatre à cinq jours eſt à la porte. La Belle fort étonnée ne ſçavoit quel parti prendre. De cacher cet homme il n'y avoit pas moyen, car il n'y avoit pour tout que cette ſeule chambre, & une autre à côté où couchoit la ſervante, d'où il n'auroit pû ſortir ſans être vû, parce qu'il ne pouvoit paſſer que par la grande chambre. De le mettre au grenier avec le ſoldat, quelle apparence de ſe mettre à la diſcretion d'un inconnu qui pouvoit publier ce qu'elle avoit tant d'interêt de cacher. Il n'y avoit pas moyen non plus de le faire décendre en bas, car il n'y avoit pour tout que le degré par où l'on montoit: & d'ailleurs le mari qui frappoit à force de bras ne laiſſoit pas le tems de déliberer. Ce qu'on trouva de meilleur fut de le faire cacher dans la ruelle, & d'ouvrir une grande armoire, qui étoit tout proche du lit, où elle fit mettre le ſoupé dans le même état qu'il avoit été ſervi, enſemble les aſſiétes, les ſerviétes, le vin, le fruit, &c. Cela ayant été fait avec beaucoup de diligençe, on remet le tapis ſur la table, & la Belle s'aſſied auprés du feu. Cependant le mari qu'on faiſoit attendre à la porte, heurte de plus belle, & crie qu'on vienne lui ouvrir. On y va enfin

enfin : il entre, il monte, & trouve ſa femme auprés du feu. Elle court incontinent ſe jetter à ſon cou. Ha ! mon cher ami, lui dit-elle, en l'abordant, que j'ai de joye de vous revoir ! Je ne vous attendois pas ſi-tôt. Mes affaires ſe ſont faites plûtôt que je ne penſois, ma chere amie, répondit-il ; & j'avois tant d'envie de vous revoir, que je ſuis venu à toute bride. J'ai fait aujourd'hui dix-huit lieües, parce que j'étois bien aiſe d'arriver quelque heure qu'il fût, & que je ne voulois pas coucher à ces méchantes Auberges qui ſont ſur le chemin. Mais d'où vient un ſi gros feu dans une pareille ſaiſon, lui demanda-t-il ? J'ai, mon ami, répondit-elle, une violente douleur de ventre, & j'ai fait faire ce feu pour me chauffer des ſerviétes. Je croi que ce mal m'eſt venu à cauſe d'un ſoldat qui eſt venu loger ceans ce ſoir, diſant en avoir ordre du Roi. J'ai eu tant de chagrin d'être obligée de recevoir en vôtre abſence un homme dans la maiſon, que je ſuis bien trompée ſi ce n'eſt cela qui m'a donné la colique. Le ſoldat jugeant alors qu'il étoit tems de paroître, puiſqu'on le mettoit en jeu, s'habille au plus vîte & décend, prétant toûjours l'oreille à ce qui ſe diſoit en bas.

Ce n'eſt pas le tout, ma mie, dit le mari : Je n'ai pas ſoupé, & je meurs de faim. N'avez-vous rien à me donner ? Rien du tout, mon ami, répondit-elle. Je ne vous attendois pas comme vous ſçavez. Je ne fais point d'ordinaire quand vous n'êtes pas au logis, & je me paſſe d'une pomme cuite, & ma ſervante

vante d'une autre. Mais le moyen, reprit le mari, d'aller ſe coucher ſans ſouper. Car de l'heure qu'il eſt, il n'y a rien à aller chercher en Ville. Là-deſſus le ſoldat décend & frape à la porte: On lui ouvre; il vient ſaluer le mari, & lui fait ſes excuſes de l'incommodité qu'il a donné à ſa femme, qui avoit fait beaucoup de difficulté de le loger. Il lui dit qu'il y étoit venu par ordre du Roi, & de peur qu'il n'en eût quelque ombrage, il lui montra ſon billet. Cependant, Monſieur, ajoûta-t-il, je ne croi pas que Mademoiſelle ſe plaigne que je lui aye rien dit de déſobligeant. Auſſi ne m'en plains-je pas, répondit la Belle. Vous n'avez point ſoupé, Monſieur, reprit le ſoldat, non plus que moi? Voulez-vous que je vous donne à ſouper, & à Mademoiſelle auſſi? Je puis vous régaler comme il faut. Il eſt impoſſible, Monſieur de l'heure qu'il eſt de rien trouver en Ville, répondit le mari. Ne vous mettez point en peine, répliqua le ſoldat, le ſoupé ſera bien-tôt prêt. Je ſuis, je croi en liberté, & je puis vous parler à cœur ouvert; car vous me paroiſſez trop honnête homme, pour m'aller dénoncer à l'Inquiſition. Je ſuis un peu Magicien, & je ſçai me faire obéïr des Demons. Vous allez voir que j'ai du crédit en Enfer, ou ſans vanité il y a d'auſſi bons cuiſiniers qu'il y en ait au monde. Sur cela il prend un tiſon du feu dont il fit un cercle: Enſuite il ſe mit à jargonner certaines paroles barbares qu'il n'entendoit pas lui-même, & que les autres par conſequent n'avoient garde d'entendre.

dre. Aprés pluſieurs poſtures pour donner plus d'air à la Diablerie, il dit tout haut & fort intelligiblement. Je te commande, Barthaſibas, de faire apporter tout à l'heure dequoi ſouper pour Monſieur, pour Mademoiſelle, & pour moi, & de faire en ſorte que nous ſoyons bien traitez. Que voulez-vous manger, Monſieur, dit-il au mari? Vous n'avez qu'à demander. Ce qu'il vous plaira, Monſieur, répondit-il, ſi épouvanté qu'il n'avoit poil qui ne lui dreſſât. Fais donc apporter, reprit le Soldat, une bonne ſoupe aux herbes avec un chapon boüilli, un autre rôti, une couple de perdrix, un levraut, & deux becaſſes; qui étoit juſtement ce qu'il avoit vû, & qu'il avoit eu le tems de bien examiner. Eſt-ce aſſés, Monſieur, dit-il à l'hôte, He! Monſieur, répliqua le pauvre homme tout tremblant, c'eſt trois fois plus qu'il ne faut. Que voulez-vous faire de tant de viandes? Ho bien, Barthaſibas, ajoûta le ſoldat, fais donc encore venir une douzaine d'aloüetes pour nous dégraiſſer les dents: Bon vin ſur tout, & bien frais, un deſſert de grande mine avec des confitures auſquelles rien ne manque. Au reſte point de malice, & ne t'aviſe pas d'aller rien faire qui puiſſe faire peur à Mademoiſelle. Pour cet effet, je veux que tout ce que je te demande ſe trouve tout prêt dans cette grande armoire que voilà. Monſieur, dit-il à l'hôte, vous n'avez qu'à la faire ouvrir, & je vous donne ma parole que tout ce que je viens de demander y eſt. La femme ſentant bien qu'elle étoit découverte,

couverte, & qu'elle ne gagneroit rien de ſe mettre en devoir d'empêcher que l'armoire ne fût ouverte, admira en elle-même l'adreſſe du ſoldat, & faiſant l'officieuſe, elle ouvre elle-même, & trouva tout ce qu'il avoit demandé, tout chaud & prêt à manger au grand étonnement du mari, qui croyoit être en l'autre monde. Sa femme ne faiſoit pas moins l'étonnée, & avoit ſans contredit plus de ſujet de l'être effectivement que ſon mari. Le ſoldat qui étoit bien aiſe de faire accroire à ſes hôtes qu'il les régaloit, faiſant le maître, commande qu'on mette le couvert, & qu'on ſerve promptement les viandes ſans les laiſſer refroidir. Comme il mouroit de faim, il arracha une cuiſſe de chapon, & la goba en quatre coups de dents; mangez-en ſur ma parole, Monſieur, dit-il à l'hôte; je vous aſſure qu'il eſt fort bon. L'hôte qui tremblotoit encore avoit bien de la peine à s'y réſoudre, perſuadé qu'il y avoit à tout cela de la Diablerie. La Demoiſelle qui faiſoit la ſucrée, lui dit qu'elle n'avoit garde d'en manger. Ne craignez rien, dit le ſoldat; mangez hardiment & ſoyez aſſeurée que vous trouverez le tout fort bon. Qu'on donne à laver, dit-il alors, faiſant les honneurs de la maiſon. Allons, Monſieur, Mademoiſelle, placez-vous, je vous en prie. Dés qu'ils eurent pris leurs places, il prit la ſienne auprés d'eux, goûte à la ſoupe, la trouve fort bonne, & prie ſon hôte d'en goûter. Il eut de la peine à s'y reſoudre, mais enfin en ayant goûté & l'ayant trouvé bonne, il en fit goûter à ſa

femme

femme comme par force, qui ne demandoit pas mieux, mais qui étoit bien aiſe de ſe faire prier pour couvrir mieux ſon jeu. Ils furent bien-tôt aguerris, & ſecondérent ſi bien le ſoldat du côté de la mâchoire, que le mari fit l'éloge des viandes & des ſauces, & convint que les cuiſiniers de l'Enfer étoient auſſi habiles gens que ceux de Grenade. Le vin fut trouvé excellent & frais, & le deſſert tel qu'on pouvoit le ſouhaiter.

Aprés avoir ſoupé le ſoldat ayant pitié du pauvre Avocat qui mouroit de faim & qui voyoit friper ce qui s'étoit promis de friper lui-même, avec deux témoins de moins, vonlut lui donner lieu de ſortir de ſa niche, ce qui lui faiſoit plus de peine que la perte de ſon ſoupé. Or ça, Monſieur; dit le ſoldat à ſon Côte, plus aſſûré qu'au commencement, je m'aſſure que vous conviendrez que je vous ai tsaité en galant homme: Mais ce n'eſt pas le tout, je veux vous faire voir celui qui nous a ſi bien régalez. De grace, non, dit incontinent la Demoiſelle, qui trembloit de peur qu'il ne découvrît le myſtére. Sentant d'abord ce quelle vouloit dire; n'ayez point de peur, Mademoiſelle, lui dit-il; ce n'eſt pas ce que vous penſez, & je ſuis trop galant homme pour déſobliger les Dames. Le mari s'y oppoſoit auſſi-bien que la femme, mais la raiſon de l'un étoit bien differente de la raiſon de l'autre. Comptez, Monſieur. dit-il au mari, pour le raſſeurer, que vous ne verrez rien qui puiſſe vous faire peur. Mademoiſelle, dit-il à la femme, faites ouvrir tou-

tes les portes, & même celle de la ruë ; car aprés que je lui aurai commandé de ſortir, il caſſeroit tout s'il trouvoit de la réſiſtance. Mon Dieu, dit-elle à ſa ſervante, ouvrez promptement toutes les portes. Cela n'eut pas plûtôt été fait, que le ſoldat s'étant levé de deſſus ſa chaiſe cria à haute voix, Barthafibas qui nous as ſi bien traitez, qui nous vois, & qui nous écoutes, ſors promptement d'ici par les portes qui ſont ouvertes, afin que tu ne rompes rien. Fais-toi voir en paſſant à la compagnie, non pas ſous ta forme ordinaire pour ne pas faire peur à Mademoiſelle, car pour Monſieur, je ne croi pas qu'il ſoit homme à s'épouvanter ſi aiſément. Monſieur, lui dit-il, en quel habit ſouhaitez-vous de le voir. En tel qu'il vous plaira, répondit l'hôte. Viens donc en habit d'Avocat, dit incontinent le Soldat, qui s'impatientoit de le voir partir. Le pauvre Avocat voyant l'occaſion ſi favorable, enfonce ſon chapeau de peur d'être connu, traverſe la chambre le plus promptement qu'il lui fut poſſible, & gagne le degré. Le mari en le voyant penſa tomber de ſon haut, & la Demoiſelle pour mieux joüer la Comedie, fit ſemblant d'être évanoüie de peur. On la deshabilla, on la mit au lit, le mari ſe coucha auprés d'elle, & le ſoldat fut reprendre ſon grabat, mieux diſpoſé au ſommeil qu'il n'étoit auparavant. Le mari avoit la tête ſi pleine de ce qu'il avoit vû, qu'il ne pouvoit ſonger à autre choſe, ni s'empêcher d'en entretenir ſa femme, qui ne faiſoit pas moins l'étonnée que lui. Le lendemain au matin

matin le ſoldat vint prendre congé de ſon hôte, qui lui fit mille remercimens. Il alla ſe mettre en lieu d'où le mari ne pouvoit ſortir de chés lui qu'il ne le vît. Il n'en fut pas plûtôt dehors, que le ſoldat y retourna, & ſouhaita le bon jour à la Belle, qui étoit encore au lit. Elle ne pût le voir ſans honte, & voulut ſe cacher la tête dans les draps. Pourquoi me refuſez-vous l'honneur de vous voir, Mademoiſelle, lui dit-il? Ai-je fait quelque choſe qui vous ait déplu? C'eſt tout le contraire, Monſieur, répondit-elle; je vous ai tant d'obligation que je n'oſe paroître devant vous. Il ſe dit mille jolies choſes de part & d'autre, & le dénoüement fut également agréable au Cavalier & à la Demoiſelle qui ne fut pas aſſés ingrate, pour ne vouloir pas récompenſer un ſervice ſi ſignalé, perſuadée qu'elle ne pouvoit jamais trop faire pour un homme qui avoit tant fait pour elle, & qui meritoit d'être obligé pour le moins auſſi bien que l'Avocat. Ces deux aventures furent ſecrétes, au moins le mari n'en ſçût-il jamais rien.

NOUVEAUX CONTES A RIRE

Le Conſeiller Cocu & moqué.

UN Prince étant amoureux de la femme d'un Conſeiller au Parlement de Paris, prenoit ſon tems pour aller voir la Belle que le mari fût au Palais. L'ayant un matin vû ſortir, il entre auſſi-tôt & trouve ſa Maîtreſſe au lit. Il ſe deshabille & ſe met avec elle. A peine avoient-ils été une bonne demi-heure enſemble, demi-heure qu'ils employérent de

de leur mieux, que le Conſeiller frape à la porte. Un valet qui ſe trouvoit à portée ouvre tout auſſi-tôt. Il entre & enfile d'abord le degré. Une ſervante le voyant venir courut en avertir ſa maîtreſſe, & lui dit, qu'il étoit prêt à entrer. Les Amans n'ayant pas le tems de déliberer, le Prince prend ſon parti, & ſaute tout en chemiſe dans un cabinet qui n'étoit pas éloigné du lit. D'où vient que vous revenez ſi-tôt, Monſieur, dit la Conſeillere à ſon mari? J'ai oublié quelques papiers, répondit-il, & je ſuis venu les chercher. En diſant cela il voulut aller à ſa table pour chercher ſes papiers, & vit un juſte au-corps d'écarlate chamarré de paſſement d'or. Que veut dire cela, Madame; demanda-t-il à ſa femme tout étonné. Monſieur, lui dit-elle, auſſi-tôt que vous avez été ſorti, une femme me l'a apporté pour l'acheter, mais comme ce n'eſt pas un habit à vôtre uſage, je lui ai dit que cela ne m'accommodoit pas; Cependant voyant qu'elle le vouloit donner à bon marché, je le lui ai fait laiſſer, afin de vous le faire voir. On le fait cinquante Ecus, ce n'eſt preſque que ce qu'on en tireroit, ſi l'on brûloit le paſſement; & pour moi je croi que vous pourriez fort bien le mettre à la campagne. Vous avez raiſon, repartit le Conſeiller. Il faut que je l'eſſaye pour voir s'il me ſera propre. Il ſe deshabille & met ce juſte-au-corps qui lui étoit à peu prés bon. A peine l'avoit-il mis que l'horloge vint à ſonner. Il demanda quelle heure il étoit, on répondit dit heures. Comment dix heures, s'ecria-t-

il, il faut neceſſairement que je ſois à la ſortie de l'Audience; je n'aurois pas le tems de m'habiller, qu'on me donne ma robe, le juſte-au-corps ne ſe verra pas deſſous. Sa femme voulut l'en empêcher; mais comme il étoit preſſé, il n'écouta pas ſes raiſons, qui auſſi ne furent pas fort bien ſoutenuës de peur qu'il ne ſoupçonnât quelque choſe. Il ſort avec le juſte-au-corps du Prince, qui pour s'en aller, fut obligé de prendre celui de l'Avocat. Comme il avoit à peu prés ſon compte, & qu'il ne ſe ſoucioit guére des ſuites, il s'en va trouver le Roi en cet équipage, & lui conta l'aventure tout du long. On en rit, le Conſeillé fut baloté comme il faut, & pour pouſſer plus loin la Comedie, le Roi envoya dire au Conſeiller, qui étoit encore au Palais, de venir lui parler ſur le champ, à quoi il ne manqua pas, croyant qu'on l'envoyoit querir pour une affaire de la derniere importance. Le Roi le voyant ne pût ſe tenir de rire, & faiſant ſemblant de voir du paſſement d'or au travers de ſa robe, il la leva & lui dit, quel habit portez-vous là? Qui fut étonné ce fut le pauvre Conſeiller. Le Roi lui fit ôter ſa robe. Le Prince qui étoit préſent le voyant à découvert, voilà, Sire, dit-il un habit qui m'appartient, & qui m'a été dérobé. Le Conſeiller plus ſurpris qu'auparavant, regarda le Prince, & reconnut qu'il avoit ſon juſte-au-corps. Aprés qu'on ſe fut diverti de l'aventure aux dépens du pauvre Conſeiller le Roi ordonna que chacun reprendroit ſon habit. Le Conſeiller ſe retira bien perſuadé qu'on l'avoit

l'avoit logé au ſigne du Capricorne; Cependant il n'en dit mot à ſa femme, parce qu'on l'avoit prié à l'oreille de n'en rien dire ſur peine de la baſtonnade, qu'il n'aimoit nullment.

Gaſconnade.

UN Gaſcon ayant appellé en Duel un Cavalier, dont il croyoit avoir été offenſé s'étant rendu le premier ſur le lieu, apperçût un homme d'épée qui ſe promenoit. Il crût d'abord que c'étoit ſon homme, mais s'étant approché il reconnut ſon erreur; & craignant qu'un troiſiéme ne nuiſît à ſon deſſein, il lui dit fiérement de ſe retirer. L'autre qui ne s'accommodoit pas de ces airs d'autorité, lui répondit ſur le même ton, de ſorte que de parole en parole, ils en vinrent aux mains. Sur ces entrefaites celui qui avoit été appellé arrive, & voyant ſon Gaſcon en affaire, il lui dit d'un air étonné pourquoi il lui manquoit de parole, & ſe batoit contre un autre avant que de l'avoir ſatisfait? Cap de Dis, répondit le Gaſcon, je m'ennuyois, & je me ſuis mis à peloter en attendant qu'on joüât partie. Le même Gaſcon ayant un jour été arrêté & mis en priſon: Cap de Dis, dit-il, les Courtiſans ont bon tems préſentement que le lion eſt enchaîné.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

D'un Gaſcon qui trouva moyen de faire bonne chere ſans qu'il lui en coûtât rien.

UN Gaſcon voyageant à pied & la bourſe fort mal garnie, arriva affamé à une Auberge de village, comme un homme qui de long-tems n'avoit fait un bon repas. Il avoit bonne envie de ſe régaler, mais n'avoit pas un ſou. On n'a pas plus de honte, dit-il en lui-même, de recevoir un affront pour huit à dix ſous.

ſous, que pour trente ou quarante. Puis qu'on ne paye qu'en ſortant, fais-toi bien traiter, il n'en coûte pas moins d'adreſſe pour s'empêcher de payer une petite qu'une grande dette. Il ſe fait donc donner tout ce qu'il trouva de ſon goût. Au départ quand il falut compter; ennuyeux quart d'heure, il fit appeller l'hôte, & le ménant adroitement d'une choſe à l'autre il lui fit pluſieurs queſtions. Il demanda premiérement qui étoit le Seigneur du village, en quelle Province il étoit, de quel Evêché, de quelle Prevôté, de quel Bailliage? Aprés qu'on eut ſatisfait à toutes ces queſtions, il demanda ſi c'étoit un Pays de coûtume, où ſi l'on s'y gouvernoit par le droit écrit, s'il en coûtoit beaucoup pour ſatisfaire la partie civile quand on avoit tué quelqu'un, & qu'on avoit obtenu grace du Prince? On lui donna ſur cela l'éclairciſſement qu'il ſouhaitoit. Il demanda à quoi ſeroit condamné un Gentilhomme qui auroit tué un Huiſſier? L'hôte répondit qu'il faloit diſtinguer, & que ſi l'Huiſſier avoit femme & enfans, il en coûteroit plus que s'il n'étoit pas marié. Le Gaſcon qui ſçavoit que l'hôte n'étoit pas marié, dit qu'il parloit d'un homme qui n'avoit ni femme ni enfans. Le cabaretier répondit qu'en fait de mort il n'en pouvoit rien dire au juſte; mais qu'il avoit vû condamner un homme qui avoit donné un coup d'épée à dix Ecus d'amende, & à pyaer le Chirurgien.

Mais

Mais, dit le Gaſcon, combien donne-t-on pour un ſoufflet ? un Ecu, répondit l'hôte. Donnez-m'en donc un, reprit le Gaſcon, & me rendez mon reſte, car je n'ai point d'autre argent à vous donner. Comment, dit l'hôte ? eſt-ce de cette monnoye que vous prétendez me payer ? Vous me laiſſerez le manteau, ou vous me payerez ; car là-deſſus, je n'entens point de raillerie. Ne me lanternez point, dit le Gaſcon, car je vous ferois courir comme un liévre. Moi, dit l'hôte ? je vous défie de me faire quitter ma place. Je gage l'écot, répliqua le Gaſcon, que je vous ferai courir plus vîte que vous ne voudriez. Soit l'écot, répondit l'hôte. Là-deſſus le Gaſcon décampe, & l'hôte à courir aprés pour ſe faire payer. Le Gaſcon n'eut pas couru cent pas qu'il s'arrêta tout court. Vous voyez donc bien à préſent que vous avez perdu, & que vous n'étes plus en droit de me rien demander. L'hôte s'en retourna ſans argent, & le Gaſcon continua ſon chemin, ſe félicitant d'avoir trouvé un expédient qui lui avoit ſi bien réüſſi.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

D'un Curé qui en faiſant ſon Prône, laiſſa tomber un jeu de Cartes.

UN Curé de village qui aimoit le jeu avec paſſion, paſſa toute une nuit du Samedi au Dimanche, à joüer à la triomphe, avec trois à quatre de ſes Paroiſſiens, qui lui gagnoient ſon argent. L'eſperance de regagner obligea le Curé de continuer le jeu juſques à ce qu'on vint le querir pour aller à l'Egliſe.

ſe. Comme il étoit Dimanche & le jour de la fête d'un grand Saint, il n'y eut pas moyen de reculer; mais ce fut avec regret qu'il quitta, quoi qu'il fît promettre aux joüeurs de lui donner revanche aprés l'Ofice. De peur que les cartes ne s'égaraſſant, & qu'il n'y eût de la peine à en avoir d'autres, les villages étant ordinairement aſſés mal fournis, il les fourra bien avant dans ſa manche, & s'en alla à l'Egliſe. La Grand'-Meſſe dite, il commence ſon Prône & fait une eſpéce de panegyrique du Saint. En geſticulant, les cartes qu'il avoit dans ſa manche tombérent au milieu de l'Egliſe; dequoi il demeura fort ſurpris & le peuple fort étonné. Cependant comme il étoit ingenieux, il trouva moyen ſur le champ de ſe tirer d'affaires aſſés plaiſamment. Lorſque les cartes étoient tombées, il parloit du zéle & de la chaleur de ſon Saint pour la gloire de Dieu par oppoſition à la négligence avec laquelle les hommes ſervent Dieu, & s'avancent dans ſa connoiſſance. Il paſſa enſuite ſur le peu de ſoin que prenoient les peres & les meres d'inſtruire leurs enfans dans les choſes qui regardent le ſalut; puis s'adreſſant aux Auditeurs. Pour vous faire voir, leur dit-il; combien on a de reproches à ſe faire à cet égard, j'ai apporté ici ces cartes que j'ai jettées comme vous voyez. Il appelle un enfant. Mon enfant, lui dit-il, ramaſſez un peu cette carte. Quelle carte eſt-ce, lui dit-il quand il l'eut ramaſſée? répondez mon enfant. Comment l'appellez-vous? C'eſt un valet de cœur, répondit l'enfant. C'eſt fort bien, mon fils, lui dit-il. Il

en

en appelle un autre, & puis un autre juſqu'à une vingtaine, qui répondirent tous categoriquement. He bien, Meſſieurs, reprit-il alors, en apoſtrophant ſes Auditeurs, n'eſt-ce pas ce que je vous diſois? Voilà des enfans qui connoiſſent toutes les cartes, & qui ne connoiſſent pas une lettre; peut-être même ne ſçavent-ils pas qui eſt leur Sauveur. Il ouvre le Miſſel & demande à quelques-uns de ces enfans, quelles lettres ſont-ce, mes enfans? Nous ne ſçavons, Monſieur le Curé, dirent-ils tous. Qui eſt vôtre Sauveur, mes enfans, reprit-il? Perſonne ne peut le dire. N'eſt-ce pas honteux, Meſſieurs, ajoûta le Curé, que ces pauvres enfans connoiſſent toutes les cartes, & ne connoiſſent pas une lettre? Vous avez grand ſoin de leur apprendre les choſes du monde; pendant que vous negligez de les inſtruire des premiers élemens de la pieté. Il pouſſa l'oppoſition, dit de belles & de bonnes choſes ſur la matiere, & ſe tira galamment d'un mauvais pas où un moins habile homme que lui ſeroit demeuré.

Le Meunier Aſtrologue.

UN Gentilhomme qui paſſoit pour fort bizarre & fort cruel, fit vendre par Decret la terre d'un autre Gentilhomme qui lui devoit une Somme conſidérable. Etant en poſſeſſion de la terre, il apprit que le Curé de la Paroiſſe ſe mêloit de deviner. Toute la Magie du Curé étoit un peu d'Aſtrologie judiciaire dont il étoit fort entêté; & comme Meſſieurs les Aſtrologues rencontrent quelquefois à force de mentir, & que celui-ci n'avoit à faire qu'à de pauvres Payſans, qui ſe laiſſent prendre aiſément à tout ce qui leur paroît extraordinaire, il acquit ſans peine la réputation de ſçavoir bien deviner. Ce nouveau Seigneur qui tout ignorant qu'il étoit ſe moquoit de la ſuperſtition, envoya un matin chercher le Curé, qui n'y alla pas bien volontiers, parce qu'il ſçavoit la bizarrerie & la brutalité du perſonnage; Cependant il falut obéïr. Le Curé ne fut pas plûtôt entré que le Seigneur lui dit: On m'a voulu faire accroire que vous devinez. Je ne me ſuis jamais piqué de cela, Monſieur, répondit le Curé; mais comme j'aime l'Aſtrologie judiciaire & que je m'y attache, je rencontre quelquefois comme les autres par le moyen des aſtres, dont j'étudie les aſpects, les conjonctions & les influences. Le Seigneur qui n'entendoit rien à tout cela, & qui comme on a déja dit étoit fort bruſque & fort ignorant, lui répliqua: Je veux, mon ami, que

que vous me diſiez quatre choſes, ſinon vous en ſerez quitte pour les étriviéres, & je vous ferai traiter comme un fourbe. Le Curé voulant s'excuſer : Point de raiſons, reprit le Gentilhomme, vous n'avez qu'à choiſir lequel des deux vous aimez le mieux. Je veux ſçavoir premierement où eſt le milieu du monde. 2. ce que je vaux. 3. ce que je penſe. 4. ce que je croi. Le Curé eut beau lui dire qu'il n'y avoit que Dieu qui pût lui dire cela. Point d'excuſes, Monſieur le Curé, repartit le Gentilhomme; il faut faire ce que je demande, ou reconnoître tout à l'heure que vous étes un fourbe & un impoſteur. Le Curé ſçachant à qui il avoit affaire, & voyant que tout ce qu'il pourroit lui dire de plus ne feroit que l'irriter, ſe retrancha à lui demander juſques au lendemain au matin ; ce qui lui fut accordé. De retour au Preſbitere, il rencontra le Meunier du village, qui le voyant tout rêveur, lui demanda ce qu'il avoit. Le Cure lui ayant conté ce qui s'étoit paſſé entre lui & le Seigneur : Vous voilà bien embarraſſé, lui dit le Meunier, je ne ſuis pas Aſtrologue, mais je me tirerois fort bien de ces queſtions-là. Si vous voulez me donner demain au matin vôtre ſoutane & vôtre bonnet, je tiendrai vôtre place. Vous l'avez vû au lit, m'avez vous dit : la chambre étoit bien cloſe, il ne vous aura pas remarqué, & comme il ne m'a jamais vû, l'habit le trompera aiſément, & lui fera prendre ſans peine le Meunier pour le Curé. Faute de meilleur expédient le Curé y conſentit

ſentit d'autant plus volontiers qu'il connoiſſoit le Meunier pour un homme de bon ſens & fin.. Le lendemain au matin le Meunier s'étant enharnaché en Curé va trouver le Seigneur, qui ſe levoit. Il lui fit dire par un Laquais, que ſon Curé étoit venu pour obéïr à ſes ordres. Le Laquais le revient prendre & le fait entrer. He bien, Monſieur le Curé, lui dit le Gentilhomme, aurons-nous ſatisfaction ? Oüi ſur ma parole, Monſieur, répond le Meunier prétrifié. Je veux ſçavoir premiérement, Monſieur le Curé, reprit le Gentilhomme, où eſt le milieu du monde. Non ſeulement je vous le dirai; Monſieur, répondit le Meunier; mais je vous le montrerai ſi vous voulez me ſuivre, & nous n'aurons pas même la peine d'aller bien loin, Allons, dit le Gentilhomme, je vous ſuivrai. Ils ſortent, le Meunier le méne dans une vaſte campagne, & aprés avoir fait ſemblant pendant quelque tems de meſurer la terre avec un bâton, il le planta dans la terre & lui dit; tenez, Monſieur, voilà le mileu du monde. Comment ferez-vous voir cela, lui demanda le Gentilhomme? Faite-le meſurer, Monſieur, répliqua le Meunier, & s'il s'en manque d'un pouce, je me condamne à perdre la vie. Ho pour celui-là, repartit le Gentilhomme, j'aime mieux vous en croire que de faire meſurer. A l'autre. Combien croyez-vous que je vaux? Nôtre Sauveur, répondit le Meunier, qui

ſans

ſans vous mépriſer valoit un peu plus que vous n'a été vendu que trente deniers: Ainſi quand je vous mettrai à vingt-neuf vous n'aurez pas ſujet de vous plaindre. C'eſt encore fort bien rencontré, Monſieur le Curé, dit le Gentilhomme. Mais dites-moi préſentement à quoi je penſe. A vôtre profit, Monſieur, repartit le Meunier. Cela peut encore paſſer; dit le Gentilhomme; mais il faut me dire à préſent ce que je croi. Je ferai cela, Monſieur, répondit le Meunier, plus facilement que le reſte. Vous croyez que je ſois vôtre Curé, & je ne ſuis que vôtre Meunier. Le Gentilhomme rit de l'invention, & fut plus traitable à l'avenir.

Le Gentilhomme déſarçonné.

UN Gentilhomme qui venoit de la campagne ſur un cheval ombrageux, ne fut pas plûtôt entré dans le Faux-Bourg Saint Jaques, que ſa bête ayant peur fait un écart, & jette le Gentilhomme. Une Demoiſelle qui vit l'aventure ſe mit à rire. Le Cavalier fâché de la voir rire, lui dit d'un air fâché. Ne vous étonnez pas de cela, Mademoiſelle, mon cheval en fait de même toutes les fois qu'il voit une P. Si cela eſt, Monſieur, répondit la Demoiſelle en riant, je ne vous conſeille pas d'entrer dans la Ville, car aſſurément il vous feroit rompre le cou.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Diſpute d'un mari & d'une femme.

IL y avoit un mari & une femme, tous deux de mauvaiſe affaire, & par conſequent continuellement en guerre ; Cependant le mari étoit le maître, & ſçavoit ſe faire obeïr. Il ſurvint un jour une diſpute entr'eux où la femme parlant plus haut qu'à l'ordinaire, vouloit abſolument l'emporter, & le mari ne le vouloit pas. Soyez averti une fois pour toutes,

toutes, lui dit-elle, que je ne veux plus ſoufrir de vous, & que je veux déſormais que tout aille à ma tête. Là-deſſus le mari ayant levé la main pour lui donner un ſoufflet, & & s'étant miſe en défenſe, il prit un gros bâton & le lui jette à la tête, enſuite un plat, une aſſiete, un chandelier, & generalement tout ce qui lui tomba ſous la main. Tout ne paſſa pas ſans l'attraper; car elle fut bleſſée à la tête en pluſieurs endroits, & ſaignoit comme un bœuf. La femme voyant qu'elle n'étoit pas la plus forte ſe met à crier: Les voiſins accourent, & la voyant toute en ſang blamerent fort le mari de maltraiter ainſi ſa femme. Meſſieurs, dit-il, je ne fais que lui obeïr. Nous avons eu une diſpute enſemble pour ſçavoir qui de nous deux ſeroit le maître; mais elle l'a emporté, & m'a dit qu'abſolument, elle vouloit que tout allât à ſa tête. J'ai obeï tout au plus vîte, & lui ai envoyé à la tête tout ce qui s'eſt trouvé ſous ma main. Si quelque choſe l'a attrapée plus rudement qu'elle ne vouloit, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même; car pour moi, je n'ai fait que lui obeïr. Quelque fâchez que fuſſent les voiſins, ils ne pûrent s'empêcher de rire de la ſaillie de cet homme.

Le mari à femme maigre.

UN certain Guoguenard cauſant un jour avec un de ſes amis, qui lui reprochoit qu'il avoit ſi peu de devotion, que s'il mouroit dans un païs où il ne fût pas connu on ne l'enterreroit jamais en terre ſainte. Pourquoi cela demanda le Guoguenard? Parce que vous ne portez rien ſur vous, répondit l'ami, qui puiſſe faire juger que vous étes Catholique. Je ne vous ai jamais vû ni Heures; ni Chapelet, & de là on pourroit conclure que vous ne priez jamais Dieu. Mauvaiſe conſequence, répondit le rieur; car pour d'Heures il ne m'en faut point, puiſque je ſçai mon Office par cœur: De chapelet il m'en faut encore moins, car j'ai une femme ſi maigre, que ſon épine du dos me ſert toutes les nuits de chapelet. L'invention eſt belle, répondit l'ami, & l'épargne bien imaginé. Mais quand vous étes au bout de ce chapelet, dites-moi, je vous prie, baiſez-vous la médaille?

Le vieillard mourant & ſa femme.

UN homme de ſoixante ans avoit épouſé une jeune femme bien jolie, qui n'en avoit pas plus de dix-huit. Trois ans aprés le mariage le bon-homme tombe dangereuſement malade. Comme il vit qu'il n'y avoit pas moyen d'en revenir, il appella ſa femme & lui dit. Je ſens, ma mie, que mon heure approche, & je n'ai d'autre regret que celui de vous quitter, parce que je vous aime avec une tendreſſe extréme. Vous étes d'un âge à ne pouvoir pas vous paſſer de vous remarier, & je ne ſuis pas aſſez déraiſonnable pour vous en empêcher. Mais j'ai une grace à vous demander, & ſi vous voulez que je meure content, je vous prie de ne me la pas refuſer. Aprés qu'on lui eut promis qu'il ſeroit obeï en tout. Je ne ferai point difficulté de vous dire, continua le vieillard, que j'ai été jaloux d'un tel qui vient ſouvent ici; & que ſi je n'avois pas eu peur de vous chagriner, je lui aurois défendu ma maiſon. Mariez vous quand je ſerai mort à qui bon vous ſemblera, mais promettez-moi maintenant que ce ne ſera point avec cet homme; car je n'apprehende rien tant au monde. Soyez en repos de ce côté-là, mon ami, répondit la femme; car quand je voudrois me marier avec lui je ne pourrois pas, parce que je ſuis déja engagée avec un autre, & le contrat en eſt paſſé. Cela s'appelle ménager le tems.

Réponſe naïve d'une femme à ſon mari.

UNe jeune femme dont le mari étoit allé à la campagne, s'entretenant un jour avec une de ſes voiſines, qui avoit beſoin d'argent, s'apperçût qu'elle portoit vendre de la vaiſſelle : Mais, voiſine, dit la jeune femme, cette vaiſſelle eſt encore bonne : Si vous la vendez aux Potiers d'étain, ils ne vous la prendront qu'au poids, & vous en perdrez la façon. Je le ſçai bien, ma chere amie, répondit la voiſine ; mais j'ai beſoin d'argent, je n'ai rien à engager, & voilà tout ce que je puis vendre. La jeune femme qui avoit beſoin de vaiſſelle fut bien aiſe d'épargner la façon, & l'acheta au poids. Il y avoit entr'autres choſes dans les armes gravées ſur cette vaiſſelle un bois de cerf. Le mari de retour, s'étant mis à table jette les yeux ſur une de ces nouvelles aſſiettes qu'on lui avoit ſervi, & voyant des armes qu'il n'avoit pas accoûtumé de voir. Et depuis quand, ma femme, s'écria-t'il, me faites-vous porter des cornes ? Vous voilà bien malade, répondit-elle. Le hazard n'eſt pas mauvais, & la façon ne vous en coûte rien.

Aventure

Aventure de deux Pelerins.

DEux pelerins allant s'acquitter d'un vœu qu'ils avoient fait, ſe trouverent dans un Pays aſſez déſert, & découvrirent ſur le ſoir un Château d'aſſez grande apparence. Ils y vont, demandent le couvert, & l'obtiennent. On les fit ſouper, & comme ils étoient las on les envoya coucher. On les mit dans une chambre fort ſpacieuſe & fort exhauſſée; ce qui eſt aſſez ordinaire aux grandes maiſons. Les Laquais peuple natre & malin, voulant ſe divertir aux dépens des pelerins, avoient fait quatre trous au planché de la chambre d'au deſſus de celle des pelerins, & ces trous répondoient preciſément aux quatre colonnes de leur petit chalit. Ils avoient fait paſſer des cordes qu'ils avoient attachées à chaque colonne, & dans la chambre d'en haut ils avoient ajuſté quatre poulies, avec leſquelles ils enleverent le lit juſqu'au planché, dès qu'ils crurent les pelerins endormis. Vers la minuit, un de ces pauvres Diables eut envie de piſſer. Il ſe baiſſe pour prendre le pot de chambre, & ne le trouvant point, il ſe baiſſe encore davantage, & ſe baiſſe ſi bien que la tête emportant le reſte, il tombe du haut en bas, & fit ſi grand bruit & un ſi grand cri, que l'autre s'étant éveillé en ſurſaut, & entendant plaindre ſon camarade, ſe jette du lit en bas; mais il trouva le ſaut plus vigoureux qu'il n'avoit crû, & ſe fit fort grand mal. L'un crioit d'un côté, l'autre de

l'autre; mais enfin étant un peu remis, ils ſe mirent en devoir de regagner leur lit; mais ayant fait pluſieurs fois le tour de la chambre ſans pouvoir le retrouver, ils furent contraints de paſſer le reſte de la nuit ſur la dure. Un peu avant que je jour commençât les Laquais redécendirent le lit tout doucement, & les Pelerins étant éveillez & ſe voyans ſi prés de leur lit, qu'ils n'avoient jamais pû retrouver; crurent être enchantez, & partirent de bon matin ſans dire adieu à perſonne, ni ſans parler de ce qui leur étoit arrivé.

D'un homme à qui on apprit à prier Dieu.

UN riche Marchand mais des plus avares, prétoit de l'argent ſur gages à tous venans. Il ne ſçavoit ni lire, ni écrire, mais il avoit la memoire ſi bonne pour ſes affaires, qu'il ſe ſouvenoit à merveille des noms de ſes creanciers & des ſommes qu'il leur prétoit. Par tout ailleurs, pauvre homme s'il en fût jamais, & d'une ſi malheureuſe memoire qu'il n'avoit jamais pû apprendre une ligne par cœur. Etant un jour à Confeſſe, le Confeſſeur lui demanda de quelle profeſſion il étoit? Il répond Marchand. Aprés pluſieurs autres queſtions, le bon Pere voulut ſçavoir s'il prioit bien Dieu. Il répond que non, & qu'il ne ſçavoit ni lire, ni écrire, & qu'il avoit la memoire ſi malheureuſe, qu'il n'avoit jamais pû apprendre aucune priere par cœur; Cependant, ajoûta-t'il, je n'oublie pas le nom d'un

d'un ſeul de mes creanciers, ni le lieu de leur demeure, ni les ſommes qu'ils me doivent; avec cela je n'ai jamais pû apprendre mon *Pater*. He bien, mon fils, lui dit le bon Pere, promettez-moi de préter de l'argent à tous ceux qui vous en demanderont de ma part, & je ferai en ſorte que vous ſçaurez vôtre *Pater*. Je vous répons au reſte de ce que vous leur préterez; ce qu'il lui promit. Le Confeſſeur envoya pluſieurs perſonnes emprunter de l'argent de ce Marchand, & les inſtruiſit de ce qu'elles avoient à dire. Au bout de quelque tems le Marchand revint à Confeſſe. He bien, lui dit le Confeſſeur, avez vous prété de l'argent à ceux que je vous ai envoyez? Oüi, mon Pere, répondit-il. Avez-vous bien retenu leurs noms & leur demeure, reprit le bon Pere? Si bien, mon Pere, repartit le Marchand, que je vous les nommerai par ordre. Premierement, j'ai prété tant à *Pater noſter*, qui eſt de la ville de *Qui es in cœlis*; tant à *Sanctificetur*, qui eſt de *Nomen tuum*; tant à un troiſiéme, qui s'appelle *Adveniat*, de *Regnum tuum*; & ainſi du reſte juſques à la fin de cette Divine Priere. C'eſt fort bien, mon fils; lui dit le Confeſſeur, vous m'avez tenu parole; auſſi ſçavez-vous vôtre *Pater noſter*. J'ai connu une jeune fille, qui aimoit fort à chanter, & qui apprenoit autant de chanſons qu'elle en entendoit chanter, ſans jamais avoir pû apprendre ſon *Pater*, que quand on le lui eût mis en Muſique pour le chanter comme une chanſon. On lui apprit de la même maniere ſon

Ave,

Ave, ſon *Credo*, & ſon *Confiteor*.

Plaiſante Réponſe faite à Henri IV. Roi de France.

COmme ce Prince avoit de fort belles ſaillies, auſſi aimoit-il beaucoup les gens qui avoient l'eſprit vif & prompt. On lui parla un jour d'un petit homme, qui avoit des reparties charmantes. On lui en dit tant de bien, qu'il eut envie de le voir, & commanda qu'on l'allât chercher. Le Roi étoit à table quand il arriva. Il n'eut pas plûtôt été annoncé, qu'on le fit entrer. Le Roi l'ayant fait approcher vis-à-vis de lui, pour le mieux conſiderer. Comment vous appellez-vous, mon ami, lui demanda le Roi? Je m'appelle Gaillard, Sire, répondit le petit homme. Gaillard, reprit le Roi. Voilà un joli nom. Quelle difference y a-t'il, reprit le Roi, entre Gaillard & paillard? Elle n'eſt pas grande, Sire, repartit le petit homme. Je n'y vois que la table entre deux.

Il y a certains maux Domeſtiques qui ne peuvent pas ſe dire.

UN homme avoit épouſé une jeune & fort jolie femme, avec laquelle il étoit neanmoins continuellement en diſpute, & quoique les parens & amis euſſent fait tous leurs efforts, pour tâcher de les mettre bien enſemble, il n'y avoit pas eu moyen d'y reüſſir, le mari perſiſtant toûjours à dire qu'il vouloit ſe démarier. Il fait enfin appeller ſa femme devant l'Official, qui la voyant bien faite, lui dit: Mais, mon ami, pour quelle raiſon voulez-vous vous démarier. Je n'ai rien à vous dire, Monſieur, répondit le mari, ſinon qu'il me ſeroit impoſſible de vivre avec elle, & que j'aimerois mieux être aux galeres pour toute ma vie. Mais encore reprit l'Official, dequoi vous plaignez-vous? N'eſt-elle pas ſage? Je croi qu'oüi, Monſieur, dit le mari. N'eſt-elle pas belle? Oüi, Monſieur. N'eſt-elle pas de bonne famille, & bien apparentée. N'eſt-elle pas aſſez riche pour vous? Je ne me plains pas de cela, Monſieur, répondit le mari; mais en deux mots quelque choſe que vous puiſſiez me dire, je ne demeurerai jamais avec elle. Mais aprés tout, répliqua l'Official, ſi vous n'avez pas d'autre raiſon à me dire, comment voulez-vous que je vous démarie, puis que vous convenez de tout ce que je vous dis? Le mari

mari montrant alors ſon pied à l'Official, lui dit : Ce ſoulié n'eſt-il pas beau, Monſieur? Oüi, dit l'Official, qui voyoit qu'il étoit tout neuf. N'eſt-il pas bien fait? fort bien. N'eſt-il pas de bon cuir? Je croi qu'oüi. Avec tout cela, Monſieur, ajoûta le mari, j'en veux avoir un autre, & ne me ſervir jamais de celui-ci, car il me bleſſe & vous ne le voyez pas.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

D'un Prêtre qui ſauve ſa Maîtreſſe ſur ſes épaules.

LE Curé d'une Paroiſſe d'une Ville de Normandie, aimoit une jeune fille de ſes voiſines & en étoit aimé. Etant une nuit avec elle, la mere de la fille les ayant ſurpris, appella ſes voiſins à ſon ſecours. Le Curé qui paſſoit pour honnéte homme, & qui étoit bien aiſe de conſerver cette réputation, voulut

lut ſe ſauver ; mais la Belle le retint, & lui dit, qu'abſolument elle ne demeureroit pas ſeule avec ſa mere, & qu'elle aimoit mieux s'en aller avec lui. Il y conſentit, & réſolut de la méner chez lui où il étoit ſeul. Etant donc ſorti ſur la minuit, il rencontre la Patroüille. Le Curé bien embarraſſé de ſa contenance, ne ſçait quel parti prendre. De reculer, il n'y avoit pas d'apparence, car il étoit ſi proche, qu'il ne doutoit pas qu'on ne le pourſuivît : De demeurer là, on voudroit ſçavoir qui étoit la fille, où il l'avoit priſe, ce qu'il en vouloit faire ; ce qui ſeroit fort ſcandaleux, attendu l'heure induë. Comme l'amour eſt ingenieux, & qu'il ſçait plus d'un bon tour, il s'aviſa tout à coup d'un expedient, qui lui reüſſit. Il charge cette fille ſur ſes épaules, & la tenant par les bras, paſſe bruſquement au travers de la Patroüille. On crie tout haut qui va là ? Le Curé, répond hardiment, paſſez, Meſſieurs, paſſez : C'eſt un peſtiferé que je porte à l'hôtel-Dieu. Alors tout le monde s'écarte, paſſe coquin, lui dit-on, en ſe bouchant le nez, paſſe vîte. Lui qui étoit plus preſſé qu'eux, paſſa le plus diligemment qu'il put, & alla heureuſement ſe décharger de ſon paquet.

Diſpute d'un François & d'un Eſpagnol.

UN François & un Eſpagnol étant un jour en diſpute ſur les prerogatives de leur nation, l'Eſpagnol ne trouvant pas ſon compte à pluſieurs choſes, crût avoir plus d'avantage ſur la Religion. A-t'on en France pour Dieu, dit l'Eſpagnol, la dévotion & le reſpect qu'on a pour lui en Eſpagne? Du tems que j'étois en France, j'avois honte qu'on fît ſi peu d'honneur au Saint Sacrement. Quand on le porte en France aux malades, cela ſe fait le plus ſouvent par un ſimple Prêtre avec un petit Clerc & une clochete ſans autre ſuite. C'eſt tout autre choſe en Eſpagne, où le Saint Sacrement ne paroît pas plûtôt en ruë, qu'il eſt accompagné avec pompe par un grand nombre de gens. Toûjours avec quantité de flambeaux, & jamais ſans quatre à cinq perſonnes à ſa ſuite tout au moins. Quelque preſſez que ſoient ceux qui le rencontrent, ils quittent tout pour l'accompagner, & le Roi même & les Grands d'Eſpagne ſe font honneur quand ils s'y trouvent, de porter le Dais. Ce que vous dites eſt vrai, répondit le François; mais ſçavez-vous bien la raiſon de cette difference? Dieu ſçait qu'il eſt en France avec ſes anciens amis: il ſe fie en eux, & ne ſe ſoucie pas de ſe faire accompagner: Mais il y a tant de Juifs en Eſpagne, qu'il ſeroit à craindre qu'on n'y crucifiât encore le Sauveur, s'il n'étoit pas accompagné. Quoi, dit l'Eſpagnol? voudriez-vous vous comparer à nous

pour

pour le fait de la Religion ? Ne ſçait-on pas qu'il y a eu en Eſpagne plus de Saints Canoniſez que je n'ai de poils à la barbe ? Nous en avons plus en France, répondit le François, que je n'ai de poils à la barbe & à la tête, & pour vous en convaincre, voulez-vous qu'à chaque Saint de nôtre Patron que je vous nommerai, je vous arrache un poil de la barbe, & vous m'en ferez autant à chaque Saint Eſpagnol que vous me nommerez. Soit dit l'Eſpagnol; vous aurez bientôt la barbe chauve. Le François commence, & arrachant un poil à l'Eſpagnol il dit, Saint Denys. L'Eſpagnol en faiſant autant au François dit, Saint Ignace; Saint Martin, repartit le François; Saint Xavier, dit l'Eſpagnol. Aprés avoir nommé de part & d'autre une Kirielle de Saints, & avoir arraché autant de poils : Saint Côme, Saint Damien, reprit l'Eſpagnol, en arrachant deux poils au François, qui chagrin de la douleur qu'il avoit ſentie, prit pour ſe venger tout un côté de mouſtache à l'Eſpagnol, & ſans faire à deux fois l'arrache & dit, les onze mille vierges.

Secret pour d'une méchante femme en faire une bonne.

UN homme ayant une femme qui avoit le Diable au corps, un de ſes amis lui conſeilla de la mettre à la raiſon, & pour cet effet de la bâtonner tant qu'il en fût las. L'occaſion ne lui en manqua pas, & le mari étant entré avec un bon gros bâton, commence à la relancer. La femme ſe jette à lui, & le voulut prendre aux cheveux; mais il lui donna un ſi grand coup ſur le bras, qu'il le lui rompit. D'un ſecond coup il la bleſſa ſi fort à la tête, qu'elle en tomba évanoüie. Cela fait, il ſort de chez lui & la laiſſe là. Les Domeſtiques la voyant toute en ſang, vont querir le Chirurgien, qui la penſa & la fit mettre au lit. Elle fut long-temps malade de ſon bras & de ſa tête, qui étoit caſſée & qu'il falut trepaner. Dans les grandes douleurs qu'elle ſentoit, ſa conſolation étoit de voir qu'il en coûteroit cher à ſon mari, & que cela l'obligeroit de la traiter à l'avenir avec moins de violence. Aprés qu'elle fut guerie, le mari envoya querir le Chirurgien en ſa préſence. On chicana pour le payement, & le mari ſe plaignoit qu'on lui demandoit trop, dequoi la femme étoit ravie. On convint enfin à cent francs. Pendant que le mari monta à ſon cabinet pour prendre de l'argent, la femme qui étoit demeurée avec le Chirurgien, le gronda d'avoir demandé ſi peu, témoignant d'être bien aiſe que cette folie coûtât

ſi cher à ſon mari, & eſperant que cela l'empêcheroit d'y revenir : Mais elle fut bien ſurpriſe, lors que ſon mari étant décendu, dit au Chirurgien: Voilà, Monſieur, cent francs que je vous donne pour avoir penſé ma femme, & en voilà cent autres pour la premiere fois que je la régalerai de la même façon, Ce qui arrivera dès qu'elle m'en donnera occaſion.

Jugement du Duc d'Oſſonne contre des Moines.

IL y avoit autrefois à Naples un Banquier qui paſſoit pour avoir cent mille écus de bien, & qui étoit fort attaché aux Jeſuites. Le Banquier avoit un fils unique qu'il laiſſa fort jeune. Il fit ſon teſtament & donna tous ſes biens aux bons Peres, à condition qu'ils prieroient Dieu pour ſon ame, & qu'ils recevroient ſon fils Novice, qu'il deſtinoit à paſſer ſa vie parmi eux. Et en cas que le fils étant en âge, ne s'accommodât point de la vie Religieuſe, & ne voulût pas faire profeſſion, les Moines ſeroient obligez de lui donner de ſes biens ce qu'ils voudroient pour le ſoûtenir dans le monde. Le pere meurt, les Moines ſe mettent en poſſeſſion de tout le bien, & donnent l'habit de Novice à leur pupille, qui ne ſçavoit ce qu'il faiſoit. Quand il fut dans un âge plus avancé, les Moines le preſſerent de faire profeſſion; mais il leur témoignoit n'en avoir guere d'envie. Ses parens le venoient voir, accompagnez de pluſieurs jeunes

jeunes gens de la Ville qui le connoiſſoient; & comme les uns & les autres lui remontroient qu'il ſe faiſoit tort de demeurer enfermé dans un Convent, en un âge où le bien qu'il avoit, pouvoit le mettre en état de faire figure dans le monde. Cela lui mit tellement le cœur au ventre, qu'il dit aux Moines qu'il ne ſeroit jamais Religieux, & que Dieu ne lui ayant donné aucune inclination pour ce genre de vie, il les prioit de le laiſſer ſortir. Comme on n'étoit pas en droit de lui refuſer cela, on lui fit faire un habit de Cavalier, & on le mit dehors. Quelques jours aprés le jeune homme alla trouver le Prieur, & lui demanda quelle raiſon on vouloit lui faire des biens que ſon pere avoit laiſſé à la Communauté. Le Prieur répondit, qu'il falloit aſſembler le Chapitre, & qu'on réſoudroit ce qu'il y avoit à faire là-deſſus. Le jeune homme s'en retourna avec cette réponſe, & revint quelques jours aprés. Le Prieur lui dit, que la maiſon étoit pauvre, & que ne s'attendant point à rendre cet argent, on l'avoit employé à des œuvres pieuſes. Que cependant la Societé étoit ſi obligée à ſon pere, & avoit tant de véneration pour ſa memoire, qu'elle avoit réſolu de faire un effort, & de lui donner dix mille Ducats, afin de pouvoir ſoûtenir le rang que ſes parens tenoient. Le jeune homme qui ſe trouvoit bien éloigné de ſon compte, & qui eſperoit du moins la moitié, c'eſt-àdire, cinquante mille Ducats, répliqua, que cela ne l'accommodoit pas. Le bon Pere repartit avec des paro-

Le Rotiſſeur Filouté.

UN Gaillard ayant envie de faire bonne chere à peu de frais, & de régaler ſes camarades, s'en alla avec un Crocheteur chez un Rotiſſeur de la valée de miſere, auquel il dit qu'il ſe marioit le lendemain, & qu'il avoit beſoin de grande quantité de viandes pour le régal de la noce. Il fait marché de tout ce qu'il trouva, & le fit emporter par le Crocheteur. Mon oncle, dit-il au Rotiſſeur, qui eſt un Curé de cette Ville, fait les frais de mes noces, ainſi je vous prie d'envoyer quelqu'un de vos gens avec moi pour recevoir vôtre argent. Il s'en va donc avec un des garçons du Rotiſſeur, qu'il fit promener longtems par les ruës de Paris. Comme il furent devant Saint Jaques de la Boucherie: mon oncle eſt ici, dit le Filou au garçon, entrons-y; & vous, Crocheteur, attendez-nous là. Le prémier Prêtre qu'il vit diſant la Meſſe, il dit au garçon du Rotiſſeur, voila, mon oncle; attendons qu'il ait dit la Meſſe. La Meſſe étant achevée, le Filou dit, qu'il alloit parler à ſon oncle. Il s'approcha du Prêtre qu'il n'avoit peut-être jamais vû, & lui dit à l'oreille: Voici, Monſieur le Curé, un jeune garçon que je vous ameine: Il a perdu l'eſprit; mais ſa folie eſt ſinguliere. Il s'imagine que tout le monde lui doit de l'argent, & en demande à tous ceux qu'il rencontre: On m'a conſeillé de faire dire un Evangile ſur lui, & je vous prie, Monſieur, de me faire

ce plaiſir. Fort volontiers, répondit le Curé; & là-deſſus le Filou lui dit tout haut, je vous prie, Monſieur, de l'expedier au plus vîte. Tout à l'heure, répondit le Curé. Le valet du Rotiſſeur qui entendoit cela, crût qu'il alloit recevoir ſon argent, & laiſſa ſortir le drôle, qui décampe au plus vîte avec ſon Crocheteur. Le Prêtre ayant achevé ſon Oraiſon, s'approche du garçon, & lui dit de ſe mettre à genoux. Il n'eſt pas neceſſaire, Monſieur, répondit-il, de ſe mettre à genoux pour recevoir de l'argent; je puis bien le recevoir debout. Le Prêtre regardant cela comme un effet de ſa folie, commence à le ſermoner, & lui dit qu'il faloit éloigner ces ſortes de folies de ſon eſprit; mais lui qui ne ſe payoit point de Morale, demandoit ſon argent de moment à autre. Ils furent aſſez longtems à ſe chicaner là-deſſus, tant qu'enfin le Curé voyant que ce garçon parloit de bon ſens, commença à ſe défier qu'il n'y eût de la friponnerie, & lui demanda quel argent il lui devoit. Celui, répondit le garçon, que votre neveu doit pour des viandes qu'il a pris chez mon maître pour le feſtin de ſes nôces, & qu'il dit que vous devez payer. Le Curé l'eut bien-tôt détrompé, & lui fit ſi bien voir ſon erreur, qu'il courut incontinent chercher ſon homme, qui étoit déja bien loin avec ſon Crocheteur.

D'un Cordelier prêchant à des voleurs.

UNe troupe de cinq ou ſix voleurs rencontrerent un jour un Cordelier, qui n'ayant rien à perdre ne ſe ſoucioit guere d'eux. Où allez-vous, mon Reverend Pere, lui demanderent-ils ? Je vais prêcher, Meſſieurs, répondit le Cordelier, à un village qui n'eſt pas éloigné d'ici. Mon pere, reprit l'un d'eux, puis qu'il n'y a rien à faire avec vous, il faut que vous nous donniez un plat de vôtre métier, & que vous faſſiez tout à l'heure un Sermon à nôtre loüange. Trés-volontiers, Meſſieurs, répondit le Cordelier, qui vit bien qu'il falloit paſſer par là. Je ne ſçaurois, Meſſieurs, commença le Cordelier, faire plus avantageuſement vôtre éloge, que de vous comparer à Nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt, du tems qu'il étoit au monde. Il y ſouffroit beaucoup, auſſi faites-vous: Il fuyoit çà & là, & vous fuyez auſſi : Il étoit accompagné de ſes Diſciples, & vous ne marchez qu'en troupes : Il fréquentoit les Scribes & les Phariſiens, vous fréquentez des gens qui ne valent pas mieux : Il étoit ſouvent expoſé à toutes les injures du tems, il en eſt de même de vous : Il ne portoit ni or ni argent, je croi que vous n'en portez guere non plus: Il jeûnoit, c'eſt ce qui vous arrive ſouvent. Il fut tenté du Diable, vous l'étes continuellement: Il fut tranſporté ſur une haute montagne, le Diable vous met en ſentinelle ſur les lieux élevez pour épier les paſſans. Il eut faim & ſoif,

c'eſt ce que vous avez ſouvent : Il étoit l'objet du mépris & de la haine du monde, vous étes tout cela : Les Juifs l'épioient pour le prendre, le Prevôt & les Archers en font de même de vous : Judas le trahit, vous ſerez trahis par quelqu'un de vos camarades : Il fut pris, lié, & garroté, auſſi ſerez-vous : Il répondit devant Caïphe & Herode, vous répondrez devant vos Juges : Il fut foüeté, vous le ſerez. & peut-être l'avez-vous déja été : Il fut pendu, cela ne peut vous manquer : Il décendit aux Enfers, vous y décendrez, mais vous n'en remonterez pas, & vous demeurerez éternellement avec les Diables, condamnez que vous ſerez par le Pere, le fils, & le Saint Eſprit. Ainſi ſoit-il. Les voleurs furent ſi contens de ce Sermon, qu'ils n'eurent pas le mot à dire, & laiſſerent tranquillement retirer le Cordelier.

Les Galeriens.

UN grand Prince étant un jour dans une Ville maritime, eut envie de viſiter les Galeres. Il ne fut pas plûtôt ſur la Capitane, qu'un Forçat vint ſe jetter à ſes pieds. Monſeigneur, lui dit-il, ayez pitié de moi, & me délivrez de la derniere miſere. Pourquoi t'a t'on mis ici, lui demanda le Prince ? Je n'ai jamais fait aucun mal, Monſeigneur, répondit le Forçat ; & un de mes ennemis qui a pratiqué des faux témoins contre moi, ma fait

fait mettre ici. Un autre lui étant venu faire le même compliment, il lui demanda pareillement quel crime il avoit fait? Je n'en ai jamais fait de ma vie, répondit le Forçat: Mes parens m'en ont ſuppoſé pour jouïr de mon bien impunément, & ont eu aſſez de credit pour me faire mettre ici. Pluſieurs autres lui dirent la même choſe, & tous proteſterent de leur innocence. Le Prince jettant les yeux ſur un grand drôle de bonne mine; Et toi, lui dit-il, d'où vient que tu es ici? J'y ſuis pour mes crimes, Monſeigneur, répondit-il. J'en ai fait de grands, & je trouve qu'on m'a traité bien doucement de ne m'avoir pas fait pendre, aprés l'avoir ſi bien mérité. Le Prince appella le Capitaine de la Galere, & lui dit: Faites promptement ſortir d'ici ce ſcelerat, car s'il y demeuroit plus long-tems, il corromproit infailliblement ces honnêtes gens ici. Cela fait voir que le meilleur eſt de dire toûjours la verité.

D'un voleur qu'on alloit pendre.

ON alloit un jour pendre un voleur, & comme il fut queſtion de lui prononcer ſa Sentence, le Bourreau lui mit la corde au cou, & lui diſant ſuivant l'ordinaire, le Roi vous ſalue. Comment, dit le criminel? me connoît-il le bon Sire? Je le remercie de bon cœur. Comme on lui ôta ſon chapeau: Ne me découvrez pas je vous prie, dit-

il,

il, car je ſuis fort catarreux & ſujet à la migraine. Mais lui ayant dit qu'il falloit ſonger à autre choſe & ſe réſoudre, on le fit monter ſur le Tombereau: & comme il vit qu'on alloit détourner au coin d'une certaine ruë: Je vous prie, dit-il, ne paſſons pas par là; Je dois de l'argent dans cette ruë, & je craindrois qu'on ne me fît mettre la main au colet. Etant ſur l'échelle, & tout prêt à être jetté, il demanda un verre de vin: Comme il voulut le boire, il vit de l'écume; & dit au Bourreau: Otez cela, je vous prie, car j'ai entendu dire que cela donne la gravelle. Quand il eut beu, il laiſſa tomber le verre, & s'étant ſouvent baiſſé pour regarder en bas, le Bourreau lui demanda pourquoi il ſe baiſſoit? Pour voir, répondit-il, ſi le verre eſt caſſé. Oüi, oüi, il eſt caſſé, dit le Bourreau. Là-deſſus le ſcelerat ſe mit à rire: Il m'arrivera donc aujourd'hui quelque malheur, car je n'ai jamais caſſé de verre qu'il ne m'en ſoit arrivé. Il pouvoit dire cela à coup ſûr.

D'une Servante qui mangea deux perdrix.

UN Bourgeois de Paris dont la femme étoit morte, avoit une ſervante aſſez jolie, qui lui en ſervoit, & ne laiſſoit pas chemin faiſant de faire plaiſir à d'autres, & ſur tout à un Procureur au Châtelet, qui venoit ſouvent chez ſon maître. Le Bourgeois ayant eu un preſent de deux perdrix, & ne voulant pas les manger

manger ſeul invita le Procureur, & donna ordre à ſa ſervante d'apprêter ces perdrix, parce, lui dit-il, que j'ai prié un tel Procureur à dîner. Comme elles furent cuites, la ſervante voyant que ſon Maître ni le Procureur ne paroiſſoient point, & qu'elle avoit entendu dire qu'une perdrix étoit un friand morceau, elle réſolut d'en goûter. Elle commence par enlever une cuiſſe, & puis l'autre. Elle les trouva ſi bonnes, que prenant le reſte piece à piece elle goba les deux oiſeaux. Son embarras fut aprés les avoir mangées, de trouver quelque expedient pour ſe tirer d'affaire. Là-deſſus elle entend fraper à la porte, elle va ouvrir, & trouva que c'étoit le Procureur. Que venez-vous faire ici, lui dit-elle d'abord? Mon maître a ſçû ce qui s'eſt paſſé entre nous, & eſt en ſi groſſe colere qu'il jure qu'il veut vous couper les oreilles. Il vous a prié à dîner pour vous attraper; mais croyez m'en, retirez-vous au plus vîte. Je ſuis bien aiſe d'avoir pû vous en avertir à tems. Le Procureur prenant cela pour argent comptant, & n'étant point embarraſſé de ſes oreilles, décampe ſans ſe le faire dire deux fois. Le Bourgeois arriva comme il ſortoit. Où allez-vous, Compere, lui dit-il? Je ſuis à vous tout à l'heure, répond le Procureur. Le Bourgeois croyant qu'il alloit à des affaires qu'il ne pouvoit remettre, entre dans la cuiſine, & ne voyant point de perdrix, demande à ſa ſervante dequoi elles étoient devenuës? La plaiſante queſtion, répondit-elle? Le Procureur ſort d'ici,

d'ici ; & les emporte. Il m'a dit que vous aviez changé de deſſein, qu'elles devoient ſe manger chez lui, & qu'il avoit ordre de venir les prendre. Le Bourgeois qui s'étoit déja muni d'un grand coûteau pour défaire les perdrix, revint à la porte en afilant ſon couteau, & voyant le Procureur de loin, il lui cria! He Compere, n'emportez pas tout; l'une ou l'autre, je vous prie. Le Procureur qui croyoit qu'il parloit de ſes oreilles doubloit le pas. Non, Morbleu, diſoit-il chemin faiſant, tu n'as que faire de rire: Tu n'en auras pas une, & j'ai beſoin des deux.

D'un homme qui avoit envie de bâtir un moulin.

UN homme ayant du bien à la campagne, eut envie de bâtir un moulin, mais il ne ſçavoit s'il devoit faire bâtir un moulin à eau; car il avoit un petit ruiſſeau, ou un moulin à vent. Il en raiſonnoit un jour avec un de ſes amis, & diſoit ſi je fais un moulin à eau, mon ruiſſeau eſt petit, il ſera ſouvent à ſec, & mon moulin ne fera rien, me coûtera beaucoup & me produira peu. Si je fais faire un moulin à vent, & qu'il ne vente point, dequoi me ſervira-t'il ? Si d'un autre côté il arrive un vent de tempête qui emporte mon moulin ; ce qui peut fort bien arriver, voila toute la dépenſe que j'ai faite perduë. Vous voila bien embarraſſé, lui dit l'ami. Voulez-

vous

vous vous mettre à couvert de tous ces inconveniens? faites bâtir vôtre moulin au derriere de vôtre femme. Il ne ſçauroit manquer d'aller en cet endroit; car quand il n'aura pas de vent, il aura de l'eau.

NOU-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

D'un Cordelier & d'un Jacobin.

UN Cordelier allant prêcher le carême fut obligé de coucher à une petite Ville ſur ſa route. Comme il n'y avoit point de Cordeliers, & qu'il ne connoiſſoit perſonne, il falut aller à l'Auberge, où le hazard fit trouver un Jacobin. Comme les voyageurs ſe queſtionnent, il ſe trouva qu'ils alloient du même côté. Ils ſoupent enſemble, & couchent

chent en même chambre. Il plut toute la nuit à verſe, & la pluye ayant un peu diſcontinué vers le matin, il fut queſtion de partir. Mais il falloit payer auparavant. Le Cordelier croyoit en être quitte pour un Dieu vous le rende; mais comme l'hôte étoit Huguenot, & qu'il ne voulut point ſe payer d'un *Retribuat Dominus*, il falloit ou payer, ou laiſſer des gages. Le Jacobin ayant payé ſon écot, le Cordelier le pria de lui préter de l'argent pour payer le ſien, promettant de le lui rendre ſur ce qui lui reviendroit de ſa quête; mais le Jacobin répondit, qu'il n'en avoit juſtement que ce qu'il lui en falloit, & qu'il ne ſçauroit lui en donner ſi peu qu'il n'en manquat. Bref il falut que le Cordelier laiſſât ſes livres en gage, bien fâché d'être obligé d'en venir là, & réſolu de ſe venger du Jacobin dès que l'occaſion s'en préſenteroit; ce qui ne tarda pas d'arriver. Comme il avoit beaucoup plu, les chemins étoient ſi mauvais, qu'on avoit de la peine à s'en tirer. Mais ce fut bien autre choſe quand ils furent venus à un chemin creux, par où il falloit neceſſairement paſſer. Il y avoit dans les endroits les plus élevez plus d'un bon pied d'eau, & il y avoit bien plus de cinq cens pas à traverſer. Le Cordelier ne s'en mit pas beaucoup en peine; mais prenant ſes ſandales à la main & trouſſant ſa robe, il ſe mit en état de paſſer. Le Jacobin qui étoit bien chauſſé, & qui comme le chat ne ſe ſoucioit pas de moüiller la pate, étoit bien embarraſſé de ſa figure. Que me donnerez-vous, lui dit le Cordelier, qui

vit

vit ſon embarras, & je vous paſſerai ſur mes épaules? Frere, répondit le Jacobin, ſi vous me rendez ce ſervice, je vous promets de retirer vos livres, & de vous défrayer à la premiere Auberge. Le Cordelier l'ayant fait obliger par ſerment, le prend ſur ſes épaules, & ſe met à paſſer. Comme ils furent au milieu, le Cordelier lui dit. Mais, Frere, avez-vous de l'argent pour me tenir parole? Oüi, oüi, j'en ai, répondit le Jacobin, ne craignez rien, & en diſant cela, il fait ſonner ſa poche. Le Cordelier le jette ſans marchander au beau milieu de l'eau, & lui dit; vous me faites, Frere, contrevenir à ma régle, qui eſt, comme vous ſçavez, de ne porter point d'argent; & en diſant cela il paſſe, gagne chemin, & laiſſa le Jacobin dans l'eau, qui fut du tems à ſe ſécher.

Un Normand pendu pour un licou.

DEux bas Normans s'étant un jour rencontrez & ſaluez, il y en eut un qui demanda à l'autre, qu'as-tu, Compere, je te trouve bien triſte? Je le ſuis, il eſt vrai, répondit-il, & j'en ai bien le ſujet. J'ai fait une perte conſiderable. Le plus honnête homme de nôtre village & mon meilleur ami, a été pendu depuis deux jours. Et qu'avoit-il fait demanda l'autre? Une choſe que nous aurions fait tout comme lui, répliqua-t'il. Il avoit rencontré un licou en ſon chemin, & l'avoit ramaſſé. Comment, dit l'autre, pendu pour avoir pris un licou! Voila quelque choſe de terrible.

terrible. Il eſt vrai, répliqua le camarade; mais il faut te dire auſſi qu'il y avoit un cheval au bout, & que ſur le cheval il y avoit des papiers où étoit l'argent du Roi.

Un Eſpagnol & un Gaſcon en diſpute pour une perdrix.

UN Eſpagnol & un Gaſcon ſe rencontrerent en France dans la même Auberge, & demandant tous deux à ſouper, l'hôteſſe leur dit qu'elle avoit un bon morceau de mouton & une perdrix. Chacun vouloit avoir la perdrix qui étoit rôtie & prête à manger. Comme ils étoient ſur le point de ſe quereller, l'hôteſſe pour les accorder leur dit, qu'elle n'avoit que cette perdrix, & qu'à moins que de vouloir la manger enſemble, il n'y avoit pas moyen de les contenter: Mais croyez-m'en, ajoûta-t'elle, paſſez-vous en pour ce ſoir, & demain au matin celui qui aura fait le plus beau ſonge la mangera: En attendant, je vais vous donner un bon morceau de mouton & une copieuſe ſalade, qui ſuffiront pour vôtre ſouper. Ils acceptent le parti, ſoupent & vont ſe coucher. Cependant le Gaſcon ayant l'œil par tout, remarqua où l'on mit la perdrix, ſe leva la nuit, & la mangea. L'Eſpagnol paſſa la nuit à rêver pour enfanter un beau ſonge pour le lendemain. Quand ils furent levez, l'Eſpagnol vint dire à l'hôteſſe qu'il avoit fait un magnifique ſonge, & qu'il avoit vû les Cieux ouverts, que les Anges l'avoient reçû avec une

harmonie raviſſante, & l'avoient enlevé au Ciel, où il s'étoit trouvé tout environné de gloire. Vous ne pouvez pas, dit-il au Gaſcon, avoir rien ſongé de plus beau. Je vous ai bien vû aller en Paradis, répondit le Gaſcon, & comme j'ai crû que vous n'en réviendriez point, j'ai mangé la perdrix à bon compte.

De deux Gaſcons.

PUiſque nous en ſommes ſur les Gaſcons il ne ſera pas mal à propos de parler de deux Bourdelais, qui firent réſolution de voyager enſemble, & de tâcher de faire fortune aux dépens d'autrui. Ils vinrent à Paris, où faiſant le métier de Filoux, ils furent un jour pris au Palais. Un d'eux s'étant trouvé ſaiſi d'une bourſe fraîchement coupée, & ayant la mine d'en avoir fait d'autres, on les dépoüilla tous deux pour voir s'ils n'étoient point Officiers de ſa Majeſte, c'eſt-à-dire, marquez à ſes Armes. Un de ces bons Meſſieurs s'étant trouvé la fleur de lis ſur l'épaule, fut condamné à étre pendu, & le fut effectivement à la Place de Gréve; l'autre eut ſeulement le fouët au pied du gibet. Celui qui en avoit été quitte pour le foüet, ayant été mis en liberté aprés l'exécution, s'en retourna en ſon pays, fut viſité de tous ſes parens & amis, & leur dit monts & merveilles de ſon voyage. Comme chacun lui demandoit des nouvelles de ſon camarade: Il a fait une belle fortune, dit-il, & a bien prouvé la verité de cette Sentence, qui dit qu'on n'eſt

n'eſt jamais Prophete en ſon pays. Quelle fortune a-t-il donc faite, lui demanda-t-on? Il s'eſt marié fort richement en pays étranger, répliqua-t-il, & même en haut lieu, & je puis vous dire que j'ai bien dancé à ſes nôces.

L'Ecolier.

UN homme avoit un fils qu'il faiſoit étudier; & comme il ne pouvoit plus l'entretenir au Colége, il lui manda de revenir, & le tint auprés de lui pour le ſervir. Il avoit des Penſionnaires qui alloient à l'école & qui avoient beaucoup de livres. L'Ecolier viſitant un jour ces livres, il ouvrit un in folio, & y trouva deux fort beaux colets de point coupé dont il ſe nantit. Celui à qui les colets appartenoient s'en apperçût & s'en plaignit au pere, diſant que ſon fils étoit un larron. Le bon homme appella ſon fils, & lui fait une grave mercuriale. Le fils répondit ſans s'étonner, qu'il ne meritoit pas d'être cenſuré pour avoir ſuivi les conſeils de ſon maître. Comment, reprit le bon homme, ton maître t'a-t-il conſeillé de dérober? Nullement, répliqua le fils; mais quand je pris congé de lui, il me dit. Bertrand, mon ami, ton pere te fait grand tort de te faire quitter tes études. Tu avois un bon commencement, & il eſt fâcheux que tu n'en ſçaches aſſés pour pouvoir te pouſſer de toi-même: Mais, mon enfant, ne te décourage point, feüillete les bons livres, & prends tout ce que tu y trou-

veras de bon. J'ai feüilleté un tel livre, & n'y ayant rien trouvé de bon que ces deux colets, je les ai pris.

L'Archevêque & le Cordonnier.

ON a vû de tout tems que les Grands ont opprimé les petits, & un bel Eſprit de ce tems a eu raiſon de dire.

Selon que vous ſerez puiſſant & redoutable
Les Jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.

UN Archevêque de Tolede Primat d'Eſpagne, & Prélat fameux par un million qu'il a de revenu, fit aſſaſſiner à Seville un Cordonnier de la même Ville, ſur le ſimple rapport qui lui fut fait qu'il avoit médit de lui. Le fils du mort étant homme de réſolution, pourſuivit le Prélat par devant le Tribunal Eccleſiaſtique pour avoir juſtice de la mort de ſon pere. Il prouva l'aſſaſſinat ſi clairement que perſonne n'en pouvoit douter: De là vint que la Cour ne pouvant s'empêcher de faire juſtice dans une affaire ſi viſiblement prouvée, réſolut néanmoins de ne la faire qu'autant qu'il faudroit pour ſauver en quelque maniere le *Decorum*, & condamna l'Archevêque à ne dire la Meſſe d'un an pour toute réparation. Le fils du Cordonnier n'étant du tout point content de ce jugement, attendit patiemment que le Roi Don Pedro ſurnommé le cruel, fût à Seville, où l'on diſoit

diſoit qu'il devoit venir à une grande cérémonie, qui devoit s'y faire bien-tôt. Si-tôt qu'il fut arrivé, l'homme ne manqua pas de faire demander Audience, & eut le bonheur de l'obtenir. Il ſe jetta à ſes pieds, lui demanda juſtice de l'aſſaſſinat de ſon pere que le Prélat avoit fait égorger ſans aucune cauſe. Le Roi lui demanda s'il n'avoit point fait ſa plainte en Juſtice; oüi, Sire, répondit le plaignant; mais on a eu ſi peu d'égard à un pauvre malheureux comme je ſuis, qui ai affaire à un Prélat fort accredité, qu'on la condamné pour toute réparation à ne dire la Meſſe d'un an. Le Roi lui demanda ſi ce qu'il diſoit étoit bien vrai? C'eſt une choſe, Sire, que tout Seville ſçait, & je veux perdre la vie, ſi ce que je dis à vôtre Majeſté n'eſt l'exacte verité. Auras-tu bien la hardieſſe de le tuer, reprit le Roi? Oüi, Sire, répondit-il, pourvû que vôtre Majeſté me l'ordonne. Je te l'ordonne, dit le Roi, & ne te mets point en peine. Le Cordonnier s'étant retiré bien joyeux s'aſſura d'un bon poignard, réſolu de faire ſon coup le lendemain, & de le faire même aux yeux du Roi. Il ſçavoit que l'Archevêque devoit être en habits Pontificaux à la queuë de la Proceſſion. Il le ſuivit juſques devant le Palais Royal où le Roi & toute la Cour étoient aux fenêtres pour voir paſſer la Proceſſion. Il prit ſi bien ſon tems, & ſe jetta ſi à propos ſur le Prélat, qu'il lui donna deux grands coups de poignard, qui le jettérent roide mort ſur le pavé. Une action ſi violente & ſi publique commiſe contre une

perſonne de ce carractére & de cette importance fit un bruit horrible. On commença par ſe ſaiſir du meurtrier. Le Roi entendant le bruit, ſe douta du fait, & demanda ce que c'étoit. On lui dit le coup qu'avoit fait le Cordonnier qu'on emmenoit en priſon. Le Roi commanda qu'on le lui amenât. Comme ce Prince paſſoit pour fort ſevére, tout le monde s'attendoit à voir punir un crime ſi horrible d'un ſuplice extraordinaire. Quand il fut devant le Roi, ce Prince lui demanda quel Demon l'avoit pouſſé à faire un ſi déteſtable coup pendant un exercice ſi ſaint, & ſous les fenêtres de ſon Palais ? Et quel Demon, Sire, répondit hardiment le Cordonnier, a pouſſé cet indigne Prélat à faire aſſaſſiner mon pere? J'en ai demandé Juſtice, on me l'a refuſée, j'ai trouvé occaſion de la faire moi-même, j'ai fait mon devoir en vengeant la mort de mon pere. Les amis de l'Archevêque dirent que cela étoit faux, & qu'on lui avoit fait Juſtice. Quelle Juſtice m'a-t-on faite, répliqua le Cordonnier, puiſqu'on a laiſſé vivre le meurtrier? On a condamné l'Archevêque, Sire, à ne dire la Meſſe d'un an; affront bien ſanglant à un homme de ce rang. Et bien, dit le Roi, n'avois-tu pas ſujet d'être content ? Non, Sire, répondit l'homme, car il avoit bien moyen de vivre ſans dire la Meſſe. Quel eſt ton métier, dit le Roi ? Je ſuis Cordonnier, Sire, répondit-il. Et bien, dit le Roi, pour punition de ton crime, je te condamnê à ne faire de ſouliers d'un an, & en attendant je t'aſſigne une penſion

ſion pour vivre ſur les biens de l'Archevêque.

Le Curé à qui on avoit dérobé un cochon.

UN Païſan étant venu ſe confeſſer aux fêtes de Paques au Curé de ſa Paroiſſe, s'étant accuſé de pluſieurs choſes, lui dit enfin. J'ai la conſcience chargée d'un autre peché, Monſieur le Curé, mais je n'oſerois vous le confeſſer, à moins que vous ne me promettiez de me le pardonner. Il faut ſe confeſſer de tout, mon enfant, répondit le Curé; dis-le hardiment, je te le pardonne. C'eſt moi qui vous ai dérobé le cochon que vous perdites il y a deux mois & demi: Mais au moins, Monſieur le Curé, vous avez promis de me pardonner. Mais, mon enfant, répondit le Curé, on ne pardonne pas ſans qu'on reſtituë. Je ſerois bien embarraſſé de reſtituer, reprit le Païſan, car le cochon eſt mangé. Il faut au moins dit le Curé, que tu rétabliſſes la réputation de pluſieurs perſonnes de la Paroiſſe, que j'ai accuſées du vol, & qu'aprés que j'aurai fait mon Prône, tu montes en chaire, & diſes publiquement, que j'ai eu tort de ſoupçonner perſonne du vol de mon cochon, puiſque c'eſt toi ſeul qui en es coupable; & que je t'ai ordonné par penitence de faire cette déclaration. Il lui promit de le faire, & eut l'abſolution. La Meſſe étant dite & le Prône fini, le Curé dit à l'aſſemblée qu'il avoit donné ordre à un tel de

leur demander pardon d'une injuſtice qu'il leur avoit faite, & les pria d'ajoûter foi à ce qu'il alloit leur dire, comme étant la verité même. Le Païſan étant monté en chaire au lieu de dire ce que le Curé lui avoit ordonné, leur dit: Meſſieurs, Monſieur le Curé aprés vous avoir tous confeſſé, veut auſſi ſe confeſſer publiquement, & m'a chargé de vous dire qu'il a couché pluſieurs fois avec vos femmes. Ha coquin, répondit le Curé en l'interrompant, ce n'eſt pas cela que tu m'as promis de dire. Le murmure confus qui s'éleva dans l'aſſemblée empêcha le Curé de continuer: Les hommes vouloient ſe venger de l'affront qu'ils prétendoient avoir reçû, & les femmes pour ſe juſtifier de cette calomnie, faiſoient un ſi terrible vacarme qu'il n'y avoit pas moyen de s'entendre. Les hommes crioient qu'on aſſomme cet infame, & les femmes qu'il en avoit menti, & que c'étoit une fauſſeté inſigne. Dans cette émotion le Curé jugea à propos de ſe ſauver, & ſe déroba par là de la fureur des uns & des autres.

L'Apotiquaire.

IL y avoit à Roüen un Apotiquaire nommé Cardin, homme facétieux, & ayant toûjours le mot pour rire, ſi bien qu'on étoit aſſuré de bien paſſer le tems par tout où il étoit. Il y avoit dans le même lieu un Conſeiller que Cardin ſervoit, & duquel il ne pouvoit pas arracher un ſou, quoi qu'il lui eût ſouvent envoyé ſes parties. Le Conſeiller régalant un jour ſes amis, envoya querir Cardin aprés dîné pour divertir la compagnie. C'eſt, leur dit-il, Meſſieurs, l'homme le plus gai & le plus ſpirituel pour faire rire qu'il ſoit poſſible de voir. Cardin qui demeuroit proche du Conſeiller vint incontinent. Or ça bon-homme Cardin, lui dit le Conſeiller dès qu'il parut, un petit conte je vous prie. L'Apotiquaire qui ſe doutoit à peu prés de ce qu'on lui vouloit, & qui n'avoit pas oublié ſes parties, expliquant le mot à ſon avantage, je le veux bien, Monſieur, répondit-il, & ſur cela il tire ſes papiers & des jettons, & dit, Tant pour une Medecine, tant pour un lavement; & ainſi du reſte juſqu'au bout. Le Conſeiller voyant qu'il lui demandoit adroitement de l'argent devant tant de monde, n'oſant pas le refuſer le paya entiérement.

D'un aſpirant Procureur.

UN Praticien aſpirant depuis long-tems à devenir Procureur, ſe croyoit fort capable de cette charge. Le prétendant s'étant un jour trouvé en groſſe compagnie, un certain rieur qui en étoit auſſi, ayant remarqué qu'il avoit ſouvent la main dans ſes chauſſes, & ſe gratoit bien fort, lui dit d'un ton ſerieux, vous n'étes pas bon nôtre ami, pour être Procureur. Pourquoi cela dit l'autre fort ſenſible ſur le point d'honneur? Parce, répondit le rieur, que vous tourmentez trop vos parties.

L'Oiſeau portant cornes.

UN Duc que le reſpect ne nous permet pas de nommer, avoit une jeune femme fort belle, mais qui avoit la reputation d'inſulter terriblement le front de ſon époux. Un certain Gentilhomme Bourgeois nommé Monſieur l'Oiſeau, cocu à vingt-quatre carats, alloit ſouvent chés le Duc, où il étoit d'autant plus familier, qu'on l'y recevoit toûjours fort bien. Le Duc ayant un jour groſſe compagnie, eut envie en dînant de rire aux dépens de Monſieur l'Oiſeau qui en étoit. Ne connoiſſez-vous point, Meſſieurs, dit-il à la compagnie, un oiſeau qui porte les cornes. L'Oiſeau ſe ſentant pincé, & ſçachant qu'on n'avoit rien à lui reprocher à cet égard, répondit ſans héſiter, Oüi, Monſeigneur, j'en connois un, & c'eſt un Duc, Duc ſignifie un oiſeau de proye, auſſi

auſſi bien qu'une diſtinction de dignité.

La jeune Païſane en Demoiſelle.

UNe Dame de qualité étant obligée de rendre viſite à une femme du premier rang qui paſſoit en Province, & n'ayant point de Demoiſelle ſuivante, s'aviſa d'habiller en Demoiſelle une jeune Payſane qui la ſervoit. Elle l'inſtruiſit du mieux qu'elle pût, & lui ordonna en gros de faire tout ce qu'elle verroit faire aux autres Demoiſelles, & de ſe laiſſer baiſer aux Gentilshommes qui viendroient la ſaluer. Elle arrive chés cette Dame, & y trouve fort bonne compagnie. Auſſi-tôt que la Dame fut entrée & que les ſalutations furent faites, la Demoiſelle Payſane ſe ſauva dans la Cuiſine. Les Cuiſiniers qui étoient aſſés occupez, diſoient en la voyant. Eſt-ce là vôtre place, Mademoiſelle? Allez-vous-en dans la ſalle ſi vous ne voulez pas avoir le torchon. Cependant ſa maîtreſſe ne la voyant plus, & craignant qu'elle ne fît quelque ſotiſe, la fit appeller, ſous pretexte de lui donner ſes gands pendant le dîner. Aprés que les maîtreſſes eurent lavé, les Demoiſelles ſuivantes lavérent, & appellérent celle-ci pour laver avec elles. Sa maîtreſſe voyant qu'elle chanceloit & qu'elle avoit envie de refuſer, l'apella & lui dit à l'oreille de faire tout ce qu'elle verroit faire aux autres. Elle lave donc & ſe met en rang. Vers la fin du ſoupé que les plats étoient vuides, les autres Demoiſelles trempoient du pain dans la ſauce. Cette

te Demoiſelle de nouvelle impreſſion voyant cela ſe leve de table, ſe tourne vers ſa maîtreſſe, fait une profonde reverence, & lui demande tout haut. Saucerai-je, Madame, les autres ſaucent bien.

Naïveté d'un valet.

UN Comte avoit un valet aſſés déniaiſé, & qui vouloit neanmoins paſſer pour niais. Son maître l'envoya porter une lettre à une Marquiſe de ſes amies. Va-t-en, lui dit-il, chés Madame la Marquiſe telle, fais-lui mes complimens, & lui donne cette lettre. Si elle te demande l'état de ma ſanté & de celle de ma femme, répons à propos & prens garde à ne te point embarraſſer. Le valet promit merveille; mais comme le maître ne le croyoit pas habile, & qu'il craignoit qu'il ne fît quelque bevûë, il le rappella & lui dit aprés s'étre enchaſſé dans un Fauteüil. Supoſons que je ſois la Marquiſe; préſente moi cette lettre, & voyons ſi tu répondras juſte. Le valet lui fait une reverence in folio, & lui dit: Madame, Monſieur le Comte... vous baiſe trés-humblement les mains, & vous envoye cette lettre. Comment ſe porte-t-il, lui demanda ſon maître? Fort bien, Madame à vôtre ſervice, répondit le valet. Sur cela Monſieur le Comte ſentant une demangeaiſon entre les jambes, porte la main dans ſes chauſſes, & dit à ſon valet en ſe gratant; & Madame la Conteſſe comment ſe porte-t-elle? Fort bien, Madame, répondit le valet.

Que

Que fait Monſieur le Comte de l'heure qu'il eſt, reprit le maître? Madame, repartit le valet, faiſant attention à la poſture de ſon maître, il ſe grate les feſſes.

Le Païſan & ſon âne.

UN Païſan allant à Paris avec un âne chargé de cotterets, l'animal s'alla fourrer dans un bourbier, & le Païſan à le bâtonner pour l'en faire ſortir. Un Gentilhomme paſſant par là en habit d'écarlate. N'as-tu point de honte, lui dit-il, coquin, de maltraiter ce pauvre animal de la ſorte? Voudrois-tu qu'on t'en fît autant? Je te jure que ſi tu ne ceſſes, je te roſſerai comme il faut de ton propre bâton. Le pauvre homme ne dit pas le mot que le Gentilhomme ne fût paſſé, & ôta ſon chapeau le plus humblement du monde. Mais le voyant aſſés éloigné, il reprit ſon bâton, & recommença de plus belle à roſſer ſon âne, lui diſant en ſe moquant du Gentilhomme: Et qui l'eût crû, Monſieur mon âne, que vous euſſiez eu des amis à la Cour?

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Lieutenant Criminel fait filouter ſon parent.

UN Gentilhomme de la campagne ayant épouſé la ſœur du Lieutenant Criminel de Paris, vint voir ſon Beaufrere, & fit quelque ſéjour chés lui. Etant ſur le point de s'en retourner, il dit à ſon Beaufrere qu'il alloit au Palais acheter quelque choſe que ſa femme lui avoit demandé. Quel argent avez-vous, lui demanda le Lieutenant? J'ai une centaine de

de Loüis à mettre, répondit le Gentilhomme. Prenez garde aux Filoux, reprit le Lieutenant. Il y en a de bien adroits. Je ſuis plus fin qu'eux, répliqua le Gentilhomme, qu'ils me deniaiſent s'ils peuvent, je leur pardonne. Pour plus grande ſûreté, dit le Lieutenant, ne portez toûjours point tant d'argent ſur vous; mais le Gentilhomme voulant faire les choſes à ſa tête ne fit point attention à cela, & commanda qu'on mît les chevaux au carroſſe. Dans ce moment il vint quatre à cinq Filoux voir le Lieutenant Criminel, pour lui recommander un de leurs camarades priſonnier & accuſé d'avoir coupé une bourſe. Ils étoient ſi bien équipez qu'on les auroit pris pour des gens de conſequence. Le Lieutenant Criminel qui ne les connoiſſoit pas d'abord les reçut, non pas comme ils méritoient, mais comme ils paroiſſoient le meriter. Quand il ſçût le ſujet de leur voyage, & qu'ils ſe diſoient parens & amis d'un fameux coupeur de bourſe, il vit bien à quelles gens il avoit à faire, & leur fit aſſés froide mine, leur demandant comme ils pouvoient ſe réſoudre à venir ſoliciter pour un miſérable, convaincu d'un crime infame. Ils répondirent qu'il étoit Gentilhomme d'honneur, fauſſement accuſé; qu'ils en auroient raiſon, dût-il leur coûter la vie, & qu'ils feroient pendre les faux témoins qui avoient dépoſé contre eux. Sur ces entrefaites le Beaufrere du Lieutenant Criminel lui envoya demander, s'il vouloit mander quelque choſe au Palais. Le Lieutenant le fait prier d'avoir

un

un peu de patience, parce qu'il avoit quelque choſe à lui dire, & qu'il alloit congedier ces Meſſieurs. Vôtre ami, Meſſieurs, ou vôtre parent n'eſt peut-être pas ſi criminel qu'on le dit; mais enfin les témoins le condamnent, & c'eſt ſûr cela que nous jugeons: Cependant j'ai bonne envie de vous rendre ſervice en cette occaſion, mais je veux auſſi que vous m'en rendiez un autre. Mon frere, dit-il, s'en va acheter quelque choſe à la Galerie du Palais avec une bourſe de cent piſtoles qu'il dit n'être pas pour les Filoux; ſi vous pouvez la lui eſcamoter & me l'apporter ſans toucher à ce qui eſt dedans, je vous promets la liberté de vôtre ami. Ha, Monſieur, répondirent-ils! pour qui nous prenez-vous? Pour d'honnêtes gens, Meſſieurs, & pour des Gentilshommes d'honneur, répondit le Lieutenant: Mais je veux ſçavoir ſi la vie de vôtre ami vous eſt aſſés précieuſe, pour ne trouver point de difficulté à ce que je vous demande. Aprés quelques conteſtations de part & d'autres, les Filoux voyant qu'il n'y avoit que ce moyen pour tirer leur camarade d'affaire, ſçachant d'ailleurs qu'on alloit lui donner la queſtion, & appréhendant que la violence des tourmens ne lui fît déclarer ſes complices, ils répondirent qu'encore que ce qu'il deſiroit d'eux fût une choſe bien éloignée de leur profeſſion, ils avoient tant à cœur la liberté de leur ami, qu'ils tâcheroient d'en venir à bout, & lui firent renouveller ſes promeſſes avec ſerment de leur tenir parole. Enſuite ils lui demanderent quel homme c'étoit.

Vous

Vous l'allez voir monter en carroſſe auſſi-tôt que je lui aurai parlé. Vous n'avez qu'à l'attendre en ruë & le ſuivre. Le Lieutenant Criminel dit encore à ſon Beaufrere qu'il hazardoit beaucoup de prendre tant d'argent ſur lui, & qu'il vaudroit mieux faire venir le Marchand, & lui compter ſon argent en chambre; mais ſe moquant de tout cela, il monta en carroſſe, & s'en alla droit au Palais, où les Filoux qui l'attendoient en ruë, le ſuivirent ſans le perdre de vûë. Décendu de carroſſe il entre dans la galerie, & s'étant arrêté à une boutique, un des Filoux faiſant ſemblant de marchander quelque choſe s'approche de lui, & remarqua qu'il avoit une main dans ſa poche, avec laquelle il crût qu'il tenoit ſa bourſe ſans la lâcher. Il alla avertir les autres, qui réſolurent de s'y prendre autrement. Chacun prit ſon poſte, & le donneur d'avis s'en retourna auprés du Cavalier, qui avoit toûjours la main ſur ſa bourſe. Les autres en ſe promenant s'approcherent ſi prés de ce Cavalier, qu'un d'eux lui donna un grand coup dans l'eſtomac. La douleur qu'il ſentit lui fit ôter la main de deſſus ſa bourſe pour la porter ſur le mal. Le Filou qui étoit au guet profita de ce mouvement, met la main dans ſa poche, ſe ſaiſit de la bourſe, décampe auſſi-tôt, & va réjoindre ſes camarades qui l'attendoient. Ils s'en allerent pleins de joie retrouver le Lieutenant Criminel, qui ne fut pas moins joyeux qu'eux, & lui donnerent la bourſe. Il tint la parole qu'il leur avoit donnée, & trouva moyen de faire relâcher leur camarade.

Le Cavalier que nous avons laiſſé au Palais occupé de ſa douleur, ne la ſentit pas plûtôt diminuée, qu'il retourna marchander ce qu'il vouloit acheter : mais il fut bien ſurpris quand il fut queſtion de payer de ne pas trouver ſa bourſe. Que faire ? il retourne au logis la triſteſſe peinte ſur le viſage. On lui demande le ſujet de ſon chagrin. Il répond qu'il n'a rien. Le Lieutenant Criminel voyant qu'il n'y avoit pas moyen de rien tirer de lui. Je ſuis bien trompé, lui dit-il, s'il ne vous eſt arrivé quelque choſe. On vous a ſans doute déniaiſé vôtre bourſe? Point, répondit le Cavalier ; mais c'eſt que je ne me porte pas bien. Allons ſouper, dit le Lieutenant, peut-être vous porterez-vous mieux aprés cela. Je ne ſçaurois manger, répond le Cavalier ; mais enfin ſon Beaufrere le preſſa tant, qu'il l'obligea de ſe mettre à table, où il ne goûta de rien, quelque choſe qu'on lui ſervît. Qu'on apporte, dit alors le Lieutenant, le plat favori que j'ai ordonné, je ſuis perſuadé qu'il rendra l'apetit à Monſieur. Non plus que les autres, répondit le Cavalier. Je gage que ſi, reprit le Lieutenant. Les valets qui étoient inſtruits à l'avance, apporterent un plat couvert, qu'ils mirent devant le Cavalier, qui ne voulut point y toucher quelques ſolicitations qu'on lui fît. Si vous n'en voulez point goûter, dit le Lieutenant, je vous prie au moins de m'en ſervir. Il découvre alors le plat, & voit ſa bourſe que ſon frere avoit ainſi fait ajuſter par plaiſanterie. Il ſeroit difficile de dire s'il eut plus de joye que d'étonnement. He bien, lui

lui dit le Lieutenant, que dites-vous de ce ragoût ? N'eſt-il pas capable de vous donner de l'appetit ? Dites-moi de grace, reprit le Cavalier, par quelle aventure ma bourſe eſt venuë là ? Aprés ſouper vous le ſçaurez. Il ne falut point y revenir deux fois. Il ſoupa & mangea comme quatre. Entre la poire & le fromage on lui conta comme la choſe s'étoit faite, & on s'en divertit tout le reſte de la ſoirée.

L'heure du Berger dont on ne ſçait pas profiter eſt un mal preſque ſans remede.

DEux Demoiſelles parlant un jour à cœur ouvert dans un cabinet où elles croyoient n'être entenduës de perſonne, demeurerent d'accord que l'heure du Berger n'eſt rien moins qu'impoſſible à trouver. Il y a certains momens, diſoit l'une, où l'on n'eſt pas maîtreſſe des mouvemens de ſon cœur, & ſur tout quand on eſt ſervie par un Cavalier à qui l'on trouve du merite. Je veux vous prouver cette verité, ma chere, continua-t'elle, par une choſe qui m'eſt arrivée depuis trois ou quatre jours.

Vous ſçavez qu'un tel qu'elle nomma, tâche depuis long-tems par ſes ſoins & ſes aſſiduitez à m'inſpirer des ſentimens favorables à ſon amour, & vous ſçavez auſſi qu'il n'a pas eu juſqu'ici le bonheur d'y reüſſir. J'avois toûjours trouvé des charmes dans la liberté & dans l'indépendance : Mais rêvant il y a trois jours ſur ma fenêtre, & laiſſant pro-

mener mon eſprit & mon imagination, ils s'arrêtérent enfin ſur le peu de cas que j'avois fait juſqu'à lors de l'amour. Je me repréſentai en même tems le merite de ceux qui en faiſoient l'éloge, & les bonnes qualitez du Cavalier qui m'en entretenoit tous les jours malgré toute mon indifférence & tous mes dédains. J'admirai ſa conſtance & ſa fidélité, & repaſſant ſur le reſpect & ſur l'honnêteté dont ſon amour étoit accompagné, je m'accuſai de cruauté, & conclus malgré moi qu'il étoit aimable. Ces idées me jetterent dans une petite émotion, qui remuant peu à peu mes ſens, m'inſpira le deſir de n'être plus inhumaine. Ce deſir devenant plus vif de moment en moment, je vis venir de loin le Cavalier dont il s'agit. Sa vûë acheva de me mettre en deſordre, & ſans déliberer davantage, je deſcendis de ma chambre, & ſçachant bien qu'il ne paſſeroit pas ſans entrer, j'enfilai une petite allée ſi ſombre qu'à peine pouvoit-on s'y reconnoître, par où je ſçavois qu'il venoit toûjours. L'entendant venir, je m'avance vers lui, & faiſant ſemblant de ne le pas connoître, je l'embraſſe de toute ma force, puis faiſant la ſurpriſe, tout doucement cependant, lui dis-je, & point de bruit. He mon Dieu, qu'eſt cela, diſois-je ? Cependant je le tenois toûjours embraſſé, eſperant qu'il me reconnoîtroit à la voix, & que ſentant la faveur que je lui faiſois, il ne manqueroit pas de la pouſſer plus loin. Mais je fus trompée; car au lieu de profiter de l'occaſion, il prit ma main, la baiſa, puis appliquant ſa bouche

che ſur la mienne tout interdit, d'une ſurpriſe à laquelle il s'attendoit ſi peu. Eſt-ce vous, Madame, me dit-il? Quel bonheur vous conduit ici ſi à propos pour me faire une faveur que je n'aurois oſé me promettre? Le voyant tout tranſporté, je crus que la violence de ſa paſſion l'empêchoit de démêler la ſituation où étoit alors mon cœur. C'eſt moi ſans doute, lui répondis-je, pour le raſſurer. Je ſuis bien aiſe de vous avoir rencontré ici, puiſque cette rencontre vous fait plaiſir. Revenez à vous-même, & remerciez l'étoile qui nous a conduit ſi à propos, pour nous faire goûter un plaiſir inopiné. Cependant, j'avois toûjours ma main dans la ſienne, & je n'avois pas voulu la retirer pour le rendre plus hardi par une faveur ſi peu ordinaire, & pour lui faire connoître qu'il en étoit à l'heure du Berger: Mais tout cela fut inutile; car au lieu de faire valoir l'occaſion: En verité, Madame, me dit-il, niaiſement, je ſuis en beau début, ſi c'étoit une autre que vous. Voyant donc que c'étoit là tout ſon ſçavoir faire, je le repouſſai du coude, repetant ce qu'il avoit dit: *Je ſuis en beau début ſi c'étoit une autre que vous.* Sur cela je le quittai bruſquement, & lui fermai au nez la porte de ma chambre, réſoluë de ne jamais faire cas d'un homme qui ſçavoit ſi mal profiter des moyens qu'on lui donnoit. Il m'a demandé depuis ce qu'il n'avoit pas ſçû ou oſé prendre: Mais l'heure étoit paſſée, je me ſuis moquée de lui; je lui ai dit qu'une pareille occaſion perduë eſt ſans retour; qu'il cherchât fortune ailleurs, & qu'il

comptât bien ſûrement de n'avoir jamais rien de moi. Pour moi interrompit l'autre, je ſuis perſuadée qu'il faut à un Amant de la hardieſſe & même de l'éfronterie, & puis que les Dames ne peuvent pas avertir de l'heure du Berger, les Amans ne ſçauroient manquer de prendre à tems ou à contre-tems.

D'un homme qui eſcroqua une paire de bottes.

UN Filou qui avoit demeuré long-tems à Paris voulant ſe retirer chez lui, & n'ayant d'argent que ce qu'il lui falloit pour payer ſon hôte, & pour faire ſon voyage, ne ſçavoit comment faire pour avoir des bottes dont il avoit neceſſairement beſoin. Il s'aviſa d'un expedient. Il s'en alla chez un Cordonnier en commander une paire de vache de rouſſi, d'une telle hauteur de talon, & dit qu'il les lui falloit le lendemain à ſept heures : Ce que le Cordonnier lui promit. Sortant de chez ce Cordonnier il s'en alla chez un autre, auquel il commanda auſſi une paire de bottes toutes pareilles aux autres, & les demanda pour le lendemain à huit heures ſans faute ; ce qui lui fut auſſi promis. Le premier ne manqua pas de venir le lendemain à ſept heures avec ſes bottes. Le Filou en met une qui alloit fort bien ; mais la ſeconde le bleſſoit à ce qu'il diſoit, parce qu'il avoit oublié de dire au Cordonnier qu'il avoit eu autrefois cette jambe rompuë, & qu'il falloit une botte où il entrât à l'aiſe : Mais, ajoûta-t'il, c'eſt peu de choſe ; je ne pars qu'aprés midi, allez

lez la mettre en forme, je retiendrai toûjours celle qui va bien, & vous me rapporterez l'autre preciſément à midi. Celui-ci ne fut pas plûtôt ſorti que l'autre entra avec ſes bottes. Ce fut comme les autres, la premiere alloit fort bien, mais il falloit mettre l'autre à l'embouchoir, & la rapporter à midi, cependant il gardoit toûjours la bonne. Se voyant une paire de bottes de deux differens Cordonniers, il compte avec ſon hôte, paye, monte à cheval, & s'en va. Sur le midi les deux Cordonniers revinrent portant chacun une botte, ſe rencontrent à la porte, & apprennent que leur homme eſt parti. Ils reconnurent alors la filouterie, & joüérent à trois dez à qui les deux bottes demeureroient.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Un Filou eſcroque ſon hôte.

IL y avoit autrefois à Paris un Aubergiſte nommé Renard, qu'on avoit ainſi appellé parce qu'il étoit fin & ruſé, auſſi avoit-il pour enſeigne le Renard. Un bas Normand étant venu à Paris dans la loüable intention de filouter quelqu'un, aborde chez Renard, & demande à l'hôteſſe s'il pouvoit avoir chez elle un lit & une chambre, & être traité à table

table d'hôte, parce qu'il avoit à faire un long ſéjour en ville, & qu'il ſe feliciteroit ſi dans ſix mois il voyoit la fin d'un procès qu'il venoit ſoliciter. Cependant comme l'affaire eſt importante, je ſuis réſolu, dit-il, de ne pas quitter Paris qu'elle ne ſoit vuidée. J'ai acheté un office aux parties caſuelles; on s'oppoſe à la levée, & je demande d'être reçû en conſignant. Voilà dequoi il s'agit préſentement. J'ai dix mille écus dans cette valiſe pour cette conſignation, que je vous prie de me mettre en lieu de ſûreté, parce que je ne veux pas y toucher. L'hôteſſe lui promit d'en avoir ſoin, & de la lui remettre quand il la redemanderoit. Il fait apporter ſa valiſe fermée à double cadenas, la donne à l'hôteſſe, & demande combien il payeroit par jour à table d'hôte : Cinquante ſous, Monſieur, lui dit-elle, mais venez ou ne venez pas vous payerez tout de même. Il accepta le parti, & fit mettre en écrit le jour qu'il entroit. Il fut bien trois mois entiers dans cette Auberge, faiſant grand' chere ſans qu'on lui demandât d'argent, parce qu'on comptoit que les dix mille écus de la valiſe étoient une ſûreté ſuffiſante. Il n'étoit jamais à l'Auberge qu'à l'heure des repas, & au retour il diſoit qu'il venoit de ſoliciter ſon procés. Il ſongeoit aux moyens de dénicher quand il apprit un jour que l'hôteſſe devoit aller de grand matin à Vaugirard, pour voir un enfant qu'elle y avoit en nourrice, & qu'elle ne devoit revenir que le ſoir. Comme il étoit bien aſſuré que l'hôteſſe avoit la clef du cabinet où elle avoit

avoit enfermé ſa valiſe, il vint vers les onze heures tout joyeux, & dit à ſon hôte qu'il venoit de gagner cent francs, qu'il avoit acheté un cheval cent écus, & qu'on lui en avoit voulu donner cent francs de la main à la main. Je vous prie, Monſieur, dit-il à l'hôte, de me donner ma valiſe pour prendre de l'argent pour payer le marchand du cheval; il m'attend, & nous devons dîner enſemble chez un tel. Ma femme a emporté la clef du Cabinet, Monſieur, lui dit l'hôte: Vôtre valiſe y eſt, & vous ne ſçauriez l'avoir que ce ſoir, parce que ma femme ne reviendra pas plûtôt. Le Normand ſe met là-deſſus à jurer & à faire grand bruit. Ce Marchand eſt preſſé, dit-il. Envoyez tout à l'heure chercher un ſerrurier pour ouvrir; car ſi je perds cette occaſion, je n'en trouverai peut-être jamais une pareille. L'hôte voyant qu'il ne pouvoit faire ouvrir le cabinet ſans laiſſer tout à l'abandon, parce que la clef étoit enfermée dans un autre cabinet, & qu'il y avoit deux ou trois ſerrures à lever, & que d'ailleurs étant ſeul, il ne pouvoit pas mettre ſon tems à cela, lui dit qu'il lui étoit impoſſible de faire enfoncer ce cabinet, & qu'il aimoit mieux lui donner l'argent dont il avoit beſoin, qu'il lui rendroit quand ſa femme ſeroit venuë. Le Normand ne laiſſa pas de faire grand bruit; mais enfin comme il ne demandoit pas mieux, il dit à ſon hôte de lui donner donc cent écus pour aller payer ſon cheval, il convient même avec lui de ce qu'il lui donneroit par jour pour ſa nourriture, & fit donner un écu au valet

pour

pour en avoir bien ſoin; aprés quoi il ſort de l'Auberge pour n'y rentrer de ſa vie.

L'hôteſſe étant arrivée le ſoir ſon mari lui fit des reproches d'avoir emporté la clef du cabinet, & lui conta le bruit qu'avoit fait le Normand. C'eſt être bien malheureuſe, dit l'hôteſſe, il y a trois mois que cet homme eſt ici ſans m'avoir parlé de ſa valiſe, & préciſément il en a beſoin le jour que je ſors. Oüi, répondit le mari, il a falu que je lui aye donné cent écus pour payer ſon cheval. Le mal n'eſt pas grand, répliqua la femme, nous avons de bons gages. Le ſoir vient, & le Normand ne paroît point. Ils ne s'en étonnent pas beaucoup, s'imaginant qu'il faiſoit la débauche avec ſes Marchands. Mais trois ou quatre jours étant paſſez ſans avoir entendu parler de lui, ils commencerent à s'allarmer, & à craindre que des Filoux l'auroient peut-être tué pour avoir ſon manteau. Huit jours s'étant enfin paſſez ſans avoir eu de ſes nouvelles, ils ne douterent pas qu'il n'eût été aſſaſſiné. Ils préſenterent Requête au Lieutenant civil; expoſerent qu'on leur avoit laiſſé une valiſe où on leur avoit dit qu'il y avoit dix mille écus, qu'ils avoient prété cent écus en argent à l'homme de la valiſe, & autres cent écus pour le moins qu'il avoit dépenſé chez eux; & que craignant d'en être recherchez un jour, ils demandoient que la valiſe fût ouverte par autorité de Juſtice, & dépoſée en telles mains qu'il plairoit à la Cour d'ordonner; ce qui leur étoit dû préalablement pris. La Requête fut répondüe, & la

valiſe ouverte en préſence des Commiſſaires nommez par le Magiſtrat, mais au lieu des dix mille écus qu'on s'attendoit d'y trouver, on n'y trouva que du ſable & des cailloux qui faiſoient la ſûreté des ſix cens livres de Renard, qui trouva un Normand plus Renard que lui.

Archifilouterie.

DEux Filoux de conſideration, c'eſt-à-dire, qui avoient du bien, comme il parut par l'aventure que je vais vous conter, vinrent demeurer à Paris, le théatre de la filouterie. Ils y firent tous deux belle figure, l'un prit maiſon & carroſſe au Fauxbourg Saint Germain, & l'autre fit la même choſe aux Marais du Temple. Parce qu'il leur étoit de conſequence comme vous l'allez voir, qu'ils fuſſent éloignez l'un de l'autre. Celui des Marais du Temple contrefaiſoit l'Allemand & le benét, & ſe diſoit marchand qui venoit à Paris pour acheter quantité de marchandiſes, qu'il devoit, diſoit-il, aller revendre à la foire de Francfort. Il achetoit tout ce qu'il trouvoit de curieux, & le payoit argent comptant le tout en piſtoles, qui ne ſe peſoient point alors, & qui ne valoient que ſept livres quatre ſols, mais qu'on prenoit pour ſept livres ſept en marchandiſes. Il achetoit les marchandiſes au mot des vendeurs, qui gagnoient aſſez pour ne ſe ſoucier guere de trois ſols par piſtole. De cette maniere il acheta bien pour vingt mille livres de marchandiſes. Il contrefaiſoit l'étranger

l'étranger en les payant, & leur disoit. J'ai pris ici les pistoles d'un marchand sur le pied que je vous les donne: Il m'a fait entendre qu'elles valoient cela à Paris. Il n'a tenu qu'à moi d'avoir d'autre argent; Cependant il n'est pas juste que vous y perdiez, ni moi non plus, ni qu'en cette consideration vous me vendiez plus cher: Ainsi tous ceux qui ont reçû des pistoles de moi peuvent aller trouver mon marchand, & lui demander d'autre argent avec un billet que je vous donnerai. Les marchands toûjours avides à tout ce qui s'appelle gain, disoient en eux-mêmes, le pis qui puisse nous arriver est de garder nos pistoles, & d'y perdre trois sols que nous gagnons bien & au delà sur nôtre marché; mais si nous pouvons les retirer ce sera encore mieux. Tous enfin prirent des billets du prétendu marchand pour recevoir d'autre argent de son Banquier, c'est le nom qu'il donnoit à son camarade qui s'étoit logé au Fauxbourg Saint Germain. Ils vont le trouver les uns aprés les autres pour avoir d'autre argent, & pour gagner trois sols par pistole. Il les remit tous au lendemain, & leur dit qu'il devoit le soir recevoir d'autre argent. Cependant celui des Marais du Temple, qui étoit saisi des marchandises, plie bagage, compte avec son hôte, & s'en va. Le lendemain tous les marchands se trouverent au lever de l'autre qui leur avoit donné rendez-vous. Quand il fut habillé & en état de leur parler, il les fit tous entrer, & leur demanda combien ils avoient reçû:

reçû : L'un comptoit cent piſtoles, l'autre quatre-vingts, l'autre ſoixante, l'autre deux cens, &c. chacun comptant ce qu'il avoit eu pendant que le Filou faiſoit écrire leurs noms ſur un livre, & la ſomme qu'il recevoit de chacun. Aprés que tout le monde eut paſſé, & que le drôle vit qu'il avoit à peu prés ſon compte. Je ſuis bien aiſe, Meſſieurs, leur dit-il, que vous ayez eu la bonté de me rendre mon argent. Celui qui vous a ehvoyez à moi eſt un fripon, auquel je l'avois prété à la recommandation d'un de mes amis, dont il m'a apporté des lettres. Entre nous autres marchands en gros nous prenons les piſtoles à ce prix-là, & c'eſt un ſot de me les avoir renvoyées, puiſque je les lui avois prétées ſans interêt. Allez lui dire cela de ma part, & l'aſſurez qu'il n'aura jamais un ſol de moi. Les marchands voulurent faire du bruit; mais il leur dit, allez reprendre vos marchandiſes: Je m'en vais vous donner un billet par lequel je déclarerai que j'ai repris mon argent, & que je l'en tiens quitte. Les pauvres dupes ne pouvant faire rien de mieux, furent contraints d'aller au plus vîte chercher leur marchand des Marais du Temple, où ils ne trouverent que le nid. Cependant celui du Fauxbourg Saint Germain compta ſans perdre de temps avec ſon hôte, & alla trouver ſon camarade au lieu dont ils étoient convenus, ne prenant rien moins que le chemin de Francfort.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Quatre drôles ſe régalent gratis à l'Auberge.

QUatre bons compagnons voulant ſe régaler un jour de Mardi-Gras, & n'ayant ni denier ni maille, s'en allérent toûjours à bon compte à une des meilleures Auberges de Paris, dont ils ſçavoient que le Garçon étoit ſi ſimple, qu'ils ne doutoient pas de pouvoir le déniaiſer. Aprés avoir concerté enſemble le tour qu'ils avoient à faire, ils entrerent, & demande-

demanderent à dîner. Ils ſe traiterent magnifiquement & en gens qui vivoient aux dépens d'autrui, & n'épargnerent ni les viandes exquiſes, ni les bons vins. Aprés qu'ils eurent bien dîné, ils appellerent le garçon pour compter. L'un d'eux fit ſemblant de mettre la main à la bourſe, mais celui qui étoit aſſis auprés de lui l'arrêta & dit : Que prétendez-vous faire ? Vous ne payerez rien ici ; & en cela il parloit fort juſte. Le troiſiéme ſe mit en groſſe colere, & dit au garçon, je vous défends de prendre d'autre argent que le mien. Mais le quatriéme inſiſta plus que tous les autres, & dit qu'abſolument il vouloit payer. Chacun faiſoit défenſes à ce pauvre Diable de ne pas prendre d'argent, ſi bien qu'il ne ſçavoit que faire. Je vois bien, Meſſieurs, dit enfin l'un d'eux, que perſonne ne voudra ceder, & que nous paſſerons tout le jour, & peut-être même la nuit à nous chicaner. Mais croyez-m'en, que le ſort en decide. Bandons les yeux à ce garçon ; & celui qu'il prendra ſera le payeur. C'eſt fort bien imaginé, dirent les autres auſſi bien que le garçon, qui croyoit qu'on n'y entendoit pas plus de malice que lui. On lui bande donc les yeux avec une ſerviete, & les drôles faiſant ſemblant de s'écarter, s'en allerent les uns aprés les autres, laiſſant le pauvre ſot les yeux bandez, qui tâtonna plus d'une demi-heure, tâchant d'attraper quelqu'un. Il étoit encore en cet état quand l'hôte qui revenoit de la Ville, entra dans cette chambre. Le garçon l'entendant va le prendre au colet, lui diſant, ce ſera donc

donc vous qui payerez l'écot. Il parloit juſte, car les autres s'en étant allez le tout tomba ſur le dos du maître, qui ne fut guere content de la ſubtilité de ſon garçon.

La jupe de la femme d'un Procureur dérobée.

UN Filou ſe promenant cherchant quelque coup à faire, vit une porte ouverte. Il entre hardiment ayant ſongé à l'avance à ce qu'il devoit dire, en cas qu'il rencontrât quelqu'un. Il pouſſe juſques à la ſalle, où ne trouvant perſonne, il ſe ſaiſit d'une jupe de tafetas qu'il trouva ſur une chaiſe, & l'emporte. En ſortant il rencontra le Procureur qui revenoit du Palais. Comme il apperçût qu'il avoit quelque choſe ſous ſon manteau, il lui demanda ce que c'étoit. Le Filou leve hardiment ſon manteau, & lui montre la jupe, diſant que Madame la Procureuſe venoit de la lui donner à raccommoder. Il crût que c'étoit un garçon Tailleur, & le laiſſa emporter la jupe.

D'un Filou appellé en témoignage.

IL y eut autrefois en baſſe Normandie où il y a nombre de témoins de profeſſion, un honnéte homme, mais pauvre, qui fut accuſé de vol. Pour l'en convaincre on lui produiſit des témoins qu'on avoit pratiquez à peu de frais. On lui en préſenta un entr'autres qu'il connoiſſoit pour le plus grand larron qu'il y eût dans toute la Province. Quand il fut queſtion de récoler & confronter les témoins, cet homme ayant été préſenté à l'accuſé pour voir s'il avoit quelque choſe à dire contre lui. Helas! mon Dieu! s'écria-t'il, connoiſſant bien le perſonnage. Eſt-ce cet homme-là qu'on me produit pour témoin? s'il en eſt crû, mon affaire va mal. Qu'avez-vous à dire contre moi, répondit le témoin? Ce que j'ai à dire, répliqua l'accuſé, eſt que vous avez été fouëté deux fois pour avoir faux témoigné. N'eſt-il pas vrai? Non il n'eſt pas vrai, repartit le témoin. Avez vous l'éfronterie de le nier, reprit l'accuſé? vous me l'avez dit vous-même; & pour vous en faire ſouvenir vous me dites que la premiere fois que vous eûtes le fouët, ce fut dans un petit bourg où vous fûtes ſi bien étrillé, que vous me dîtes en même tems qu'il y avoit plus de carrefours dans cette bicoque que dans une bonne Ville. Il eſt vrai je m'en ſouviens; mais d'ailleurs qu'avez vous à dire contre moi? Que vous avez été douze ans aux Galeres pour larcin, & que vous me l'avez auſſi avoüé, répli-

répliqua l'accuſé. Mais quand cela ſeroit vrai, dit le témoin, quoique je n'en demeure pas tout-à-fait d'accord, êtes-vous moins coupable du larcin dont on vous accuſe, & le crime d'autrui fait-il vôtre innocence? Je ne ſçai quel fut le dénouëment de l'affaire. On en peut juger par la ſingularité de la dépoſition.

D'un Huguenot condamné à faire amende honorable.

DUrant les troubles de la Ligue, la France, partagée en deux factions, étoit ſi agitée au ſujet de la Religion, que le fils ne pouvoit pas ſe fier à ſon pere, ni la femme à ſon mari. On ne faiſoit aucun quartier aux Huguenots par tout où la Ligue étoit dominante, & pour la moindre choſe on ne les menaçoit pas de moins que du feu; moyen ſi violent pour ramener ceux qu'on croit dévoyez, que celui ſans doute avoit raiſon, qui diſoit, *qu'une paix qui a deux Religions valoit mieux qu'une guerre qui n'en a point.* Entre Roüen & le Ponteau de mer il y a une petite Chapelle qu'on nomme la Chapelle Bretot. Trois hommes s'étant arrêtez à cauſer devant cette Chapelle, on vint à ſonner la Meſſe. Allons voir élever Dieu, dit l'un aux deux autres. Pauvre nigaut, répondit l'un des trois, es-tu aſſez ſot pour croire que Dieu ſoit là? Ah! l'Héretique, dirent les deux autres. Voilà qui ſent bien le fagot. Et le laiſſant-là ils allérent faire leurs dévotions. La Meſſe étant

achevée ils coururent d'abord à Roüen dénoncer cet homme au Magiſtrat, qui pour lors étoit ſi rigoureux qu'il faiſoit mourir les gens ſur le moindre ſoupçon d'héreſie. D'abord décret de priſe de corps; l'accuſé eſt pris, & emmené lié & garroté ſuivi d'une infinité de gens, qui crioient, brûlez, brûlez, c'eſt un Huguenot. L'accuſé voyant qu'il y alloit de la vie, s'aviſa de faire le fou, & le fit ſi bien, que les Juges ne pûrent jamais ſe réſoudre tout paſſionnez qu'ils étoient à le condamner à la mort, d'autant mieux qu'il diſoit n'avoir parlé comme il avoit fait que par ignorance, déclarant au reſte qu'il vouloit vivre & mourir dans la Religion Catholique, Apoſtolique, & Romaine, déteſtant les Huguenots & tous les autres Héretiques. Cependant pour l'exemple & en reparation du ſcandale qu'il avoit donné, il fut condamné à faire amende honorable en chemiſe, la torche au poing, & à dire l'Oraiſon Dominicale devant tout le monde, & à genoux aux pieds du Crucifix de l'Egliſe de Nôtre-Dame de Roüen. L'Executeur de la haute Juſtice l'ayant mis dans l'état où il devoit être pour ſatisfaire à la peine qui lui avoit été infligée, le conduiſit devant le Crucifix, & lui dit en préſence d'une infinité de perſonnes, de prononcer à haute voix l'Oraiſon Dominicale: Je ne la ſçais pas, répondit le patient. Dites donc aprés moi, répondit l'Executeur, *Pater noſter* Voyant qu'il ne répondoit rien. Dites donc *Pater noſter*, lui dit-il. Que veut dire *Pater noſter*, demanda le criminel? Que vous importe,

importe, répliqua le Bourreau, dites ſeulement. Il m'importe ſi bien, repartit le patient, que de peur de ſurpriſe, je ne le dirai point ſans ſçavoir ce que cela ſignifie. Hé bien, lui dit le Boureau, cela ſignifie Nôtre Pere. He bien, Nôtre Pere, dit alors le patient à haute voix, *Qui es in Cœlis*, reprit le Bourreau. Que veut dire cela demanda encore le criminel? Cela veut dire qui es aux Cieux, répliqua le Boureau. Hé bien, dit le bon-homme, n'avois-je pas raiſon de me défier? Vous auriez grande envie de me faire pendre. On m'a condamné pour avoir dit que le bon Dieu n'étoit point dans la Chapelle Bretot, & vous voudriez que j'allaſſe dire qu'il eſt aux Cieux. A d'autres. Je n'en ferai rien. Je me contenterai de dire ſeulement, *Nôtre Pere qui es dans la Chapelle Bretot*. Les ſpectateurs ne pûrent s'empêcher de rire de la ſaillie, & la Juſtice le regardant comme un innocent, tint l'amende honorable pour faite, & le laiſſa aller.

Le voleur à bonne Conſcience.

LE cœur humain eſt une énigme impenetrable, un compoſé de contradictions. On y voit preſque toûjours deux paſſions oppoſées, & il y a bien des gens qui faiſant du vice leur profeſſion ordinaire par maniere de dire, croient faire beaucoup de s'abſtenir de certains pechez. Les Courtiſanes d'Italie par exemple qui font métier de l'impudicité comme une couturiere fait métier de ſa couture, ne réfuſeront jamais un homme qui leur ap-

portera du profit, & ne voudroient pour rien du monde perdre une Meſſe. Il y en a même pluſieurs qui portent le Cordon de Saint François, qui ne mangent jamais de chair cuite le Mercredi, & qui ne font pas le moindre ſcrupule de s'abandonner à la brutalité du premier venu. Il y en a d'autres qui ne veulent pas la compagnie des hommes le Samedi, parce que c'eſt le jour qu'elles ſolenniſent à la Vierge. Il y a des larrons qui aimeroient mieux mourir de faim que de dérober le Vendredi; parce qu'ils ont de la véneration pour ce jour qui fut celui où Nôtre Seigneur nous racheta par ſa mort de la peine éternelle que nous avions meritée. Il y en a d'autres qui aprés avoir dérobé, s'imaginent qu'ils expient leur peché, en donnant une petite partie de leur larcin, & il ſe trouve des gens aſſez fous en Italie où regne l'ignorance en matiere de Religion, & par conſequent la ſuperſtition, pour entretenir une lampe d'une partie de leurs vols devant l'Image de la Vierge, & croyent que moyennant cela Dieu leur eſt encore redevable, & qu'il doit leur tenir compte du mal qu'ils ne font pas. Trouvez-vous étrange aprés cela que je vous parle d'un voleur ſi devot & ſi conſciencieux, qu'il avoit fait vœu de ne prendre jamais aux paſſans que la moitié de ce qu'il leur trouveroit. S'étant mis un jour en embuſcade, il vint un pauvre homme qui n'avoit que ſept quarts d'écus. Il les prend & lui dit: Mon ami, de ces ſept quarts d'écus il m'en appartient la moitié; en voilà trois que je prens, & trois que je vous laiſſe. Il

en

en reſte un à partager ; mais je n'ai point de monnoye à vous rendre, en avez-vous pour la moitié qui me revient. Non, Monſieur, répondit le pauvre homme. Comment ferons-nous donc, dit le voleur ? He, Monſieur, reprit l'homme impatient de ſe voir hors de ſes mains, prenez le quart d'écu, je ne vous en demande rien. Non pas cela, mon ami, répliqua le voleur. J'ai la conſcience trop bonne, & je ne veux que ce qui m'appartient légitimement. On ne me reprochera jamais d'avoir pris le bien d'autrui.

FIN.

TABLE

Des Nouveaux Contes à rire contenus dans ce Livre.

LEs Marguilliers filoux. page 9
Gaſconnade. 10
Remede contre les Hemorroïdes. 11
Femme à huit langues. 12
Cochon adroitement volé par des Bohemiens. 13
Maligne équivoque de la femme d'un Pedant. 14
Pagnoterie ſatirique d'une vieille Payſane. 15
Impertinente naïveté d'un Laquais. 16
L'Homme de Lettres 17
Les pois de Galardon. 18
L'Ane volé ſous les jambes de ſon maître. 19
Le Dégraiſſeur de manteaux. 21
Le bon métier qui fait pendre ſon maître. 22
Les deux Curés & leurs ſervantes. 23
Ce que c'eſt de vivre de ménage. 24
Mauvaiſe intention ſans ſuccez. 24
Ridicule comparaiſon. 25

Qui

TABLE.

Qui perd ſon procez peſte contre ſes Juges. 25
Voyage de la Terre-Sainte. 26
Naïveté d'un valet. 26
Naïveté d'un Seigneur de la Cour. 28
Le Sonnet de Plutarque. 29
La Carpe dans les chauſſes. 31
Le pied de biche. 34
L'Image de Saint Sebaſtien. 35
Les pois de Zorobabel. 37
Le Juge ignorant. 37
Le Predicateur ennuyeux. 38
La Fiancée. 39
Les gages qui courent. 40
La fille abuſée. 41
Panegyrique de Saint François. 42
Naïveté d'un Payſan. 43
Le Prédicateur ignorant. 44
La Belle au poil blond. 44
L'Enſeigne du Borgne. 45
L'Etudiant. 47
La femme à haut-de-chauſſes. 49
Les armes du Gentilhomme Gaſcon. 50
La Serrure à toutes clefs. 51
La Dame belle par derriere. 52
Le Treſorier inutile. 53
Le Sergent à grand nez. 53
Gaſconnade. 54
Autre. 55
Autre. 55
Fanfaronnade Eſpagnole. 56
L'Epée alterée. 56
Rodomontade des plus Eſpagnoles. 58

Autre. 59
L'Eau benite du Normand. 60
La Relique d'un Normand. 61
Le Cocu de ſon propre avœu. 63
La Caudelée. 67
L'équivoque des deux Sœurs. 69
Le Harengeur déconcerté. 71
Autre. 72
Le Pedant Orateur. 72
La fauſſe délicateſſe. 75
Ingenuité d'une femme à ſon mari la premiere nuit de ſes nôces. 78
Bon mot qui fut dit à Alphonſe Roi de Naples. 81
Le Plaideur à mauvaiſes piéces. 83
La veuve mal mariée. 85
Le Juge apprenti. 90
La Confeſſion revelée. 91
La Devotion facetieuſe. 92
Naïveté d'une femme. 93
La ſauce meilleure que le poiſſon. 94
Le bon Preneur. 96
Le Predicateur. 97
Le Repertoire de la Confeſſion. 99
Naïveté d'une Païſane. 99
La Fiancée ingenuë. 100
Le Sucre des Dames. 100
Naïveté d'une femme à ſon mari. 102
Sans argent point de tripes. 102
De deux nouveaux Mariés. 103
Gonnelle fait peur au Marquis de Ferrare pour le guerir de la fiévre quarte. Le Marquis veut faire peur à Gonnelle & le

le fait mourir. 105
Le Curé Medecin. 109
L'Agnés dépucelée. 111
L'Archevêque & le Païſan. 113
Le Prevôt & le voleur. 114
C'eſt la verité qui offenſe. 115
Un larron dérobe la vache de ſon voiſin. 117
La Procureuſe, ſon petit-fils & ſon Clerc. 119
Les deux Aveugles. 121
Le Singe qui prend medecine. 123
L'Aprenti Medecin. 126
Le Parapet. 128
Naïveté d'un Laquais. 129
Le Navet de Loüis XI. 129
Simplicité d'une femme. 130
Le Pape & le Pelerin. 131
Le Chapeau gris. 131
Le bien mal acquis ne profite pas. 132
Innocence d'un Laquais. 134
Deux Filoux font deux coups de Maître à un Gentilhomme de Boulogne. 136
L'Avocat à liévre. 140
Le Cochon de lait des deux Procureurs. 141
Rodomontade Eſpagnole. 147
Le Cocu pacifique. 148
Le Juge & le Charpentier. 150
Les plus malfaits ſe trouvent beaux. 151
L'Homme à barbe noire & à cheveux blancs. 152
Le Curé de Domfront. 154

Naïveté d'un Payſan. 155
Autre d'une villageoiſe. 156
La gageure de trois Voiſins. 157
Le Medecin & le Maréchal. 164
Le Gentilhomme & la villageoiſe. 165
Le Magicien. 166
Loüis XI. refuſe une Charge. 172
Pourquoi Leonides épouſa une petite femme. 172
D'un Plaideur qui vouloit un Avocat auſſi vieux que ſon procez. 173
Le Prince & l'Aſtrologue. 173
Le Gentilhomme & le Payſan. 174
La Chaiſe percée. 175
Le Tueur de mouches. 176
Ingenuité d'une femme à ſon mari la premiere nuit des nôces. 177
L'Arracheur de dents. 179
Qui veut tout avoir perd tout. 181
La violence volontaire. 183
Ingenuité d'un valet. 184
Autre. 184
Qui refuſe muſe. 185
Le Brochet de Florentin. 186
Naïveté d'un Payſan à la femme d'un Avocat. 188
Les Etrennes de Perrette. 190
La femme inſatiable. 190
Le Juge & le Rotiſſeur. 192
La Nobleſſe antique. 192
Bon mot de Leonides. 194
On eſt ſouvent la victime de ſa mauvaiſe foi. 194

Le

Le Mari bizarre. 196
Le Gentilhomme à botes. 199
Quelle Place eſt la plus difficile à garder. 200
Pagnoterie d'un Boufon. 201
Le Marchand de marée. 202
La Panerée de tetons. 204
La gageure des trois Comperes. 206
D'un voleur à qui on devoit couper les oreilles. 209
Celui qui fuit la peine ne merite pas le plaiſir. 209
Le Bâtard traveſti. 211
Le mal marié. 212
D'un Gaſcon bravant le froid, 213
Le Treſorier Traiteur. 214
L'ais de ſéparation. 216
Le Diable Traiteur. 217
Le Conſeiller cocu & moqué. 228
Gaſconnade. 231
D'un Gaſcon qui trouva moyen de faire bonne chere ſans qu'il lui en coûtât rien. 232
D'un Curé qui en faiſant ſon Prône laiſſa tomber un jeu de Cartes. 235
Le Meunier Aſtrologue. 238
Le Gentilhomme deſarçonné. 241
Diſpute d'un mari & d'une femme. 242
Le mari à femme maigre. 244
Le vieillard mourant & ſa femme. 245
Réponſe naïve d'une femme à ſon mari. 446
Aventure de deux Pelerins, 247
D'un homme à qui on apprit à prier Dieu. 248

Plaiſante réponſe faite à Henri IV. Roi de France. 250
Il y a certains maux domeſtiques qui ne peuvent pas ſe dire. 251
D'un Prêtre qui ſauve ſa Maîtreſſe ſur ſes épaules. 253
Diſpute d'un François & d'un Eſpagnol. 255
Secret pour d'une méchante femme en faire une bonne. 257
Jugement du Duc d'Oſſonne contre des Moines. 258
Le Rotiſſeur filouté. 261
D'un Cordelier prêchant à des Voleurs. 263
Les Galeriens. 264
D'un Voleur qu'on alloit pendre. 265
D'une Servante qui mangea deux perdrix. 266
D'un homme qui avoit envie de bâtir un moulin. 268
D'un Cordelier & d'un Jacobin. 270
Un Normand pendu pour un licou. 272
Un Eſpagnol & un Gaſcon en diſpute pour une perdrix. 273
De deux Gaſcons. 274
L'Ecolier. 275
L'Archevêque & le Cordonnier. 276
Le Curé à qui on avoit dérobé un cochon. 279
L'Apotiquaire. 281
D'un Aſpirant Procureur. 282
L'Oiſeau portant cornes. 282
La jeune Païſane en Demoiſelle. 283
Naïveté d'un Valet. 284
Le Païſan & ſon âne. 285

Le

Le Lieutenant Criminel fait filouter ſon parent. 286
L'heure du Berger dont ne ſçait pas profiter eſt un mal preſque ſans reméde. 291
D'un Homme qui eſcroqua une paire de bottes. 264
Un Filou eſcroque ſon hôte. 296
Archifilouterie. 300
Quatre drôles ſe régalent gratis à l'Auberge. 303
La jupe de la femme d'un Procureur dérobée. 305
D'un Filou appellé en témoignage. 306
D'un Huguenot condamné à faire amende honorable. 307
Le voléur à bonne conſcience. 308

Fin de la Table.

KONSERVIERT DURCH
ÖSTERREICHISCHE FLORENZHILFE
WIEN

0056541 40